

SUZY LE BLANC

LIZY

LA DAME DE MONTMARTRE

ROMAN



LIZY LA DAME DE MONTMARTRE

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

LA NIÈCE DE... (2006)

SUZY LE BLANC

LIZY

LA DAME DE MONTMARTRE

ROMAN

Ce livre est librement inspiré de faits réels. Les noms, les personnages, les lieux et certains événements ont été modifiés par l'auteur, afin de respecter la mémoire des disparus et la vie privée des vivants.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause est illicite » (alinéa 1 de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du Code pénal.

*Il faut toujours dire "je t'aime" à tous ceux qu'on aime
avant qu'il n soit trop tard.*

PREMIÈRE PARTIE

PARIS CHANSONS

1

Déjà deux jours que Liza est arrivée dans la capitale. Elle a laissé tous ses vieux souvenirs derrière elle. Elle a quitté sa famille pour monter à Paris où elle a retrouvé sa mère sur le quai de la gare d'Austerlitz. Elle a fait sa connaissance à la gare d'Austerlitz, là, face à face, au milieu de la foule des voyageurs. Liza avait souvent rêvé de la rencontrer, surtout depuis ces cinq dernières années, mais elle n'aurait jamais imaginé que ça pouvait lui arriver. Elle avait appris son existence au collège, dans le secret. Elle n'en avait jamais parlé.

Elle est là, assise à la terrasse d'un café, perdue au milieu de ce Paris si vivant, si grand. Elle observe avec ses yeux de provinciale, éblouie et passionnée, les passants toujours tellement pressés, toujours en mouvement. Le va-et-vient incessant de la foule, les files de voitures, les lumières clinquantes, tout lui plaît. Pour elle, cette ville lui fait don d'une protection invisible, elle se sent bien, anonyme parmi ces anonymes, elle ne craint plus le regard des autres, elle se sent enfin libre. Pourtant, elle a entendu dire bien souvent en ces années cinquante, qu'une fille seule qui « montait » à Paris était une fille perdue.

En si peu de temps, elle a trouvé un travail et s'est installée dans un petit hôtel, rue Lécluse, près de la Place Clichy. En ce beau dimanche du mois de mars, elle se revoit sur ce quai de gare, attendant que les voyageurs descendent du train, restant en arrière, par peur sans doute, de rencontrer sa maman jusqu'ici inconnue et inexistante dans sa jeune vie. Et pourtant d'instinct, elles se sont retrouvées comme si ces années de séparation n'avaient jamais existé. Oh ! Il était facile de la reconnaître elle, tant sa ressemblance avec sa sœur Maritza est frappante. C'est elle qui l'a mise dans le train pour la capitale.

Liza par contre n'a jamais vu de photo de sa maman, elle l'a juste entraperçue une fois, quelques années auparavant quand elle était encore au collège. Pendant une seconde, sur ce quai de gare, elle a eu un frisson d'angoisse, puis tout s'est enchaîné comme par enchantement.

Ce jour-là, à son arrivée, Liza n'a pas eu le temps de vraiment s'interroger sur ses sentiments, ça s'est passé tellement vite. Sur le quai, son maigre bagage à la main, l'espace d'une seconde, elle a bien cru que son coeur allait s'arrêter de battre. Elle pensait alors : « Et si personne ne m'attend. » Mais tandis qu'elle s'avavançait à pas lent vers la sortie, elle a su, à la minute même où son regard s'est posé sur elle, que cette femme qui faisait de grands signes dans sa direction, tout en gesticulant, était sa mère. Puis brusquement elle s'est retrouvée dans ses bras, sans presque s'en apercevoir, tant elle a été surprise de son accueil si démonstratif.

À peine sortie de la gare, elles ont pris un taxi qui les a déposées rue Lécluse au numéro 23, devant un petit hôtel ne payant pas de mine, où sa mère loue une chambre meublée.

Dès que la porte s'ouvre, au premier étage, Liza se retrouve dans une vaste pièce où l'on a pris la peine de mettre un matelas par terre pour la faire dormir. Juste à côté du grand lit qui envahit tout l'espace, sur une petite table de chevet trône un Bouddha à la mine réjouie. Dans un coin, à droite, deux chaises recouvertes d'une montagne de vêtements, entassés là sans grand soin, font office de dressing. Au fond de cette chambre, un petit cabinet de toilette est caché par un rideau à moitié tiré. Elles sont toutes les deux accueillies par un jeune homme d'environ trente ans, grand, mince, à l'allure un peu frêle. Liza remarque ses mains soignées, sa démarche aérienne. « Viens Liza, je te présente Pierre mon ami, c'est un artiste, il est chanteur ».

Liza a juste le temps de poser sa valise et tous les trois vont déguster un plateau de fruits de mer, à la terrasse du Wepler place Clichy. Cette brasserie réputée où se mêlent directeurs, intellectuels, artistes, filles de joie, petits-bourgeois et prolétaires, sera pour elle pendant plusieurs mois un peu son père.

Puis vient sa première approche de la vie parisienne dans laquelle sa mère évolue. Et quelle surprise ! Liza qui a passé toute sa prime jeunesse avec une éducation stricte en province ne peut imaginer la suite. Sa jeune expérience de la vie ne l'a pas préparé non plus à tout ce qu'elle va découvrir.

Après le repas, ils remontent à l'hôtel, et là, Pierre disparaît un moment dans la salle de bain, petite et étroite, pour se changer avant de partir au spectacle lui dit-on. Au bout d'un bon moment, il ressort méconnaissable, transformé en femme. Il porte une perruque blonde, ses yeux sont maquillés de bleu, de longs cils recourbés changent

son regard, oh ! Il était si surprenant, c'est tellement étonnant cette transformation aux yeux de Liza. Lisette l'aide à finir de s'habiller, le poudre, le maquille.

« Voilà, regarde l'artiste, lui dit sa maman, tu sais, Pierre chante tous les soirs, chez « *Madame Arthur* », C'est un cabaret très connu, où, le spectacle est uniquement produit par des chanteurs travestis. »

Liza reste sans voix, n'osant rien dire, elle a très vite compris que sa mère vit dans un autre monde qu'elle, un monde pour le moment totalement inconnu. Elle se doute bien aussi ce soir-là, qu'elle ne restera pas bien longtemps dans cette chambre à ses côtés. Elle devra très vite se débrouiller seule.

Quelque part, elle en est soulagée, elle observe en silence cette mère inconnue si différente de ce qu'elle avait imaginé. Elle savait juste qu'elle était chanteuse. Elle se sent tellement loin de cet univers particulier qu'elle vient de découvrir. Cependant, elle trouve sa mère plaisante, attirante, bien que trop maquillée à son goût. Son décolleté laisse apparaître de belles épaules, sa robe à grosses fleurs rouges et bleues cache ses rondeurs. Liza pense qu'elle a dû être très belle, elle en garde encore les traces malgré son allure tapageuse. Quel âge peut-elle avoir, se demande-t-elle ? Liza ne sait vraiment pas grand-chose sur elle. Son éducation, sa nature effacée, sa timidité lui interdisent de poser des questions. Elle est troublée, un peu déconcertée et surtout embarrassée, ne sachant que dire, que faire. Elle se retrouve happée comme un tourbillon par son exubérante et énergique mère .

Restée enfin seule, elle s'est allongée sur le matelas au pied du lit de Lisette, elle reste un long moment à écouter le vacarme de la rue, à travers les volets clos. Elle n'a pas

l'habitude du bruit incessant de la circulation, surtout la nuit. Dans cette pièce surchauffée, exigüe, elle n'ose pas bouger. Elle se sent étrangère, presque déplacée.

Pour cette première nuit parisienne, fatiguée par le voyage et l'émotion, elle finit par s'endormir, tandis que sa maman et son compagnon s'en sont allés tous deux chanter dans les cabarets.

Le dimanche suivant, trois jours après son arrivée, elle s'installe à la terrasse d'un petit bistrot, boulevard des Batignolles, à deux pas de son hôtel. Attablée devant une tasse de chocolat bien chaud, elle laisse s'écouler les heures. Demain sera un grand jour sans doute : son premier travail à Paris. Elle a eu beaucoup de chance en épluchant les petites annonces de France-Soir, elle n'a pas mis longtemps à trouver un emploi.

Depuis ce matin, elle s'est installée à L'hôtel du Globe, à l'autre bout de la rue Lécluse, au numéro 3. Sa maman lui a trouvé cette petite chambre au mois sous les toits. Elle n'est pas bien grande, mais elle n'a pas beaucoup d'affaires, juste une petite valise et quelques souvenirs. Elle a également très peu d'argent pour finir le mois et elle sait qu'elle doit se débrouiller seule. Elle a très vite compris qu'elle n'a rien à attendre de la part de sa mère qui vit dans la précarité, lui semble-t-il. Heureusement, elle n'a pas eu à payer d'avance, sur les recommandations de Lisette, la patronne lui a fait confiance.

Pour l'instant, elle profite des premiers rayons de soleil de ce mois de mars. Juste en face, la bouche du métro déverse une foule toujours plus nombreuse, elle s'amuse à observer tous ces gens. Ça deviendra un de ses passe-temps favoris pendant de nombreuses années.

Le temps passe très vite, Liza tous les matins part travailler en métro. Au début, elle a été un peu surprise

du rythme effréné des Parisiens, elle n'en avait pas l'habitude dans sa province, puis peu à peu elle s'est adaptée, et même avec une certaine joie. Après sa journée, elle rentre à son hôtel et comme elle n'a pas le droit de manger ou de cuisiner dans sa chambre, elle va se promener sur les boulevards, autour de la place Clichy et très souvent elle finit par aller se restaurer chez « *Roger la Frite* » au coin du boulevard des Batignolles et de l'avenue de Clichy. Son maigre budget lui permet juste de s'offrir un cornet de frites, bien croustillantes. Elle a pris l'habitude de flâner autour de la place, n'osant pas pour le moment aller trop loin le soir.

Elle reste toujours seule, mais elle commence à aimer cette solitude-là. Elle a laissé très loin d'elle, ses terreurs d'enfant. Aujourd'hui, Liza est une charmante jeune fille, qui malgré quelques rondeurs, souvenirs d'adolescence, est devenue en très peu de temps une vraie citadine, souvent félicitée pour son bon goût vestimentaire. Ses cheveux noirs longs et bouclés et sa peau mate attirent les regards. Mais elle reste distante, secrète. Elle aime s'isoler, elle profite de cette nouvelle liberté acquise après bien des années de soumission passive.

Un soir, en rentrant de son travail, elle croise sur le trottoir, en face de l'hôtel Moncey où elle loge, une jeune femme assez élégamment vêtue. Celle-ci la regarde fixement, Liza n'y prend cependant pas garde. Elle monte se changer et environ une demi-heure plus tard, sort à nouveau de l'hôtel, toute fraîche et souriante. Elle a revêtu une jolie robe fleurie, elle s'est recoiffée et s'apprête à aller se promener. Soudain, au coin de la rue, elle est saisie par ses cheveux longs et s'immobilise fort inquiète. On la maintient d'une main ferme, elle se sent impuissante et

désarmée. Qu'est-ce qui m'arrive ? se dit-elle.

Alors, une voix de femme s'élève derrière elle :

« Alors d'où tu viens ?

– Tu viens de sortir de l'hôtel, je t'ai vu

– Tu crois que je n'ai pas remarqué tes allées et venues !

– Cela fait une semaine que je t'observe ma fille ».

Liza n'y comprend rien, elle reste interdite, la femme qui l'interpelle lâche prise et alors elle ose répondre :

« Oui c'est vrai, j'habite l'hôtel, j'ai une chambre au dernier étage »

Deux grands yeux bleus la dévisagent et lui demande :

« Et que fais-tu ?

– Je viens de rentrer du travail répond Liza

– Et maintenant qu'est-ce que tu fais ?

– Et bien, je vais me promener, mais je ne connais pas bien encore Paris ».

Après quelques minutes de silence, tout à coup cette femme se met à rire, elle s'excuse et lui explique :

« Tu sais, moi je fais le trottoir

– Je croyais que tu voulais partager mon bout de bitume

– Tu vois, ça ne se fait pas

– Excuse-moi ! Je me suis trompée. ».

Liza et Marina – c'est son nom – à partir de ce jour-là deviennent pour quelque temps des amies. Marina habite aussi l'hôtel, elle a une chambre à elle. Elle apprend à Liza que le premier et le deuxième étage de ce lieu sont en fait réservé aux prostituées .

Interdite, Liza la dévisage. Elle n'aurait pu deviner. Elle ne ressemble pas beaucoup aux filles qu'elle a déjà vues le long des boulevards. Elle n'est pas trop maquillée, sa jupe juste un peu courte ne la choque pas, maintenant seulement elle remarque sa démarche et ses talons hauts.

Un soir, alors qu'elle monte à pied ses six étages jusqu'à sa chambre, elle croise Marina dans l'escalier et celle-ci l'invite dans son meublé au troisième et lui raconte son histoire.

Elle l'a reçu dans une pièce assez grande, bien réaménagé à son goût, avec l'accord de la patronne de l'hôtel. Du moment qu'elle paye bien son loyer, elle n'y trouve pas à redire. Ce n'est pas le cas avec toutes les autres, il semblerait que, malgré son métier, elle soit appréciée. Sans doute parce qu'elle ne ressemble pas vraiment à une tapineuse, se dit Liza.

Tu vois, lui dit-elle, je suis une fille de province, de « bonne famille » comme on dit. J'ai passé mon enfance dans une belle maison, j'ai eu une bonne éducation et j'ai même obtenu un diplôme. J'étais fiancée avec un garçon qui avait un bel avenir. Il était étudiant, on s'aimait, du moins je le croyais. Je me suis laissé séduire un soir. Mais quand je suis tombée enceinte, alors là ma mère et mon père n'ont pas apprécié du tout et mon fiancé m'a laissé tomber. Comme je désirais garder mon enfant, j'ai quitté la maison et je suis venue me réfugier ici à Paris. Je me suis éloignée de ma famille. Je pense qu'ils ont un peu honte de moi maintenant et puis au pays, je ne suis plus « la jeune fille bien élevée ». J'ai un fils qui a six mois, il est en banlieue, chez une nounou très gentille, je vais le voir toutes les semaines. J'ai de la chance, je suis très bien avec elle.

« Pourquoi fais-tu le trottoir, demande Liza

– Pour gagner le plus vite possible beaucoup d'argent et puis me retirer pour élever mon fils.

– Mais tu n'as pas de métier ?

– Non, pas vraiment, et puis je n'y tiens pas. »

Liza dévisage Marina, elle est belle. Elle ne comprend pas bien ses raisons, elle ne ressemble pas aux autres filles des rues, elle est plus classe. Grande, mince, de jolis yeux bleus-gris aux longs cils recourbés, un sourire charmeur, elle ne passe pas inaperçue, mais surtout elle est habillée plus sobrement que les autres. Elle a juste mis ses longues jambes en valeur et porte une minijupe, avec des bas résilles noirs et une paire de chaussures à talon aiguille. Son décolleté est provocant, mais pas vulgaire, vraiment elle la trouve fort jolie.

Avec elle, Marina est très gentille, elle va même lui promettre de la préserver des importuns, le soir quand elle rentre à l'hôtel. Liza n'a jamais su vraiment si Marina avait passé le mot aux autres, mais jamais elle ne fût abordée, jamais elle n'a eu d'ennuis. En fait chaque fois qu'elle croise une de ces filles, un petit signe amical, un sourire, un mot gentil sont échangés. Cela lui paraît même un peu étrange dans ce quartier parisien.

La semaine est terminée et Liza, très occupée, n'a pas vu sa maman. Quelques jours plus tard, un soir en rentrant du travail, elle trouve un mot à la réception. Lisette l'invite à passer la soirée dans un café-concert du boulevard de Clichy et d'assister à son tour de chant. Elle sait qu'elle travaille la journée comme secrétaire et que tous les week-ends, du vendredi soir au dimanche soir, elle est chanteuse. Elle se produit dans divers cafés parisiens et parfois dans des cabarets.

Après quelques hésitations, le vendredi suivant, Liza se décide enfin à rejoindre sa maman au café-concert. Elle s'habille avec soin, coiffe ses cheveux à la Bardot, en demi-queue de cheval, se maquille légèrement et avec une certaine émotion, sort de l'hôtel.

C'est un beau soir de printemps, l'air est doux. Paris est tout illuminé, tout lui paraît différent. Il est neuf heures du soir. Il lui semble que la vie nocturne va lui révéler bien des surprises. Elle n'a pas peur de déambuler seule dans la nuit. Elle éprouve au contraire une profonde quiétude, elle se sent jeune, libre, avec toujours plus présent, ce sentiment étrange comme si Paris était Sa Ville. Elle se sent bien.

Après avoir traversé la Place Clichy, elle passe devant le Gaumont Palace où s'affiche le dernier film de Brigitte Bardot « *Et Dieu créa la femme* » produit et réalisé par Roger Vadim, son mari. Puis elle suit à pied le boulevard de Clichy. Sur la Place Blanche, elle passe devant le Moulin-Rouge et ses ailes tout illuminées. Tout autour de nombreux petits cafés très animés, qui font le bonheur des touristes et de petits cabarets connus pour leurs hôtesses de charme. Le French Cancan, connu du monde entier attire une foule disparate et gaie... Une grande photo de Mistinguett qui fut la vedette du moulin en 1925 et 1926 et qui créa le fameux « *Ça, c'est Paris* » orne une partie de la façade. C'est Mistinguett qui transforma le Moulin-Rouge en véritable temple de l'opérette, avec ses « girls » américaines dont elle dira : « Je vous jure que ce n'est pas commode d'en trouver des « comme il faut », ni trop grandes, ni trop petites, ni trop grosses, ni trop laides, ... ni trop jolies »

Plus haut, au-dessus des lettres lumineuses, dans un tableau de Toulouse-Lautrec « la Goulue » montre ses charmes. C'est une figure emblématique du French Cancan qu'il a immortalisé.

Liza poursuit sa route vers Pigalle jusqu'au métro Anvers, elle marche vite maintenant, son cœur commence à battre fort, entre Anvers et Barbés, boulevard Rochechouart, se situe la brasserie où Lisette se produit. C'est la première

fois qu'elle entendra chanter sa maman. Elle connaît déjà un peu son répertoire, elle a vu traîner les partitions. Avec une certaine appréhension, elle s'arrête devant l'enseigne « *Chez Rita* ». Sur la devanture, elle a la surprise de découvrir une photo de sa maman sous laquelle est inscrit en lettres lumineuses « *LIZY - chanteuse réaliste* ». Liza reste un instant à contempler l'image de sa mère, ses traits sont accentués par le maquillage, son sourire sur papier glacé lui paraît un peu étrange. Plus loin une petite affiche annonce « *Armando - chanteur comique* ». Un grand panneau illuminé devant la porte d'entrée attire le client par ces mots : « *Orchestre et chansons - Ouvert toute la nuit.* »

Décidément, pense-t-elle, j'ai beaucoup à apprendre sur sa mère. Bien sûr, elle la savait chanteuse, mais découvrir sa photo et son nom d'artiste lui fait battre le cœur. Intimidée, elle pousse la porte et la musique éclate, la laissant un instant interdite devant les clients accoudés au bar. À peine avoir franchit l'entrée, Lizy se précipite vers elle et avec une certaine vivacité et sans un mot, la présente à la patronne de la brasserie assise derrière le comptoir, droite et rigide.

« Voici ma petite sœur, dit-elle, elle arrive de province. »

Liza ne sait que dire, étonnée, ébranlée par ces propos, elle se laisse guider vers une petite table près de l'orchestre, qui lui sera désormais réservée chaque fois qu'elle reviendra pour assister au spectacle et écouter le tour de chant de la chanteuse Lizy, sa maman. Elle n'en revient pas, et pourquoi Lisette dit qu'elle est sa petite sœur ? Elle se doute bien, qu'en tant qu'artiste, elle triche avec son âge.

Elle est conduite près de l'orchestre et installée à une table ronde où sa mère la rejoint, juste le temps de lui glisser

au creux de l'oreille : « Viens, ici tu seras tranquille », ensuite, elle s'éclipse pour accueillir des clients tandis que la musique s'arrête le temps d'une petite pause. Un brouhaha indéfinissable envahit la salle. Les clients se bousculent, la salle se remplit. Au bar sont accoudés des noctambules plus ou moins désœuvrés, quelques-uns déjà un peu enivrés. Liza qui ne boit pas d'alcool a droit à une grenadine. La patronne bien que d'un aspect sévère est aimable avec elle, toute la nuit, elle reste là, sans bouger, derrière son comptoir et surveille du coin de l'œil la bonne marche de son établissement.

Puis un accordéoniste se met en place, une musique plus douce s'élève et alors Lizy « l'artiste » monte sur scène. Juste avant elle s'arrête une seconde près de Liza et sans dire un mot, pose seulement sa main sur son épaule comme pour lui dire : « c'est bien, je suis heureuse. »

Le coeur battant, elle prête une oreille attentive aux chansons et découvre à sa grande surprise, une belle voix, grave et profonde à travers les chansons de Piaf, Fréhel, Berthe Silva et même Mistinguett, toutes ces chanteuses réalistes qui font partie de son tour de chant. Elle s'étonne que sa voix soit aussi forte, le ton est juste, et remarque que Lizy arrive même à capter l'attention des spectateurs. Elle n'en revient pas, elle ne l'aurait pas crue, elle ne pouvait pas se l'imaginer. Elle est vraiment touchée. Les chansons d'Édith Piaf sont sur toutes les lèvres. Les chansons se succèdent « *l'Hymne à l'amour - Mon Légionnaire - Padam-Padam - Jezebel de la "môme" et la Java bleue de Fréhel* » et des applaudissements fusent à la fin de chacune des chansons. Son tour de chant terminé, Lizy prend une corbeille à la main et fait le tour des tables afin de récolter quelques oboles comme font tous les chanteurs de cette époque. Liza découvre ainsi une facette inconnue jusqu'alors de ce monde de chanteurs de

boulevard et reste très impressionnée. Quelques larmes coulent de ses joues, des larmes d'émotion dont elle s'empresse d'essuyer sur son visage avant le retour de sa maman près de sa table.

Ce soir-là, Liza attend que Lisette termine sa dernière chanson, elle lui fait un signe tandis qu'elle passe à travers la clientèle et quitte la brasserie enfumée, le plus discrètement possible, se faufilant à travers la foule. Elle a tout au long de la soirée éprouvée de fortes émotions. Son cœur bat la chamade. Elle ne veut pas rester plus longtemps, la nuit est déjà bien avancée. Dehors la fraîcheur la surprend et c'est presque en frissonnant qu'elle reprend le boulevard de Clichy en sens inverse et rentre se coucher. Cette nuit-là, elle a du mal à trouver le sommeil. Elle a aimé la voix de Lizy, elle a aimé son tour de chant, mais elle songe que sa maman est bien déconcertante et que sans aucun doute elle lui réserve encore bien des surprises.

Elle passe son samedi à faire un peu de shopping près des Galeries Lafayette boulevard Haussmann. Comme elle n'a pas encore beaucoup de moyens financiers, elle rêve devant les vitrines. Elle contemple avec émerveillement tous les modèles des grands couturiers comme Carven ou Pierre Balmain. Il y a seulement trois ans, en 56, que la mode du prêt-à-porter est apparue. Des milliers de Parisiens se pressent aux Galeries pour découvrir la nouvelle mode. Justement, il y a juste quelques mois fin 58, que le premier salon du prêt-à-porter a eu lieu à la Porte de Versailles. Dans les vitrines des galeries, elle peut admirer la robe de mariée de Brigitte Bardot en vichy rose, créée par Jacques Esterel couturier, poète. En ce printemps 59, toutes les jeunes filles portent cette robe un peu magique, semble-t-il, voulant s'identifier ainsi à cette

grande star adulée, aimée de tous.

Puis en passant sur les Grands Boulevards Liza s'arrête devant le cinéma Rex. À l'affiche est annoncée « *La mort aux trousses* » d'Alfred Hitchcock, plus loin dans de plus petits cinémas de quartier, elle a le choix avec « *Hiroshima mon amour* » sortie récemment et « *Quand passent les cigognes* » qui reste toujours à l'affiche depuis 56.

Presque toute la journée, elle bat le pavé des grands boulevards, léchant les vitrines des magasins, admirant tour à tour, devanture de parfums odorants, de grandes marques, vitrines de maroquinerie, étal de chaussures chics et bien d'autres.

Ensuite elle passe un grand moment devant un petit crème, à la terrasse d'un café, avant de se décider pour la séance de cinéma au Rex. Le lendemain, elle ira voir un autre film. Ainsi, elle prend l'habitude de passer ses heures perdues au cinéma et devient très vite une habituée des salles obscures.

2

Le temps a filé très vite, lui semble-t-il, prise dans le tourbillon de cette nouvelle vie parisienne ses journées sont bien remplies. Elle voit de temps à autre Lisette, boit un café avec elle et apprend, un jour, qu'elle a quitté la rue Lécluse pour la rue Ramey dans le 18^e. Liza pour le moment est toujours à l'Hôtel du Globe au 3, rue Lécluse. Le soir, elle va quelquefois passer un moment au café-concert et profite de ces instants pour essayer de la connaître un peu mieux. C'est pourtant bien difficile, Lizy est toujours très entourée, pas très disponible. Au fil des jours, Liza s'habitue peu à peu à ce monde de la nuit et à son mode de vie.

Bientôt, ce sera la Fête des Mères et Liza se fait une joie de pouvoir célébrer ce jour. Elle qui à dix-huit, n'a jamais encore dit : Bonne fête maman. Il y a encore seulement quelques mois, elle ignorait encore qu'un jour, elle la rencontrerait. Les circonstances imprévues de son arrivée à Paris lui ont permis de la retrouver. En vérité, elle n'y avait pas songé vraiment toute seule et maintenant elle est là, tout près et bien qu'indépendante, elle vit dans son sillage. L'approche est parfois déroutante, mais Liza s'en accommode avec placidité.

Elle cherche pendant des jours un cadeau possible. Elle réfléchit longtemps à ce qu'elle pourrait lui offrir. C'est assez difficile, car elle ne connaît pas bien ses goûts. Elle a juste remarqué que Lisette aimait les fanfreluches, les bijoux clinquants et qu'elle entasse toutes sortes d'objets hétéroclites, sans valeur particulière. Elle collectionne également des bouddhas, Lisette en possède une dizaine de toutes tailles qui ornent son unique buffet.

Son budget n'étant pas très gros, elle opte finalement pour un joli foulard en soie verte ornée d'orchidées aux chaudes couleurs, déniché aux Galeries Lafayette pour un prix raisonnable. Liza pense pouvoir acheter un bouquet de fleurs pour compléter son cadeau.

Ce jour-là, le ciel de mai est doux, chaud et très ensoleillé. Le temps présage une magnifique journée. Aux terrasses des cafés, c'est la joie et en passant Liza reconnaît la chanson de Charles Aznavour diffusée sur les ondes : « *J'aime Paris au mois de mai ; quand les bourgeons renaissent...* » Un peu plus loin, c'est la chanson de Francis Lemarque « *À Paris* » qui résonne. Alors, elle descend dans le métro le coeur léger, et, dans sa tête, elle fredonne les paroles :

« *À Paris*

Quand un amour fleurit

Ça fait pendant des semaines

Deux cœurs qui se sourient

Tout ça parce qu'ils s'aiment

À Paris ».

Elle descend place Jules Joffrin pour aller chez sa maman au 38, rue Ramey. Elle a revêtu une robe légère, elle se sent heureuse. Elle remonte cette rue si animée, s'arrête acheter un petit bouquet de violettes chez le fleuriste, et

puis flâne un peu le long des commerces de cette rue marchande et animée. Elle remarque la rue du Baigneur, une petite ruelle étroite et ses escaliers qui montent vers la Butte Montmartre. Un peu plus loin, la rue du Mont Genis mène directement au Sacré-Cœur.

Liza n'est venue jusqu'ici qu'une seule fois depuis que sa maman s'est installée dans ce quartier. Elle arrive devant une belle porte cochère, repère le numéro : c'est bien le 38. La rue déborde d'animation, elle pousse cette lourde porte à deux battants et se retrouve sous un porche qui donne ensuite accès à une petite cour intérieure très ombragée où trônent quelques vieux arbres rongés par le temps. Il y fait frais. La différence d'atmosphère, sitôt franchi le porche, l'a surpris très agréablement. Le contraste est saisissant. Autant la rue commerçante derrière elle est bruyante et animée, autant cette cour est calme et ombragée. Elle n'aurait pu imaginer un endroit si paisible et verdoyant au milieu de ce quartier. La cour intérieure est assez vaste, tout autour les appartements meublés s'élèvent jusqu'au cinquième étage. Les fenêtres de ces immeubles, serrées les unes contre les autres, forment comme une mosaïque de petites lumières, éclairées par quelques rayons de soleil filtrant à travers les arbres. Mais Lisette, elle, a loué à droite, au fond de la cour, un pied-à-terre indépendant. C'est un bâtiment rapporté, qui semble se blottir au pied de ses immeubles. Liza monte les trois larges marches qui donnent accès à la porte d'entrée. C'est un petit studio d'une seule pièce, une large et unique fenêtre donne sur la cour. Les rideaux sont tirés. Elle frappe plusieurs fois, mais n'obtenant aucune réponse, patiente. Il n'y a pas de sonnette, tout paraît silencieux. Elle regarde sa montre, il est dix heures du matin.

Assise sur les marches, elle attend son présent et son bouquet de fleurs à la main, croyant sa mère partie faire quelques courses. Elle n'est pas pressée.

Après quelques longues minutes, lui semble-t-il, elle entend à travers la porte, la voix de sa maman qui demande :

« Qui est là

– C'est moi, maman

– C'est toi, ma chérie ! Excuses-moi, je ne peux pas t'ouvrir...

– Ah bon !

– Reviens ce soir, je ne suis pas seule, je me suis couchée très tard ».

Liza, reste un moment encore ne sachant que faire. Elle n'est même pas surprise, bien sûr elle aurait aimé dire dans l'instant et pour la première fois : « Bonne fête maman. »

Enfin, elle laisse son paquet et ses fleurs près de la porte et s'en va flâner dans le quartier, espérant faire passer la matinée, elle n'a pas envie de rentrer chez elle.

Un sentiment étrange l'envahit, elle n'a pas vraiment de peine, elle ne pleure pas, mais elle est triste. Elle se sent impuissante, elle va ensuite s'installer, comme à son habitude à une terrasse de café, et, pendant des heures, elle s'adonne à son passe-temps favori : regarder et observer les passants et les consommateurs. Une façon comme une autre de s'isoler et ne plus penser. Elle commande d'abord un café, puis deux, puis trois. Elle écoute d'une oreille distraite les propos du patron, échange quelques mots avec le serveur.

Elle n'a jamais pu avoir dans son enfance, ni dans son adolescence, l'occasion d'offrir des fleurs, elle n'a jamais

fêté ce jour. Personne d'autre n'a jamais remplacé sa maman. Sa tante qui l'a élevée durant toute son enfance n'a jamais eu ce privilège.

Le soir, elle retourne au 38, rue Ramey, juste avant que Lisette s'en aille chanter. Elle se souviendra longtemps de cette première, surtout quand sa maman lui avouera être superstitieuse.

Il ne faut plus lui offrir de foulard, surtout à ton vert comme celui-là, car ça porte malheur dans le métier d'artiste, lui dit-elle. Elle a cependant pris le bouquet de fleurs, il est là sur le buffet.

Et là, pour la première fois elle voit Lisette se tirer elle-même les cartes avant de partir passer la nuit au cabaret.

« Je me tire les cartes tous les matins avant de partir travailler lui dit-elle, je t'apprendrai quand tu voudras »

Liza a compris le message, elle n'offrira plus jamais de lame tranchante, de roses blanches, de foulard et toutes ces choses qui effraient sa maman. Il ne faut pas non plus passer sous une échelle ou regarder un bossu ça porte malheur paraît-il.

Ce même jour, elle fait la connaissance du nouvel ami de Lisette, il est très jeune, il a son âge. Il est lui-même surpris de la voir, sans doute sa mère n'a pas mentionné son existence, mais du fait de leur ressemblance, il ne peut pas se tromper. Pour lui, elle mentionne tout de même qu'elle est sa fille. Liza n'en revient pas. Cependant, elle remarque vite qu'elle le couve des yeux, l'entoure, le cajole devant elle, lui dit des mots doux. Elle comprend vite que c'est « chasse gardée ». Un peu choquée tout de même, elle s'étonne surtout du pouvoir dont sa mère peut avoir sur les hommes. Elle si timide encore reste admirative devant le caractère très fort et très entier de cette femme peu

commune à ses yeux. C'est sa mère, mais elle la sent si différente, si loin de ses propres préoccupations et songe à son éducation rigide et puritaine qui ne l'a pas préparé à cette vie de liberté totale et de bohème.

Elle lui propose d'aller passer la soirée avec elle et son nouveau compagnon, mais ce soir Liza refuse. Elle se sent embarrassée, un peu gauche aussi. Elle préfère s'éclipser. Elle va aller au cinéma, seule. Elle va se réfugier au Gaumont Palace, place Clichy, à l'angle de la rue Caulaincourt. Ce cinéma si grand et si renommé l'attire. C'est un lieu qu'elle apprécie. Sa coupole et sa verrière vous accueillent majestueusement. Elle aime se retrouver dans cette immense salle, aux fauteuils rouges si moelleux. Son écran géant de 100 m² en cinémascope, un des premiers connus en ce mois de juillet 59, projette des images impressionnantes. Liza se sent à l'abri dans cette salle qui peut accueillir 6000 spectateurs. Avant la projection du film, elle écoute avec bonheur une douce musique qui s'élève du grand orgue. Elle a lu sur le prospectus que cet orgue, sans nul doute le plus beau et le plus grand du monde de cette époque, est composé de quatre claviers de 61 notes, d'un pédalier de 30 notes et de plus de 1500 tuyaux.

Ce soir-là, on projette « *Géant* » avec James Dean et Elisabeth Taylor, c'est la première fois qu'elle voit un film sur grand écran. Liza se love dans son fauteuil et finalement passe une bonne soirée. Elle oublie sa déception, elle oublie sa frustration. Elle quitte le cinéma le cœur plus léger, la nuit est tombée, c'est une douce soirée de printemps. Ce Paris éclatant de lumière la console. Elle se promène encore un peu dans la fraîcheur du soir, puis reprend le chemin de son hôtel. Avant de monter se

coucher, elle va voir quelques instants son amie Marina qui fait les cent pas sur le trottoir.

Elle est heureuse ce soir de retrouver sa petite chambre sous les toits. Une petite lucarne entrouverte, laisse passer la fraîcheur de la nuit, quelques rayons de lune éclairent son petit lit. Pour une fois, elle s'attarde à contempler les quelques photos de sa famille, enfouies dans son portefeuille. Elle a une pensée pour sa sœur Maritza qui l'a mise dans le train à Bordeaux, pour son père qui est à Bergerac, ce soir, elle ne sait pourquoi il lui manque. Elle regarde longuement ces quelques souvenirs qu'elle a conservés : sa médaille de communion, ses premières boucles d'oreilles, sa photo de communiant. Sur son lit, elle a déposé la seule chose qui la relie à sa petite enfance, un jouet cher à son cœur, qui la suit partout. C'est un gros poupon en celluloïd tout rond, cadeau de son cousin, le seul jouet qu'elle n'ait jamais reçu. Ce gros baigneur tout rose qu'elle a soigneusement habillé avec une barboteuse bleue et un bonnet blanc acheté au rayon bébé dans un prisunic, il y a quelques années, est son seul réconfort. Ce soir, elle lui attache un ruban bleu autour du poignet, et le garde près d'elle comme pour la protéger.

Pour la première fois depuis son arrivée à Paris, elle éprouve un peu de nostalgie, elle cherche en vain le sommeil. Elle finit par s'endormir assez tard dans la nuit, la lune vient de disparaître emportant Liza dans ses rêves. Dès le lendemain, elle se plonge de plus en plus dans le travail, elle oublie ses peines, elle efface tous ses doutes en travaillant. Elle est sérieuse et devient très vite une employée très compétente dans son domaine. Elle aime de plus en plus son métier. L'informatique qui n'en est qu'à ses débuts lui ouvre ses portes et elle y trouvera

toujours grande satisfaction. Elle n'est qu'une opératrice de saisie dans ce métier en plein essor, un peu plus tard elle deviendra pupitreuse. Elle aime le contact avec ces machines en passe de révolutionner le monde moderne. Bientôt, elle connaîtra sur le bout des doigts aussi bien les machines IBM que Bull, ces deux « monstres » qui se partagent le monde industriel.

Après son premier contrat dans une petite société, elle rentre dans une maison d'intérim boulevard Sébastopol, « *Votre Bureau* ». Elle y restera et y travaillera de très nombreuses années sans un seul jour de vacances. L'été pour elle représentera toujours un meilleur salaire, et surtout l'assurance de subvenir à ses besoins et garantir son indépendance. Elle effectuera toutes sortes de missions et à chaque fois elle y trouvera une grande satisfaction.

Son métier la rassure, c'est le garant de son autonomie, de sa liberté. Elle n'a pas le choix, elle est seule, elle doit gagner de l'argent, mais pour elle ça représente plus que ça, c'est une façon de s'affirmer, de trouver une certaine reconnaissance. Étant donné qu'elle n'a personne pour l'aider financièrement, personne pour la guider, Liza travaille tout le temps. Par économie, après avoir payé son loyer et ses transports, elle prend l'habitude de ne boire que des cafés, qui coûtent moins cher, à midi elle ne fréquente jamais les restaurants d'entreprise ou les selfs qui commencent à concurrencer les restaurants. Elle va toujours prendre un sandwich et un petit noir à la terrasse d'un café.

En même temps, elle découvre tous les jours un peu plus, ce Paris qu'elle apprend à aimer. Son travail l'amène bien souvent à découvrir des quartiers différents. Elle en

profite pleinement. Elle a pour le moment la chance de travailler près des Champs-Élysées et le soir elle rentre à pied. Ainsi, elle découvre le Parc Monceau en passant boulevard de Courcelles. Durant tout son remplacement, après son travail, elle va y passer un moment. Elle a pris l'habitude de s'asseoir près du kiosque à musique et très souvent elle y reste fort tard. Elle a découvert avec plaisir ce refuge, elle emporte un en-cas en guise de souper et ne se lasse jamais d'observer les flâneurs, les enfants et leurs mères ainsi que les amoureux. Par contre, elle ne supporte pas d'être suivie et d'être accostée, quand cela arrive, elle bouge, change de place. La plupart du temps, elle profite de ces soirées de ce mois de juin pour s'éloigner un peu de la foule et de la vie trépidante de ce Paris toujours en mouvement.

Puis Liza reprend le chemin du retour tout le long du boulevard des Batignolles et rentre à son hôtel.

Elle affectionne cet endroit, en arrivant boulevard de Courcelles, les grandes grilles en fer forgé rehaussées d'or dessiné par Davioud, l'attirent à chaque fois. En pénétrant dans le parc, elle se sent instantanément envahie par le calme qui y règne, malgré les promeneurs, toujours plus nombreux. Isolé par une ceinture végétale et quelques luxueux appartements, on se sent protégé par ses nombreuses statues dédiées à Gounod, Musset, Chopin, Ambroise Thomas et Guy de Maupassant. Liza aime à se promener dans des allées ombragées, s'arrêtant souvent près de l'érable sycomore aux branches tordues sous lequel un ombrage rafraîchissant vous accueille. L'érable pourpre « à la peau d'éléphant » fait le bonheur des enfants, Liza reste souvent à proximité, elle aime les voir jouer, sans doute cela lui rappelle sa propre enfance un peu plus triste. Tout le long du parc, les oiseaux font un agréable concert. On peut voir surtout des geais que Liza

reconnaît plus facilement à cause de sa tâche bleutée de son aile, et parfois elle se laisse bercer par le concert des mésanges qui pépient ensemble, mésanges bleues ou charbonnières ou quelques « nonnettes » ou mésanges noires qui viennent se rafraîchir près de l'étang et puis disparaissent dans la verdure.

Le mois de juin, lui laisse un peu plus de temps, les soirées s'allongent. Elle a le loisir de visiter quelques musées et d'assister à divers spectacles les samedi et dimanche. Elle aime aussi flâner le long des grands boulevards, ou se promener sur les quais.

Liza vient de sortir du métro St Michel, elle a décidé de passer l'après-midi de ce dimanche sur les bords de Seine. Elle s'apprête à traverser le boulevard, la journée s'annonce belle, l'air est doux. Elle a revêtu une jupe légère noire et un chemisier en voile rose. Elle a relevé ses cheveux en queue-de-cheval. Ces quelques mois l'ont transformée en petite parisienne, elle a perdu ses kilos superflus, elle est plus menue, plus fine. Elle a perdu ses joues rondes de petite provinciale et avec peu de moyens, mais beaucoup d'observation, elle a appris très vite à s'habiller comme une vraie Parisienne. Les regards qu'elle croise parfois lui en disent long sur sa transformation.

Elle se dirige d'un pas alerte vers le quai des Grands Augustins. Elle flâne le long des bouquinistes, ces marchands de livres et de souvenirs célèbres pour leur plomb. Ils ont tous leurs « boîtes » avec un couvercle en plomb pour à la fois préserver et présenter leurs grands choix de livres au public.

Elle n'a pas assez d'argent pour acheter livre ou souvenir, mais elle aime rêver devant les étales. Elle regarde couler la

Seine, les péniches passent emportant les touristes pour une promenade sur l'eau lui offrant un beau spectacle. Elle se mêle facilement aux touristes qui chinent en espérant toujours trouver la perle rare, l'édition la plus ancienne. Elle admire ces vieux ouvrages, sent l'odeur du vieux papier, parfois elle se prend à lire quelques poèmes avant de reprendre sa quête de sensations nouvelles.

Elle remonte jusqu'au Pont Neuf. Elle se sent bien. Elle aime se promener le long des quais, les rues de ce quartier lui semblent si pittoresques. Au loin, elle aperçoit les tours de Notre Dame. Cette agitation constante parisienne lui plaît. Ce sentiment de protection, elle ne sait vraiment pourquoi, la rassure. Étrangement au milieu de cette foule, perdue et seule dans cette grande ville, elle n'a pas de peur, pas de frayeur. Tout lui sourit.

Après quelques moments de repos, elle poursuit son errance sur le quai de la Mégisserie. En ce lieu, elle prend plaisir à déambuler à travers les cages d'oiseaux des nombreuses animaleries qui bordent ce quai. Une multitude d'animaux parfois très exotiques font la joie de certains badauds. Liza préfère les fleuristes et pépiniéristes qui égayent les bords de Seine de leurs mille couleurs.

Elle décide de poursuivre jusqu'à Notre Dame par la rue de la cité. Arrivée sur le parvis de la cathédrale, elle retrouve la foule des touristes qui toujours plus nombreux sont attirés par cette si célèbre église, immortalisée par Victor Hugo.

Elle reste un long moment admirant la rosace de douze mètres de diamètre, et les gargouilles impressionnantes sous ce ciel d'été.

Les pigeons tout autour viennent picorer graines et mie de pain aux pieds des touristes. Pas farouches ils font la

joie des promeneurs, tout comme ceux de la Place St Marc à Venise, les pigeons de Paris sont très souvent photographiés. Quelle joie de voir courir un petit garçon ou une petite-fille après ces volatiles ! Partout dans la capitale Liza observe de temps à autre quelques vieilles dames avec un sac ou un panier à la main, jetant à la volée des graines. Certaines émiettent lentement un morceau de pain et les oiseaux sont à la fête.

Un peu lasse après ce périple, elle termine cette journée devant une tasse de café, à la terrasse d'un petit bistrot, laissant passer ce temps qui lui est si cher, avant de reprendre le métro.

En franchissant la porte de son logement, elle trouve un petit mot de sa maman. Elle ne l'a pas vue de la semaine. Elle lit : « Viens ce soir, je t'attends »

Elle hésite pourtant, elle a envie de rester seule. Mais elle a également l'intention de se faire aimer. Inconsciemment sans doute, elle recherche cet amour maternel qui lui a tant manqué. Mais comment faire sinon espérer au fond de son cœur ?

Elle réalise son isolement, elle n'a aucune nouvelle de son père, de sa famille. Bien sûr, elle est partie sans revoir personne, dans une sorte de fuite en avant, bien malgré elle. Elle n'en a pas eu le temps. Malgré les circonstances de son départ, elle ne regrette rien, elle est seulement consciente de cet isolement familial.

La voilà, redescendant le boulevard Clichy jusqu'à « *Chez Rita* » où chante Lisette tous les week-ends.

Ce petit café, cette salle bondée, surchauffée, cette ambiance de café-concert la surprend toujours. Elle préfère le calme et la solitude. Pourtant à chaque fois, elle est sensible à la présence de cette maman chanteuse.

Dès le pas-de-porte franchi, elle est submergée par l'émotion. Chanson, musique et brouhaha se mêlent bizarrement dans un concert infernal de cris, rires, disputes d'ivrognes parfois, la laissant interdite.

Sa table réservée lui tend les bras. Elle se faufile sans un mot à travers cette cohue, le long du comptoir, lançant juste un bonsoir à la patronne figée derrière sa caisse. Elle est accueillie par Lisette qui lui applique un baiser sur la joue en la gratifiant d'un « Bonsoir ma cocotte » ce qui la gêne énormément. Elle essaye de se faire toute petite, de passer inaperçue, mais bien souvent c'est raté devant l'exubérance de sa maman. Elle n'en a pas encore pris l'habitude.

Ce soir, elle assiste au tour de chant d'Armando. C'est un personnage assez particulier. Chanteur comique, il se déguise tous les soirs en femme : perruque blonde un peu hirsute, épaules dégagées, bustier plongeant et jupe courte en corolle, munie d'étranges petites lumières qui suivant la chanson s'éclairent au gré des couplets.

Le voilà, qui commence son tour de chant par des chansons de Fréhel chanteuse réaliste si populaire en son temps, immortalisant ce Paris populaire et miséreux de ce début de siècle.

Armando entonne : « *Je t'ai dans la peau - suivi de : tel qu'il est, il me plaît, il me fait de l'effêt, et je l'aime...* »

Puis une chanson de Mistinguett reprise par Edith Piaf : « *C'est mon homme* »

La voix d'Armando à peine à couvrir le brouhaha qui s'élève dans la salle, mais en bon professionnel, il continue « *Je l'ai tellement dans la peau - que j'en deviens marteau - Dès qu'il s'approche c'est fini - je suis à lui* »

Liza regarde cet étrange personnage s'agiter sur scène, faisant rire les spectateurs. Sa maman vient juste une

minute s'asseoir près d'elle, mais très vite repart vers les consommateurs qu'elle est censée attirer. Lisa se rend compte qu'elle a du charme et du bagout. Elle sait se faire apprécier et a une certaine popularité.

Armando termine son tour de chant par la « *Java bleue* » que toute l'assistance reprend avec lui. En descendant de l'estrade, il passe tout près d'elle et lui fait un geste amical. Il sait qui elle est, bien sûr. Mais Lisa se demande « Il me prend pour sa sœur ou sa fille ? »

Ce soir-là, elle n'en saura pas plus. Elle apprendra cependant que sous ce personnage de cabaret, se cache un bon père de famille avec femme et enfant. Elle ne le verra pendant des années que sous ce déguisement.

L'orchestre prend le relais, Liza reste jusqu'au tour de chant de Lizy et comme à son habitude, repart seule dans la nuit.

Elle regrette surtout de ne pouvoir passer plus de temps avec sa mère, mais dans cet endroit, elle ne peut s'y résoudre. Du reste, sa maman ne l'écouterait pas sans doute. Elle passe souvent la voir, mais n'aime pas s'éterniser. Elle n'aime pas cette ambiance, mais elle est consciente qu'il lui faut accepter cette existence de bohème qu'affectionne Lisette.

3

La vie de Liza est bien remplie. Elle travaille avec entrain toute la journée et ses soirées de liberté lui permettent de découvrir la ville. La capitale lui offre la nuit un spectacle presque féérique pour elle. Elle aime les lumières, l'ambiance qui règne dans les rues. Elle n'éprouve ni inquiétude, ni peur à marcher le long des boulevards la nuit. Elle évite juste les petites rues mal éclairées ou inconnues. Par contre elle ne s'aventure jamais dans les cabarets, elle ne se sent pas attirée par le strip-tease, elle a même un peu peur d'approcher ce monde-là. Elle pourrait en avoir l'occasion par sa mère, mais elle n'en profite pas. Elle passe souvent devant le théâtre des « *Deux ânes* » où se produisent de nombreux chansonniers. Jean Amadou est à l'affiche. Liza ira quelques fois écouter ces artistes qui pastichent les événements quotidiens surtout du monde politique. Ce théâtre mondialement connu est plein tous les soirs. La salle est assez petite, d'un décor un peu baroque, mais l'ambiance qui y règne est très particulière. À n'importe quel moment, le chansonnier peut faire participer n'importe quel spectateur par ses interventions spontanées et impertinentes.

Elle prend l'habitude de sortir tous les soirs, et de s'immerger dans ce Paris nocturne. Pourtant, elle est prudente. Elle se contente de rester longtemps à une terrasse de café et de regarder passer les noctambules. Paris illuminé est un vrai spectacle, elle aime Paris la nuit.

Un soir, elle découvre tout près de chez elle, un dancing. Depuis toujours, elle aime danser. Ici, sa timidité naturelle revient. Elle n'ose pas vraiment. Elle passe et repasse devant, n'osant entrer.

Après plusieurs hésitations, elle pousse la porte du « *Globe* » boulevard de Clichy, un soir de septembre. Elle est seule. Après être passée au vestiaire, elle va s'asseoir au fond du dancing, dans un coin un peu retiré. Elle commande une orangeade. Le garçon lui propose des boissons plus alcoolisées, mais elle insiste. Elle ne boit jamais d'alcool. Elle n'aime pas.

La musique la saisit dès son entrée, sur la piste de danse, au milieu de la salle, quelques couples virevoltent sur une valse, jouée toute en douceur. Liza écoute avec ravissement, cette valse de Vienne, qu'elle connaît bien. Elle se transporte en pensée, vers ses souvenirs de sa petite enfance, au cœur des Pyrénées.

C'est le début de soirée, les tables se remplissent. Les jeunes filles sont légèrement vêtues, jupes à volants en taffetas ou en jersey fin, petits bustiers ajustés. Une joyeuse bande de copains envahit la piste, l'orchestre joue une Bossa Nova. C'est dans une ambiance surchauffée que Liza passe sa première soirée dans une boîte de nuit parisienne.

Elle a été vite invitée, elle se laisse guider sur la piste. Elle prend plaisir à suivre le rythme de son cavalier. Mais elle revient s'asseoir toujours seule. Elle reste parfois une danse ou deux, seule, à siroter sa boisson à l'orange. Elle

en profite pour observer les nouvelles danses comme le « *cha cha cha* », en vogue cette année-là.

À plusieurs reprises, on tente de l'inviter à une autre table, à boire, mais elle est prudente, elle préfère rester seule. Cependant, elle ne reste pas souvent sur la banquette, sans doute est-elle une bonne partenaire. Les slows et les tangos ne sont pas ses danses favorites, mais à cause de l'ambiance feutrée, de la musique, et des lumières qui clignotent au-dessus de la piste, elle se laisse emporter par le plaisir de danser.

Elle aime surtout les valse et les Paso-Doble, danses apprises avec son père.

Elle fréquente pendant quelque temps le « *Globe* » ou « *la Loco* » juste un peu plus loin sur le boulevard de Clichy. Elle prend l'habitude d'aller danser le vendredi soir, le samedi et dimanche elle consacre plutôt ses loisirs au cinéma.

À force de fréquenter les mêmes établissements, elle retrouve souvent les mêmes jeunes gens, mais elle reste méfiante. Elle s'arrange toujours pour quitter les lieux en douce, se faufilant toujours vers la sortie pendant que ses cavaliers d'un soir sont sur la piste, espérant à chaque fois éviter de se faire suivre.

Pourtant un soir, elle se laisse surprendre par un noctambule, à la sortie du dancing, elle marche vite, évitant de se diriger vers son hôtel, juste au bout du boulevard. Elle n'aime pas être suivie, surtout la nuit. Elle se sent ce soir-là incapable à le semer. Alors, elle entre dans le premier établissement encore ouvert, il est plus de minuit. Elle demande un café et attend. L'inconnu entre et s'installe un peu plus loin à une table. Liza, accoudée au bar, sirote lentement sa boisson. Elle attend une longue demi-heure, et puis avec soulagement, elle voit s'éloigner son suiveur.

Entre temps, elle discute avec le serveur qui a l'air fort sympa. Gentiment il lui propose une autre tasse de café. Avec un grand sourire, elle accepte. Un peu plus tard, seule et rassurée, elle s'empresse de rentrer dans sa chambre, à deux pas.

Elle retournera souvent prendre une boisson dans ce bistrot, le plus souvent en début de soirée et parfois elle retrouve son serveur quand celui-ci est disponible, elle prend plaisir à discuter avec lui, il n'est plus tout jeune, mais il est aimable et courtois.

Cela fait quelques temps qu'elle n'a pas vu sa maman. Elle n'est pas non plus retournée à la brasserie. Elle s'efforce parfois de mettre une certaine distance entre elles deux. Elle n'en comprend pas toujours la raison. Mais à chaque fois, un jour ou l'autre, c'est plus fort qu'elle, elle reprend ce chemin qu'elle connaît par cœur désormais : le boulevard de Clichy.

Liza devient de plus en plus renfermée et secrète, par obligation, mais aussi sans doute à cause de son caractère. Elle aimerait se détacher quelques fois de sa mère, mais c'est difficile. Elle l'agace parfois, mais elle lui manque. Elle s'interroge très souvent, avant elle n'avait aucun problème à rester sans attaches.

Tous les soirs, depuis un bon mois, en sortant du métro Clichy, juste en face, aux environs de dix-sept heures, est installé un marchand de pralines et cacahouètes grillées. Juste au coin de la Brasserie Wepler, cet homme entre deux âges, elle ne saurait dire pourquoi, l'attire à chaque fois. Au fil des jours, elle a pris l'habitude d'aller lui acheter un petit sachet de pralines, quand son budget le lui permet.

C'est un homme d'environ une quarantaine d'années grand, brun, la peau légèrement bronzée qui finit un soir par lui sourire et lui demander son prénom. Elle prend peu à peu plaisir à bavarder avec lui, puis à écouter ses histoires.

Souvent il l'accueille d'un « Comment ça va, ma petite », elle le trouve très gentil. Elle s'amuse à le voir tourner ses pralines à la main dans le sucre fondu. Elle lui raconte quelquefois sa journée de travail ce qui le fait rire. Elle s'étonne toujours de son accent étranger prononcé. Parfois devant le regard ou l'allure d'un client, ils éclatent de rire. Liza le soir comme elle est seule, a du temps à perdre, alors en sortant du métro, elle reste souvent près de lui à bavarder jusqu'à qu'il ferme. Puis ils se séparent, chacun emportant un peu de chaleur humaine dans le cœur. Quand il est absent, ce qui arrive rarement, elle en est fort déçue et fort chagrine.

Un mercredi soir, après plus de trois jours d'absence, en sortant du métro, elle a la joie de le retrouver. C'est comme si elle retrouvait un vieil ami.

Il lui semble du premier coup d'œil qu'il a changé. Elle ne sait dire pourquoi. Heureuse elle s'approche et lui sourit. Il a l'air content de la revoir. Elle reste un grand moment près de lui, attends patiemment qu'il ait servi ses clients. Et puis, la conversation s'engage et c'est ce soir-là qu'il lui raconte son histoire :

C'est un Bulgare qui vit depuis très longtemps en France. Il a quitté son pays, où il a laissé toute sa famille, pour trouver du travail et fuir la pauvreté. Il a tout d'abord vécu dans la région parisienne, il a travaillé en usine pendant de nombreuses années, puis il est tombé malade. Ensuite, il s'est installé à Paris et il a survécu grâce à son petit commerce sur les trottoirs de la capitale. Il vit seul,

dans une petite mansarde du côté de la porte des Lilas. Il en est là de son histoire quand Liza s'aperçoit de sa maigreur. Un pâle sourire vient sur ses lèvres, mais son regard est fuyant. Alors, elle lui demande pourquoi il n'est pas venu, elle s'inquiétait un peu pour lui.

« C'est gentil, dit-il, il ne faut pas t'inquiéter pour moi. Tu sais, j'ai été malade et je suis resté tout seul pendant tout ce temps.

– Tu es resté tout seul, personne n'est venu te voir ? demande Liza

– Non, je n'ai personne ».

Elle reste un moment sans rien dire et puis lui applique une bise sur la joue, sans trop réfléchir et le quitte précipitamment.

Le lendemain, elle vient le retrouver, lui demande un sachet de cacahouètes et sans un mot reste près de lui.

Après quelques minutes, il lui dit juste ces mots : « Merci, ma fille »

Liza depuis ce jour va tous les soirs lui tenir compagnie, elle a pris de l'affection pour cet homme qui lui rappelle son père, bien que beaucoup plus jeune.

Elle apprend qu'il est originaire de Montana, petite ville à une cinquantaine de kilomètres du Danube et près de la frontière de la Serbie. Il lui parle avec quelque nostalgie de son pays, sans trop parler de sa famille. Elle saura juste qu'il s'appelle Akim, qu'on le nomme plus facilement Kima, un diminutif. Son prénom est un prénom hébreu qui signifie « Dieu met debout ».

Et puis un jour, il disparaît pour de bon. Liza en ressent beaucoup de tristesse.

Chaque fois qu'elle sort du métro, elle espère qu'il va être là, qu'elle retrouvera l'odeur des pralines, des cacahouètes grillées et qu'elle va le voir au coin du boulevard, faisant

l'article aux passants. Dans le métro, un « violoneux » s'est installé, il joue sur un viel instrument, des airs tziganes : elle reconnaît au passage « *Les yeux noirs* ».

Liza tout émue lance une pièce dans sa sibylle, en pensant à son ami. Longtemps, cette musique lui rappellera Kima.

Sa maman ne cesse de lui laisser des messages. Elle l'a un peu délaissée ces derniers mois. Elle hésite à retourner près d'elle le soir. Elle s'ennuie parfois et en même temps elle cherche à s'éloigner. C'est l'ambiance du café qu'elle fuit. Elle a du mal à rester dans cette salle enfumée et bruyante. Elle aime pourtant sa voix et ses chansons.

Un samedi, elle se décide. En attendant la soirée, elle va au cinéma. Justement, il passe « *Orpheu Négro* » au cinéma Gaumont Palace, qui vient d'obtenir la Palme d'Or au Festival de Cannes. Le mythe d'Orphée et Eurydice transposé dans un monde moderne, au Brésil, dans une communauté noire laisse le spectateur très admiratif pour cette belle œuvre cinématographique. Liza est prise par la très belle musique, par l'action et les danses.

Puis elle enchaîne dans un petit cinéma de quartier avec les « *400 coups* » de Truffaut. Autre film, autre histoire, autre ambiance. Elle aime se réfugier dans les salles obscures. Sans doute cette journée-là a-t-elle, envie de fuir un peu la réalité. Elle laisse passer les heures. Elle est restée à proximité de son quartier, ce soir, elle se promet d'aller écouter sa maman boulevard Barbés.

À la sortie du cinéma, elle se dirige vers son hôtel, elle a envie de se changer. Il n'est que six heures du soir, le temps est doux, mais un peu frais. Après les salles obscures, les lumières l'éblouissent un peu. Juste le temps de remonter la rue Caulaincourt, de traverser le pont et la voilà sur la

Place Clichy à deux pas de chez elle. Elle est arrêtée par une foule compacte, et remarque les policiers qui barrent le chemin. Plusieurs voitures sont bloquées au carrefour. Tout à coup, la foule s'écarte et Liza qui à cet instant se trouve sur le bord du trottoir est vivement poussée en avant et se retrouve prise dans une rafle. Une dizaine de gendarmes en uniformes forment un barrage et font monter des passants dans « le panier à salade ». Liza n'a pas eu le temps de réaliser ce qu'il lui arrive, elle est hissée dans le véhicule et s'assied sur un banc de bois très dur. La porte de la fourgonnette bleue se ferme d'un coup sec, Liza se retrouve entre six péripatéticiennes contrôlées sur le boulevard. Elle n'en revient pas.

La police a embarqué en un instant tout ce monde et les emmène au commissariat du quartier. Heureusement, elle a ses papiers sur elle, elle peut prouver aussi qu'elle travaille, ce jour-là elle a justement sa fiche de paye dans son sac à main.

Liza qui n'a que dix-huit ans est mineure. Son père l'a émancipée dès qu'elle a commencé à travailler à Bordeaux. La majorité était acquise à 21 ans. Mais elle est seule à Paris. Soit par peur, soit par pudeur ou timidité, elle n'a pas nommé sa maman.

Au bout d'une heure après vérification, elle est à nouveau libre. Depuis ce jour, elle ne sortira jamais sans ses papiers d'identité.

En sortant du commissariat du 18^e, ses pas la conduisent à Anvers. Elle rentre « *Chez Rita* » soulagée. Le café-brasserie est plein à craquer, elle se faufile jusqu'au fond de la salle et attend debout la fin de la chanson de Lizy qui est sur scène. C'est très rare qu'elle se trouve mêlée aux habitués du café. Elle peut ainsi apprécier les commentaires. Apparemment sa mère en tant que chanteuse est appréciée.

Sa voix forte, grave et un peu gouailleuse passe bien même au-dessus du vacarme qui emplît la salle. Son tour de chant est même applaudi par quelques connaisseurs. Quand elle l'écoute interpréter une chanson, Liza est toujours profondément troublée par sa voix. Mais à la vue de ses tenues de scène, elle est parfois stupéfaite. Apparemment, Lizy est très à l'aise, elle porte un grand décolleté plongeant pailleté, découvrant ses belles épaules. Elle a complété sa tenue par une jupe en moire noire, qui envoie des reflets à chacun de ses déhanchements. De nombreuses bagues, à quatre sous, ornent ses mains et quelques bracelets de pacotille tintent à ses poignets. Liza découvre sa mère sous un jour nouveau. Elle est impressionnée par son énergie toujours débordante. Finalement, elle se fait toute petite et quitte la salle discrètement.

Elle se demande souvent pourquoi Lisette n'en fait pas son vrai métier, est-ce par besoin qu'elle chante ou par amour du public et de la scène ? Elle sait que sa mère travaille tout le jour et chante toute la nuit. Comment fait-elle, pour toujours paraître en pleine forme, se demande Liza.

Elle n'a pas encore pris conscience de cette vie de bohème qui l'entoure. Sa maman semble vraiment heureuse dans ce monde de la nuit. Mais elle n'a jamais le temps de vraiment parler avec elle. C'est toujours très entouré, qu'elle voit sa maman. Donc, pas de place pour parler : pourtant, elle aimerait comprendre, interroger. Mais Liza n'ose pas, n'osera jamais.

De son côté, Lisette sous un air désinvolte et sa façon de vivre pleinement, est profondément troublée par la présence de sa fille. Elle a bien eu Maritza, sa fille aînée près d'elle, pendant quelques mois, il y a quelques années de cela, mais sa « petite » retrouvée après autant d'absence est pour elle une chance qu'elle ne voudrait pas laisser passer.

Mais elle ne sait pas comment lui parler. Elle ne la connaît pas, elle se contente de la voir vivre près d'elle. Parfois, elle la regarde, la dévisage, cherchant dans son regard cette enfant si fragile qu'elle a laissée, un jour, il y a si longtemps.

Bien vite, elle chasse cette période de sa vie, qu'elle veut oublier. Elle a appris à se protéger et elle court toujours en avant, elle profite de la vie sans se soucier du lendemain.

Parfois, elle a envie de poser à sa fille quantité de questions sur son enfance, mais elle n'ose pas. Que pourrait-elle lui dire sans rouvrir cette blessure cachée au fond de son cœur.

Peut-être, qu'un jour, Liza lui demandera pourquoi elle l'a laissée toute seule aux bons soins de sa tante, pourquoi n'est-elle jamais venue la voir. Alors Lisette pour chasser cette pensée, retourne vite à la chanson, sourit, chante plus fort, s'étourdit dans l'atmosphère enfumée du cabaret, plaisanter lui semble la solution la plus satisfaisante du moment. Lisette redevient Lizy.

Très vite, elle retrouve son entrain, la vie d'artiste qu'elle a choisie malgré sa famille lui fait oublier son passé. Elle vit au jour le jour, profite du moment présent, apprécie la compagnie des hommes et la bonne chère.

Alors, elle entraîne sa fille dans ses débordements, sans poser la moindre question, simplement pour le plaisir de la voir près d'elle.

4

L'été est maintenant bien avancé, et le mois d'août laisse la place aux étrangers. Paris se vide et Liza en profite pour visiter les musées. Elle découvre Le Louvre, le Musée Grévin. Elle n'a pas manqué non plus de grimper à la Tour Eiffel. En ce lieu, beaucoup d'étrangers viennent photographier ce monument parisien connu dans le monde entier. Elle a pris l'ascenseur et arrivée au premier étage, elle découvre un Paris presque magique, elle contemple la Ville tout autour.

Liza, un soir en rentrant du travail, prend la décision de quitter le quartier de la Place Clichy. Elle désire s'éloigner un peu de sa maman. Elle est pourtant autonome. Bien sûr, elle est libre à Paris, elle travaille, elle n'a pas de compte à lui rendre. Sa famille aussi s'est éloignée d'elle. Elle n'a aucune nouvelle de son père, de sa sœur. Elle n'a plus d'autre famille qui pourrait s'inquiéter. Pourtant, elle sent instinctivement le besoin de s'éloigner de Lisette. C'est un sentiment diffus, elle ne comprend pas très bien d'ailleurs sa motivation. Elle a bien accepté cette relation mère-fille, mais elle rejette malgré tout ce milieu nouveau pour elle.

Elle ne sait pas vraiment où elle va aller. Elle prend le métro avec pour tout bagage, une unique valise contenant tout ce qu'elle possède. Ses pas la conduisent à Montparnasse. Elle cherche un petit hôtel, pas trop cher. Finalement, elle trouve à se loger au mois, rue de la Gaîté. Depuis sa minuscule chambre, elle peut voir toute la rue en enfilade. Son unique fenêtre lui renvoie les lumières des enseignes qui clignotent toute la nuit. Juste en face, le théâtre de la « *Gaîté Montparnasse* » est un spectacle permanent pour elle. Tous les soirs, elle reste longtemps à regarder les affiches. Elle peut observer ainsi la file d'attente des spectateurs qui patientent devant l'entrée.

Le week-end, elle aime se promener dans le quartier et découvre ainsi, au fil du temps le jardin du Luxembourg. Quelquefois, en rentrant du travail, elle s'y rend en descendant directement au métro Notre Dame des Champs.

Le plus souvent, elle suit à pied le boulevard Raspail, puis Montparnasse et poursuit jusqu'à St Michel. Ainsi, elle apprend à connaître tout ce quartier peuplé d'artistes et d'intellectuels.

Elle parcourt ces magnifiques allées ombragées, admirant au passage les massifs de géraniums, pétunias, calcéolaires, dahlias ou sauges formant une palette de couleurs odorante. Au détour d'une allée, une statue de Rodin ou de Bourdelle l'invite à la méditation. Alors, elle va chercher une chaise verte : ces chaises toujours à disposition du public et qui ne coûte que quelques centimes. Elle reste là, à rêver ou simplement à admirer ce lieu paisible et verdoyant.

Elle affectionne également le petit théâtre de marionnettes, où parfois elle arrive à temps pour assister à la dernière séance, en fin d'après-midi. Plus loin, un petit

manège attire les enfants. De beaux chevaux de bois montent et descendent au son d'une petite musique le temps d'un tour de bonheur.

Le soir, elle va prendre un café à la Coupole boulevard Montparnasse. Elle aime cet endroit chargé de souvenirs. Les piliers décorés par des peintres de l'époque et les murs tapissés de photographies d'artistes célèbres comme Hemingway, Aragon ou Picasso, Cocteau, Simone De Beauvoir et bien d'autres qui font rêver Liza. Elle aime particulièrement les photos de Kiki de Montparnasse qui pendant les années folles fut la reine des soirées et de la nuit. Elle est belle, et quelques peintres ont fait son portrait tel Modigliani et Picasso. Après la Seconde Guerre mondiale, Kiki bascula dans la misère allant d'un café à l'autre, de table en table pour lire les lignes de la main. Elle mourut en 1953 emportant avec elle le souvenir d'une immense richesse et de gloire passée.

Liza a toujours rêvé des années folles, elle aime tout de cette époque. Les exploits comme ceux de Mermoz et St-Exupéry, ces grands pionniers de l'aviation, les films de Cocteau comme « *La Belle et la Bête* » avec Jean Marais, ou de Pagnol telles « *Fanny* », « *La fille du Puisatier* » ou « *La femme du boulanger* ». Tous ces films, elle les a vus plusieurs fois par plaisir. Elle aime les chansons de Maurice Chevalier comme « *Ma pomme* ». La mode 1920 est aussi très attractive. Elle aurait sans doute aimé porter les petits chapeaux de l'époque et surtout les robes charleston.

Assise dans le café-brasserie prestigieux, seule dans son coin, elle écoute les chansons que diffuse le Scopitone, cet ancêtre du juke-box, qui trône dans un coin de la salle. Elle reste parfois très longtemps à écouter « *L'Avventura* »

de Stone et Charden qui est diffusé sur toutes les radios et dans tous les cafés. Dalida chante « *Salma* », Jacques Dutronc « *Le petit jardin* ».

Liza prend aussi plaisir à écouter de vieux airs comme « *La caissière du grand café* » de Polin ou « *Paris canaille* » et « *Paris Marlou* » de Léo Ferré.

Parfois en rentrant vers son hôtel, elle s'étonne de chanter ces paroles :

« *C'est ce soir qu'elle va se décider – Notre belle caissière du Grand Café* »

Elle aime bien aussi fredonner :

« *Paris marlou – Aux yeux de fille – Ton air filou – Tes vieilles guenilles* »

Elle passe ainsi à peine une quinzaine de jours loin de sa mère, quand, un soir alors qu'elle vient juste de rentrer à l'hôtel après son travail, elle est prévenue qu'une dame l'attend à la réception. Le temps de descendre ses six étages, elle se retrouve en face de sa maman.

Pourtant, elle ne lui a pas communiqué son adresse.

« Comment m'a-t-elle retrouvée, se demande-t-elle ? »

Et bien, sa mère a usé de ses connaissances dans la police pour la retrouver. Liza comprend qu'elle ne pourra pas s'éloigner d'elle tant qu'elle vivra à Paris.

Dans ce petit hall d'hôtel, elle n'a pas le temps de se poser des questions, elle se sent entraînée par sa mère dans la rue de la gaieté et se retrouve assise près d'elle à une terrasse de café sur le boulevard Montparnasse. Avec elle, on ne discute pas, on suit.

Elle sait qu'il ne sert à rien de discourir, de demander des explications. Très expansive, sa maman lui conte ses aven-

tures romanesques et puis lui demande de se rapprocher d'elle, de revenir s'installer dans son quartier. Elle lui trouvera une chambre, promet-elle. Elle apprend que Lisette a un nouveau compagnon qui est aussi jeune qu'elle. Il arrive tout droit de sa province, du Midi. Il vient faire un stage à Paris, lui confie-t-elle.

Liza n'est pas étonnée, elle contemple cette mère si particulière, si gaie, si éprise de la vie. Elle a de l'admiration pour son dynamisme, pour sa force de caractère. Elle n'arrive jamais à placer un mot, tant sa mère est volubile et démonstrative, d'où lui vient cette énergie. C'est toujours ce qu'elle se demande dès qu'elle la voit, elle lui apparaît toujours pétillante, débordante de vitalité. Elle s'interdit de la juger, il lui semble être à la fois si proche et si loin d'elle.

Liza est seule, isolée dans ce Paris si grand. Elle ne pense plus à sa famille de province, elle n'attend rien de personne. Sa mère est certes déroutante, mais c'est sa mère. Alors, elle accepte inconsciemment cette promiscuité. Elle a encore quelques difficultés à la comprendre, son penchant pour les jeunes gens l'étonne toujours, les amis de sa mère sont de plus en plus jeunes, en fait bien souvent à peine plus âgés qu'elle.

Liza reste encore quelque temps dans ce quartier, elle travaille, elle se sent bien, elle aime son indépendance et surtout elle est heureuse d'être anonyme parmi ces Parisiens. Personne ne connaît sa situation, elle n'a pas d'explication à donner, c'est sans doute cela qui lui permet d'accepter de reprendre contact avec sa maman.

Cependant, elle connaît des fins de mois difficiles. Sa priorité, c'est payer son loyer avant tout, elle comprend

très vite qu'il lui est vital d'avoir toujours un toit. En se promenant le long de la Seine, elle observe les clochards qui vivent sous les ponts. À chaque fois, elle frissonne. Elle en croise aussi dans le métro le soir, ils cherchent un peu de chaleur sur les bouches d'aération. Sur les bancs, le long des rues, il n'est pas rare d'en rencontrer. Ce sont des figures pittoresques que nombre de poètes et de peintres ont mises à l'honneur. Mais sont-ils heureux ?

Elle pense souvent à Quasimodo et à la Cour des Miracles dans « *Notre Dame de Paris* » et ici la réalité rejoint la fiction. Tous ces exclus la touchent profondément. Ils ont tous de grands chapeaux troués, des chaussures sans lacets. Souvent, ils ont un mégot à la bouche, on peut les voir ramasser le long des caniveaux quelques précieux trésors : ces petits bouts de cigarettes qu'un monsieur très distingué aura négligemment jetés à terre sans un regard pour le pauvre clochard. Leurs vêtements très larges cachent bien leur misère, mais aussi parfois, de vrais trésors.

En flânant le soir le long des quais, elle a déniché quelques vieilles chansons, quelques vieilles partitions qui lui reviennent souvent en mémoire. Comment oublier « *l'âme des poètes* » de Charles Trenet :

« *Longtemps, longtemps, longtemps - Après que les poètes ont disparu* »

Sa « *Romance de Paris* » est aussi inoubliable.

« *C'est la Romance de Paris - Au coin des rues, elle sourit* »

Elle a aussi trouvé une chanson de Lucienne Delyle, reprise par Maurice Chevalier « *Sous les ponts de Paris* » et celle de Jacqueline François « *Mademoiselle de Paris* »

Liza rêve souvent d'un Paris en chansons, en romances. Elle a toujours des airs plein la tête. Peut-être sa maman lui a-t-elle transmis son amour de la musique. Depuis son

enfance, elle fredonne et elle danse. Elle songe que déjà toute petite, elle aimait bien valser devant ses cousines, qui la hissaient sur une table où elle se donnait en spectacle.

Ici, dans ce quartier latin, entre St-Michel et St-Germain-des-Près, elle déambule le long des rues dans cette ambiance particulière. Quelques ballades nocturnes l'ont emmenée vers l'église de St-Germain-des-Prés. Elle découvre alors ce quartier jusqu'ici inconnu d'elle.

Partie de la rue du départ, elle longe le boulevard Raspail puis bifurque vers le boulevard St-Germain et poursuit jusqu'à la Place du même nom. Elle va ainsi découvrir le café des Deux magots et le Flore, tous deux chargés d'histoire. Tout à côté la Brasserie Lipp a aussi vu passer de nombreux hommes de lettres, écrivains, chanteurs devenus célèbres. La plupart du temps, c'est dans ce lieu qu'elle se réfugie et se mêlent à tous ces poètes.

Tous ces noms célèbres qui hantent cet endroit font rêver Liza. Jean-Paul Sartre et Simone De Beauvoir ont laissé leur empreinte au « *Deux Magots* » et au « *Flore* ». Dans les années 40, durant la Seconde Guerre mondiale, malgré le couvre-feu, ils sont venus se réchauffer près du poêle, et tous les matins à l'aube, ils occupaient les meilleures places et refaisaient le monde.

En 1937, Picasso a investi ce quartier et y a laissé son empreinte. Alors, écrivains, poètes, chanteurs s'y côtoyaient. Ces lieux sont aussi fréquentés par des artistes comme Georges Brassens, Jacques Brel, Charles Trenet, Charles Aznavour et bien d'autres. Liza espère toujours apercevoir l'un d'eux à la terrasse d'un café, ou simplement les voir passer dans la rue.

Le soir, ils se retrouvent dans les caves de St-Germain. Au cabaret « *Tabou* », c'est Juliette Gréco qui y est la chanteuse la plus connue. Découverte en 44, alors qu'elle fait la manche au café Flore elle devient vite la muse de St-Germain des Prés. Pieds nus, en robe noire, car elle n'a pas un sou, elle chante des textes de Boris Vian et Jacques Prévert. Elle est à l'origine de la jeunesse existentialiste de ce quartier.

Dans les caves à musique, on peut encore écouter du Jazz Nouvelle-Orléans importé par Sidney Bechet, Miles Davis ou Duke Ellington des États-Unis.

En rentrant dans la nuit, après plusieurs heures passées à la terrasse du Flore ou parfois de la Brasserie Lipp, Liza entend encore dans sa tête les chansons de Juliette Gréco, « *Jolie même* » et « *Parlez-moi d'amour* » ou celles plus récentes de Charles Aznavour « *J'aime Paris au mois de mai* ».

En cet été 1959, Liza se berce de cinéma et de chansons sans doute pour combler le vide affectif qu'elle ressent bien malgré elle, quoi qu'elle s'en défende.

5

Pour le 15 août, cette année 59, Liza a l'intention de profiter de sa liberté pour aller visiter le Marché aux Puces. Elle se décide cependant à passer une soirée en compagnie de sa maman. Celle-ci chante tous les soirs pendant ce week-end-là et même les après-midi. Elle n'a pas répondu tout de suite à l'invitation du début du mois, elle a laissée passer un peu de temps. Elle se demande tout à coup pourquoi elle a mis cette distance entre elles. Juste un bref instant, elle a une pensée pour son papa qu'elle n'a pas vu depuis bien longtemps. Elle a souvent hésité à lui écrire, elle ne sait comment lui expliquer son départ précipité de Bordeaux pour la capitale.

Le samedi soir, veille de l'Assomption, elle va rejoindre sa maman à la brasserie, peut-être un peu parce qu'elle se sent seule ce jour-là. Elle a envie de voir sa mère et en même temps elle reste un peu sur ses gardes, elle ne sait jamais comment elle va la trouver, ni ce qui l'attend auprès d'elle. Elle prend cependant plaisir à écouter son tour de chant. Elle a toujours aimé sa voix. Et puis, Armando la fait rire. Malgré sa méfiance, une surprise l'attend à la fin de la soirée.

Elle a promis pour cette fois de rester jusqu'à la fin. Elle est attablée comme à son habitude près de l'orchestre. Soudain, Lizy fait asseoir à sa table, deux hommes qui viennent d'entrer. C'est la première fois que sa mère installe des clients près d'elle. L'un d'eux est assez jeune, blond avec de beaux yeux bleus, il lui adresse un grand sourire tandis que le second un peu plus âgé prend place et commande une bouteille de champagne. Liza est très intimidée, elle n'aime pas être attablé avec la clientèle.

Apparemment, ce ne sont pas des inconnus de Lizy, elle passe et repasse près d'eux, entre deux chansons, discute, sourit. Elle semble apprécier le plus jeune et reste courtoise avec le second. Une bonne heure passe, dans une ambiance très festive. Liza ne dit rien, elle reste distante, juste quelques paroles anodines échangées avec ces messieurs, qu'elle ne connaît pas.

Puis sa maman lui demande de les accompagner au restaurant. Elle-même ira les rejoindre à la fermeture, un peu plus tard. Liza n'a pas très envie de les suivre, mais sans doute par faiblesse, elle accepte. Elle découvre le restaurant russe « *Sveltana* », un peu plus loin, sur le boulevard, rue d'Orsel.

Un décor tout rouge les accueille. Les murs tapissés de gravures représentant des joueurs de violon, trois autres plus petits tableaux de guitares enchevêtrés vous donnent envie d'écouter la musique tzigane. Une magnifique gitane surplombe la table du fond. Sa jupe à volants, rouge feu, ses jolis cheveux noirs, son foulard à fleurs et surtout sa bouche pulpeuse, tout attire tout de suite le regard. Des poupées russes disposées un peu partout forment un joli décor. Dans un coin de la salle, trois icônes trônent sur une petite table ronde, recouverte d'une nappe fleurie aux couleurs vives où se mêlent le rouge et le vert. Tout ce décor vous enveloppe dans une

ambiance feutrée, d'où s'échappe une douce musique. Liza vient de s'installer avec ses deux « compères » à table lorsque sa maman arrive. Elle se sent soulagée. Le repas se passe bien, c'est surtout Lisette qui alimente la conversation. Liza déguste quelques blinis et apprécie la « Paska », cette pâtisserie à base de fromage blanc, spécialité de la maison.

Lisette s'éclipse un peu avant le dessert, pour assurer son dernier tour de chant, laissant Liza seule avec les deux messieurs qui semblent si bien connaître sa maman. Pourtant au bout d'un petit moment, Liza se retrouve seule à table. Les deux hommes qui l'accompagnaient s'absentent prétextant aller aux toilettes. Elle a juste retenu leurs prénoms : Marc et René. Liza attend leur retour en vain. Longtemps après le patron du restaurant lui présente la note. Elle s'aperçoit qu'il ne reste plus qu'elle dans le restaurant. Alors stupéfaite, Liza comprend, qu'elle a été bernée. Comme elle n'a pas assez d'argent pour payer, elle fait appeler sa maman, expliquant qu'elle est chanteuse « *Chez Rita* » tout près. Finalement, Lisette arrive, paye la note et sans beaucoup d'explications, sans reproches non plus, repart finir son tour de chant, tandis que Liza rentre chez elle en métro. Elle apprend le lendemain par Lisette que ces deux messieurs sont sortis en douce du restaurant au sous-sol, par une porte communicante au dancing qui se trouve juste à côté en lui laissant payer la note. En fait, sa maman ne les connaissait pas plus que ça, et l'on ne les a jamais revus.

Cette aventure, bien que sans conséquences, laisse Liza très perplexe, et surtout encore plus méfiante. Elle se promet de ne plus s'aventurer dans les bons plans de sa maman.

Le lendemain, dimanche 15 août, tout juste remise de ses émotions de la veille, elle va passer son après-midi aux Puces. Ici, elle est seule et libre. Elle a pris le métro jusqu'à la porte de Clignancourt. Elle découvre le marché de St Ouen qui lui offre le loisir de déambuler à travers les marchands de fringues et les étalages de bric-à-brac. Elle songe aux anciens chiffonniers, anciens « crocheteurs » appelés alors « pêcheurs de lune » dans les années 1900 qui deviendront les premiers brocanteurs et qui sont à l'origine de ce Marché aux Puces. Elle a lu cette histoire, dans un vieux livre déniché sur les quais de Seine.

Une multitude de stands sont alignés en double rang le long de l'allée principale jusqu'à l'avenue Michelet. Liza prend plaisir à regarder meubles, antiquités et objets d'art du Marché Biron. De l'autre côté, elle chine quelques vieux vêtements, s'arrête de temps en temps devant un étal pour admirer quelques bijoux et breloques anciennes. Elle n'a pas de dépenses à faire, son budget le lui interdit pour le moment, mais elle aime parcourir ce célèbre endroit.

De nombreux promeneurs, de nombreux touristes sillonnent ces allées en quête d'un objet rare, ou simplement par plaisir de la chine...

De l'autre côté de l'avenue, Liza découvre le marché Malik autour du restaurant « *A Picolo* » rue Vallés, endroit mythique pour les marchands de meubles anciens ou de tableaux. Une plaque à l'entrée du Picolo indique qu'un prince albanais du nom de Malik a acheté ce vieux restaurant et a créé cette partie du Marché Aux Puces. On y trouve des fripes, de vieux uniformes, des casques, des appareils photo, des armes anciennes, des bijoux. Un peu plus loin, c'est le paradis des antiquaires, on y trouve un grand choix de meubles d'époque, de vases de Chine, de verreries art-déco, d'argenterie, de décors baroques, enfin de toutes sortes de trouvailles et de trésors.

Liza passe ainsi l'après-midi à travers cette « cour des miracles » et se promet d'y revenir souvent. Elle est passée devant la brasserie « *le Biron* » et a aperçu un petit orchestre et une scène qui accueillent quelques chanteurs. Un peu fatiguée, elle reprend le métro et rentre, elle est loin de se douter qu'elle aura d'autres souvenirs marquants de cet endroit parisien.

Une quinzaine de jours plus tard, elle s'installe dans le 18^e, début septembre dans une chambre louée au mois, dans un hôtel, assez calme 49 rue Labat, à l'angle de la rue Ramey. Un soir, elle en fait la surprise à sa mère. Elle se rapproche d'elle, ce qui fait bien plaisir à Lisette, mais surtout Liza a découvert la Butte Montmartre et a eu envie de mieux connaître ce quartier.

Elles ont pris l'habitude dès ce jour de se retrouver chaque soir, juste à l'angle des deux rues et du carrefour Rochechouart au café « *Le Custine* ». Ce petit bistro très parisien devient vite le lieu privilégié de leurs rencontres. Presque tous les soirs, Liza y retrouve sa mère à l'heure de l'apéritif.

Elles deviennent très vite des habituées. Lizy y est connue comme chanteuse de boulevard, la patronne, une Auvergnate vivant depuis longtemps à Paris, devine très vite que Liza est sa fille. Alors, elle la prend en affection et à son contact Liza prend un peu d'assurance vis-à-vis de sa maman. Presque tous les matins, avant de prendre le métro « Château Rouge » qui est le plus proche de chez elle, Liza va boire son petit crème dans ce café. Peu à peu, elle fait partie des habitués, c'est presque une famille.

Le soir après le départ de sa mère, Liza monte très souvent sur la Butte Montmartre. Elle s'en va toujours

seule, le long de la rue Custine et la rue Caulaincourt, puis débouche sur la rue Norvins où elle aime s'arrêter devant « *Le Tire-bouchon* » et « *Chez ma Cousine* » deux endroits très connus des Parisiens et des touristes. Elle marche lentement, s'arrête devant la pancarte de l'un ou l'autre, juste pour le plaisir d'observer le décor. Leurs noms attirent l'œil et font sourire. Au « *Tire-bouchon* » elle croise des parigots, à l'accent très prononcé, sans doute des habitués du quartier, venant déguster une cuisine traditionnelle et familiale. C'est un espace confiné style 1900, un peu rococo qui rappelle une auberge de province. Elle observe à travers les vitres, les petites tables, serrées les unes contre les autres. Au fond de la salle, un orchestre joue un vieil air. Juste à côté, à quelques pas, devant le restaurant-cabaret « *Chez Ma Cousine* » un aboyeur en haut-de-forme et veston rouge attire le client. Liza poursuit son chemin passe devant le marché Saint Pierre, à l'angle de la rue d'Orsel et Charles Nodier et arrive au pied du jardin du Sacré-Cœur.

Tout à coup, la basilique se dresse majestueuse, splendide sous les derniers rayons du soleil de ce mois de septembre, tout en haut de la Butte. La première pensée de Liza va vers cette église si belle. Elle aperçoit le dôme et le campanile qui dominant la colline, d'un blanc éclatant de lumière, appelant sans qu'il y paraisse les promeneurs et les touristes à s'y aventurer. Elle gravit les marches une à une, admirant le jardin en esplanade, ses bouquets d'arbres jetant déjà une ombre bienfaisante dans la lueur du soir. Palier par palier, s'arrêtant pour reprendre son souffle, pour admirer quelques artistes assis sur les marches et croquant d'un trait quelques promeneurs. Un mendiant un vieux chapeau troué sur sa tête, enroulé dans un manteau hors d'âge, tend la main espé-

rant quelques oboles des promeneurs attardés. Parfois, il siffle un air et Liza pense à « *La complainte de la Butte* » de Cora Vaucaire qu'elle a souvent entendue sur les boulevards. Cette chanson lui trotte dans la tête. « *Les escaliers de la butte sont durs aux miséreux - Les ailes des moulins protègent les amoureux* »

Arrivée sur le parvis de la Basilique, elle reste immobile, accoudée aux remparts, séduite par la vue panoramique, découvrant Paris qui tout doucement s'illumine à la tombée de la nuit. Elle laisse passer le temps, l'église a déjà fermé ses portes et elle se promet de la visiter dès le samedi suivant.

Pour cette soirée, elle redescend par la rue des Abbesses, croisant au passage quelques couche-tard, de vieux Montmartrois reconnaissables à leur accent parigot, discutant sur un banc. Puis elle descend la rue Lepic et par plaisir s'aventure jusqu'à la Rue d'Orchampt, tout près, pour apercevoir la maison de Dalida qu'elle admire tant. Simplement, passer devant la grande grille et voir la demeure de cette grande artiste, si connue, lui est très agréable.

Il est déjà tard quand elle réalise qu'elle s'est éloignée de son quartier. Elle descend la rue Lepic en rêvant, absorbée par ses émotions et se retrouve devant le Moulin de la Galette sans vraiment s'en apercevoir, tant elle est émue, alors ce soir-là, Liza rentre chez elle en métro depuis la Place Blanche.

Durant tout ce mois de Septembre, quand le temps le lui permet, elle passe ses soirées sur les marches du Sacré-Cœur. Le temps est un peu frais parfois, mais reste très agréable. Les touristes sont remplacés par des étudiants qui devisent entre eux, ou des apprentis artistes, ou simplement par des Parisiens. Liza fait le tour de la Place

du Tertre, sans oser s'arrêter. Elle aime regarder les peintres, avec leurs chapeaux à larges bords, leurs blouses grises ou bleues amples. Il y en a quelques-uns qui discutent entre eux autour d'un chevalet, tous affichent leurs tableaux ou leurs ébauches sur la place entre les chaises et les guéridons des cafés, ce ne sont que des planches de couleurs chatoyantes. Les portraitistes découpent avec une grande adresse le profil des passants qui désirent garder un souvenir et posent quelques minutes seulement devant eux. C'est amusant de voir ce travail sur des feuilles de papier kraft noir, d'un seul coup de ciseaux d'où il ressort le profil si fidèle du passant. Liza a appris que c'était une spécialité de ces artistes-là, uniquement sur la Butte Montmartre. Elle se fait aborder parfois, mais elle n'a pas les moyens de se payer son portrait. Elle se contente d'admirer leur travail.

Elle aime ce quartier si mouvementé le jour et si fréquenté la nuit pour ses célèbres cabarets, pour ses nuits agitées.

Un samedi soir, elle revient voir chanter sa maman. À peine installée, Lizy, qui finit son premier tour de chant de la soirée, vient à ses côtés. Armando monte sur l'estrade et entonne une chanson grivoise en faisant virevolter sa jupe clignotante. En passant, il lui effleure les épaules et lui fait un clin d'œil en guise de bonjour. Elle l'aime bien, elle a toujours vu Armando dans son habit de chanteur fantasque, mais avec elle il est simple et attentionné. Il a toujours un mot gentil.

Tout à coup, Lisette qui était restée immobile debout dans son dos se précipite vers un client qui vient d'entrer. À sa grande surprise, elle le fait asseoir à la table de Liza et lui présente Fernand un grand ami, dit-elle. Puis prise par les clients, elle la laisse seule avec cet inconnu.

Alors, elle le dévisage. De taille moyenne, il est vêtu d'un costume blanc, d'une chemise rose et d'un foulard de soie noué autour du cou, il est plutôt élégant. Liza remarque ses mains fines, il porte une grosse chevalière et une gourmette en or. Il commande un drink et tout de suite appelle Liza par son prénom comme s'il la connaissait depuis longtemps. Elle est surprise, mais ne dit rien. Fernand est à l'aise, il semble être familier de cet endroit. Lisette revient et explique seulement qu'il est un très vieux copain. Ce soir-là, elle n'en saura pas plus, elle passe le reste de la soirée près de lui sans oser poser de questions.

Plus tard, elle apprend l'histoire de Fernand. Il a rencontré Lisette, il y a quelques années, dans un cabaret où elle se produisait. Ils étaient tous deux seuls et désœuvrés, ils ont tout de suite sympathisé. Depuis, l'amitié les unit. Pourtant, ils sont bien différents, bien que tous deux aiment et côtoient le monde de la nuit.

Fernand est homosexuel, il n'a pas vraiment d'ami attiré, ses aventures sont toujours ou presque celles d'un soir. Il travaille comme comptable le jour dans une grosse société et le soir, il fréquente les bars et les cabarets. Il vit seul chez sa vieille mère à Épinay-sur-Seine.

Il part très souvent le week-end à Marseille cherchant une aventure près des jeunes Maghrébins qu'il affectionne. Il arrive même qu'il y passe quelques jours.

Il a eu une fille quand il était jeune avec sa belle-sœur, il a fauté comme on disait pendant l'absence de son frère parti à la guerre. Ensuite, il a affirmé son penchant pour les garçons. Mais il a reconnu et gardé l'enfant près de lui. Depuis, il l'élève seul. Le frère a pardonné à sa femme et est resté marié avec elle.

Liza apprend à le connaître un peu plus, il est gentil, de temps en temps il vient passer un moment avec elle. Un

jour, il lui propose une sortie. Rendez-vous est pris pour le samedi suivant.

Toute la semaine, elle se demande où il va l'emmener. Bien sûr, elle a confiance en lui, mais sachant son penchant pour les garçons, elle se pose beaucoup de questions. C'est vrai qu'il est un peu particulier, pourtant il n'a pas à ses yeux le même genre que les homos qu'elle croise sur le boulevard entre Blanche et Pigalle. Il est moins efféminé, cependant sa démarche est chaloupée comme s'il dansait, parfois il lui apparaît comme un gros dur. En costume de ville gris foncé, la journée pour aller au travail, il est plutôt classe, allure stricte et il porte des lunettes de fonctionnaire, petite et ronde. Mais le soir c'est un autre personnage qui se cache derrière des costumes clairs et décontractés. Il a remplacé ses lunettes par des verres de contact, il a troqué sa cravate contre un foulard de couleur et arbore une fleur à la boutonnière. Depuis sa première entrevue, Liza apprend peu à peu à apprécier ce personnage et ses humeurs. Cela lui semble parfois étrange, surtout ce changement de style entre le jour et la nuit. Elle aime bien discuter avec lui, il est parfois son confident, mais surtout elle espère en apprendre plus sur sa mère.

Fernand est toujours très discret sur ce sujet, il a une profonde amitié pour Lisette et ne dit jamais rien sur elle de désagréable ou de méchant. Il recommande à Liza de ne pas essayer de changer les habitudes de sa maman et lui conseille de la prendre comme elle est, ce n'est pas une méchante femme, dit-il, seulement un peu bohème.

C'est avec lui qu'elle va pour la première fois au « *Lapin Agile* » sur la Butte. Le samedi venu, elle rejoint Fernand devant le métro Lamarck-Caulaincourt et tous deux se

dirigent vers ce cabaret très Montmartrois, rue des Saules. Cet ancien cabaret des « *Assassins* » vous accueille par la célèbre enseigne dessinée par André Gill, ce lapin s'échappant de sa casserole, d'où le nom du restaurant.

Liza entre dans ce lieu sombre, aux lumières chancelantes. Une ambiance festive et joyeuse vous enveloppe immédiatement. Partout des estampes d'Aristide Bruant, de Fédé et son âne, premier initiateur de ce cabaret, de nombreuses photos d'artistes et de chanteurs se découpent sur les murs en ombres chinoises, dans cette lumière de cachot.

Fernand et Liza s'installent autour d'une table, au milieu d'une multitude de noctambules disparates. Chanteurs connus ou inconnus, peintres, artistes, poètes et touristes s'y côtoient. De nombreuses célébrités y ont fait leur début dans l'ombre. Tout de suite, Liza est enchantée par cette ambiance bon enfant, des chansons de Brassens, Bruant, et bien d'autres sont reprises en chœur par tous. Toutes ces chansons populaires des plus anciennes au plus récentes sont entonnées avec ferveur. La soirée se poursuit dans la gâité et la bonne humeur. Liza goûte du bout des lèvres la spécialité de la maison, une cerise à l'eau-de-vie. Elle se sent un peu euphorique, Fernand lui, est plein d'entrain et s'entoure d'une bande de jeunes en gouquette. Liza sourit. C'est la première fois qu'elle prend plaisir dans ce monde nocturne. En sortant, tard dans la nuit, elle rentre avec plein de chansons et d'images en tête, le fantôme de Mac Orlan, ou l'ombre du « *Poète et de l'inconnue de la rue St Vincent* » plane autour d'elle. Elle a écouté l'histoire du peintre Borolani. Elle ne connaît pas ses peintures, mais a retenu l'histoire de l'âne de Fédé. En 1912, Fédé met en scène son âne Lolo. Un groupe de journalistes, dont Roland Dorgelès fréquentant le « *Bateau-*

Lavoir » un autre cabaret voisin, imagine un canular aux dépens d'un des clients, le poète Guillaume Apollinaire. Ils trempent la queue de l'âne dans la peinture et tendent une toile derrière Lolo tandis qu'on lui présente de fraîches carottes. Les frémissements font merveille et la toile « *Le coucher du soleil sur l'Adriatique* » signée par Borolani est présentée au salon d'Automne des Indépendants. Très remarquée, elle sera vendue 400 francs.

Ils redescendent à pied jusqu'à la rue Custine. Fernand un peu éméché, sans doute en verve de paroles, lui raconte le « *Chat noir* ». C'était l'un des plus prestigieux des cabarets de Montmartre, boulevard Rochechouart, puis rue Victor Massé qui a fait connaître l'esprit de la bohème dans le monde entier. Ce cabaret créé par Salis a vu défiler de fabuleux artistes, peintres, chansonniers, poètes de la fin du siècle. Aristide Bruant, Alphonse Allais ou le poète Charles Cros en ont fait les beaux jours. De nos jours, on se souvient des poèmes en argot de Bruant et de sa célèbre « *Nini Peau de Chien* » que l'on chante dans tous les cabarets de la capitale.

Ce cabaret, lui dit-il, doit son nom à un chat perdu sur le trottoir, que Salis trouva pendant les travaux de rénovation.

Les chansonniers et les poètes en font un lieu très vite fréquenté par la meilleure clientèle parisienne et les intellectuels. Tous les styles, toutes les tendances artistiques s'y retrouvent à côté des rapins, des bohèmes, des fantaisistes et de quelques génies et tous ces mélanges de style en font un lieu fort prisé.

Liza écoute toutes ces histoires et rentre chez elle à une heure avancée de la nuit, épuisée, mais heureuse. Finalement, elle a passé une soirée très agréable et

Fernand a été très attentionné et très gentil. Elle a l'impression d'avoir trouvé un grand frère et ils se quittent en riant, une solide amitié est née, qui au fil du temps resta indéfectible.

Elle pousse la porte de son immeuble meublé tout en fredonnant les paroles de « *La complainte de la Butte* » de Jean Renoir :

« *En haut de la rue Saint-Vincent – Un poète et une inconnue – S'aimèrent l'espace d'un moment – Mais il ne l'a jamais revue* ».

La rue Labat est calme et tranquille, la fraîcheur de la nuit l'enveloppe. Elle est surprise par les premières lueurs de l'aube, c'est la première fois qu'elle veille si tard, elle s'endort enfin en rêvant de musique et de chansons.

Le lendemain, Liza se réveille fort tard, dans l'après-midi et puis la semaine reprend, son travail l'occupe. Pendant tout l'automne, quand le temps est beau, elle se promène le soir dans Montmartre pour le simple plaisir de déambuler dans ces rues étroites et chargées d'histoire, de découvrir à chaque fois cette ambiance si particulière entre peintres et artistes, badauds et Titis Parisiens. Elle s'arrête souvent devant les dessins et les estampes de Gavroche et de ces petits gamins de Paris créé par Francisque Poulbot, dessinateur et animateur de soirées sur la Butte. Ces Poulbots qui désormais portent son nom, avec les pieds nus dans leurs godillots de travers, leurs pantalons troués, leurs pèlerines à capuchons, traînant le pavé. Elle les imagine encore dévalant les rues étroites du vieux Montmartre, ou faisant les quatre cents coups derrière une barricade.

Une chanson de Mick Micheyl lui revient souvent en mémoire, elle se met à fredonner :

*« Un gamin de Paris – C'est tout un poème – dans aucun pays
– il n'y a le même – car c'est un Titi – petit gars dégourdi –
Que l'on aime »*

6

Les premières pluies d'automne laissent Paris sous un ciel gris. Liza abandonne ses promenades du soir et se réfugie de plus en plus souvent dans les salles de cinéma.

Le soir en rentrant du travail, elle reprend l'habitude de s'arrêter un moment « *Au Custine* », son bar attitré dans son quartier. Comme elle s'y rend presque chaque jour, elle finit par faire la connaissance d'un jeune homme de son âge et prend plaisir à bavarder avec lui.

Yvon est un jeune homme avenant, de taille moyenne, les cheveux couleur feu, son visage parsemé de taches de rousseur, il est plutôt charmant. Son accent parisien très prononcé fait souvent sourire Liza. Il est du quartier, il habite juste en face, sur le boulevard Rochechouart. Il aime la moto, les courses automobiles, il fait aussi un peu de sport. Il passe comme Liza, tous les soirs boire une bière, bien souvent accoudé au comptoir. Liza a pris place juste à côté dans un coin, ils finissent par se retrouver toujours à la même table. Peu à peu, une franche amitié les unit. Ils se retrouvent ainsi tous les jours pour quelques instants et puis chacun va de son côté finir la soirée. Yvon rentre chez lui et Liza retrouve sa solitude.

Quelques fois, sa maman les rejoint et boit un apéritif

souvent accompagné de sa dernière conquête. Elle semble ne pas apprécier Yvon, dès qu'elle l'aperçoit, elle s'arrange sous divers prétextes pour prendre sa place quand il est assis à sa table. Alors, Yvon se lève et reste debout au comptoir lorsque Lisette arrive.

Les semaines passent et un jour Lisette qui est seule, commence à discuter avec Yvon, elle le rejoint de plus en plus souvent jusqu'au jour où le jeune homme cesse de fréquenter le café. Liza en ressent de la peine, elle s'interroge, elle pense tout d'abord que c'est sa faute à elle, mais plusieurs semaines après elle rencontre Yvon sur le boulevard et elle attend une explication.

Son ami est bien embarrassé, non ce n'est pas à cause d'elle qu'il ne vient plus la rejoindre, il cherche comment lui dire la vérité, car il a vraiment de l'amitié pour elle. Devant son insistance amicale, il explique à Liza qu'il a fui les assiduités de sa mère, il est désolé, il a changé de quartier et il habite avec un copain d'enfance.

Elle le regarde un moment sans comprendre vraiment, puis avec un peu de honte au fond du cœur, elle le quitte précipitamment, cachant ses larmes. Bien sûr, elle aurait dû s'en douter, elle comprend que près de sa mère, elle ne pourra pas fréquenter qui que ce soit bien longtemps. Elle rentre dans sa chambre, furieuse et laisse éclater sa rage.

Yvon n'était qu'un simple ami, mais elle aimait bien sa présence, les discussions avec lui. Du même âge ou presque, ils partageaient les mêmes goûts pour la musique et le cinéma. Yvon lui racontait souvent ses ballades en moto dans Paris, ses sorties avec ses copains, Liza aimait l'écouter. Deux chansons lui rappelleront son ami pendant longtemps, ils riaient ensemble si souvent, devant le juke-box en écoutant : « *L'homme à la moto* »

« *Il portait des culottes et des bottes de moto – Un blouson de cuir noir, avec un aigle sur le dos* »

Ils s'amusaient à chanter également « *L'Accordéoniste* » de Piaf.

Ils entonnaient alors ensemble près du comptoir :

« La fille de joie est belle – Au coin de la rue Labat – Elle a une clientèle – Qui lui remplit son bas – Quand son boulot s'achève – Elle s'en va à son tour – Chercher un peu de rêve – Dans un bal du faubourg »

Elle laisse passer deux semaines avant d'oser affronter sa mère. Mais Lisette vient la relancer un soir à l'hôtel. Décontractée, très à l'aise Lisette ne lui laisse pas le temps de s'expliquer, elle l'entraîne par le bras et l'emmène sans un mot jusque chez elle rue Ramey. Juste le temps de se maquiller, de changer de robe et Lisette repart chanter. Liza lui promet de la rejoindre un soir prochain, et elles se quittent sur le trottoir sans pleurs, sans heurts et sans explications.

Liza n'a pas envie de rentrer chez elle, elle prend le métro à Château Rouge sans trop savoir où elle va. Finalement, ses pas la conduisent sur les grands boulevards. En sortant du métro, une affiche annonce Ben-Hur et elle va voir le film au Rex. Cette belle histoire entre Ben-Hur et son ami d'enfance Messala lui fait oublier ses soucis. Elle reste admirative de l'acteur Charlton Heston, le film la plonge dans un imaginaire bienfaisant, ce film magnifique qui recevra l'année suivante de nombreux oscars lui permet de panser ses blessures de cœur et elle rentre chez elle plus sereine. Très souvent, le cinéma reste son réconfort.

Dans quelques jours, ce sera son anniversaire. Elle n'y pense pas vraiment, les mois sont passés si vite. La vie parisienne si trépidante ne lui laisse pas de répit. Elle a appris à courir tout le temps, surtout dans le métro. Tous

les matins, elle part de chez elle vers 7 heures du matin, retrouve la cohue humaine de Parisiens dans le métro se rendant au travail, ayant bien souvent juste le temps d'arriver chez son employeur. En tant qu'intérimaire, elle se doit d'être toujours à l'heure. Comme elle change souvent d'endroit, parfois elle arrive dans un quartier qu'elle ne connaît pas, alors elle a pris l'habitude de toujours avoir un peu d'avance sur les horaires.

Cette fois-ci, elle se rend place Vendôme, quartier chic du Tout-Paris. Elle a rendez-vous dans une entreprise immobilière. Quelle est sa surprise de se retrouver juste au-dessus de la célèbre joaillerie Cartier. Ce n'est que splendeur dans les vitrines de boutiques de luxe. Liza, pour sa pause déjeuner, en profite pour s'émerveiller le long de la devanture. Les bijoux somptueux, étincelant dans leurs écrins de velours, les présentoirs dorés, tout fait rêver, c'est si attractif, d'ailleurs ce magasin si prestigieux attire le monde entier. À proximité, l'Hôtel Ritz accueille une clientèle riche. La colonne Vendôme au milieu de la place édiflée par Napoléon à la gloire des soldats vainqueurs d'Austerlitz, avec 1200 canons fondus pris à l'ennemi, est, elle aussi, très connue du monde entier.

Parfois le soir, Liza remonte la rue de la paix à pied avant de reprendre un métro, juste pour la joie de faire du lèche-vitrine. Bien sûr, elle n'a pas les moyens de s'offrir quoi que ce soit, mais elle prend plaisir à découvrir la dernière mode vestimentaire dans ces boutiques exceptionnelles. Elle s'amuse parfois à faire un croquis à sa façon sur un petit carnet qu'elle a toujours sur elle, de tels ou tels modèles, de retenir un détail. La mode d'hiver, les manteaux, les chapeaux, ornent les mannequins en vitrines. Les lumières s'allument et c'est une explosion de couleurs, quand Paris s'illumine tout semble si beau sous les réverbères. Liza oublie le vent, la pluie, la fatigue.

Quand elle rentre enfin, elle ébauche plein de projets, elle rêve à de belles robes pour aller danser, ou simplement à un joli chemisier vu en vitrine. Elle a pourtant une préférence pour les accessoires. Elle reste souvent à rêver devant les sacs et les chaussures qui sont plus accessibles pour elle.

Un soir, elle décide d'aller acheter du tissu au Marché St Pierre et de se confectionner une robe style Charleston pour son Noël. Elle a repéré de nombreux modèles dans une vitrine des Galeries, ces robes sont faites pour les soirées, toutes sont en tissus précieux, soie, taffetas, rebrodés de perles, frangées. Pendant tout le mois, elle passe tous les soirs devant le modèle, essayant de retenir le plus de détails possible. Elle aime les petits chapeaux à plumes, ou les serre-têtes en strass qui complètent ces tenues, les petits sacs assortis en perles et les grands sautoirs.

Prise entre son travail et ses rêves, elle n'a pas vu passer son anniversaire. Même sa maman n'y a pas pensé. C'est alors qu'un soir, seule dans sa chambre, elle se rend compte de sa solitude. Plus personne ne songe à elle. Elle n'a aucune nouvelle de sa famille, sa mère est tout près, mais très loin de ses préoccupations. D'ailleurs, elle ne lui demande jamais si elle va bien. C'est sans doute parce qu'elle ne demande jamais rien, ne se plaint jamais, même quand elle a des difficultés. Elle n'arrive pas à s'exprimer ou discuter avec elle, elle a pourtant essayé, mais, à chaque fois elle a échoué. Elle n'est pas vraiment triste ou malheureuse, seulement un peu lasse. Ce soir, elle a du mal à trouver le sommeil. La lune passe à travers sa fenêtre, un vent léger fait battre les volets, elle frissonne dans son lit puis finit par s'endormir en pensant que le

lendemain sera un autre jour.

Le samedi suivant, elle va comme elle se l'était promis au Marché St Pierre, et dans ce temple du tissu, elle passe des heures à se promener à travers les étoffes, les tissus d'ameublement, à toucher les velours, les soies et autres matières. L'ambiance est feutrée, paisible malgré le monde qui circule, tout est agréable. Dans ce lieu, elle se sent comme transportée dans un autre univers plein de couleurs. Les rouges éclatants, les bleus intenses ou les verts chatoyants se succèdent. À l'étage de l'ameublement, les tentures et les voilages entourent fauteuils et canapés, quelques tapis orientaux vous transportent aux pays des Mille et une Nuits. Elle passe devant les robes de mariées et finit sa visite par le rayon des accessoires de couture après avoir acheté du taffetas bleu pâle.

Elle met plusieurs jours, un peu chaque soir à coudre sa robe, à la main, avec application, elle coud à petits points sa robe charleston. Elle n'a pas de modèle papier, elle a soigneusement pris ses mesures avant de couper le tissu. Finalement, elle a réussi à coudre une robe simple agrémentée d'un joli volant. Elle a acheté un sautoir chez Tati à Barbès et se promet de compléter sa tenue d'une paire de chaussures assortie et d'un petit sac noir. Ainsi, elle sera prête pour les fêtes de fin d'année.

Le mois de décembre a revêtu ses habits de lumière. Dans tous les quartiers, les rues, les avenues et les magasins se parent de lumières, de guirlandes enluminées. Lisa parfois le soir, va jusqu'aux Champs-Élysées pour le bonheur d'admirer cette avenue la nuit. Elle descend à pieds de l'Arc de Triomphe à la Concorde et puis elle reprend le métro pour rentrer. Le samedi, elle passe la journée à la Samaritaine ou aux Galeries Lafayette.

La Samaritaine créée par Ernest Cognacq et Marie-Louise

J'ay son épouse, doit son nom à une pompe à eau sur le Pont Neuf, pompe qui était décorée d'une représentation de « La Samaritaine » des évangiles.

Ce grand magasin à plusieurs étages diffuse sans cesse son slogan « *On trouve tout à la Samaritaine* »

Liza parcourt le rayon des jouets, qui en cette période de fêtes, offre de magnifiques scènes animées, très prisées par les petits. Elle a encore son âme d'enfant émerveillée devant les poupées aux têtes blondes ou brunes, les peluches si douces et si attachantes. Plus loin, les trains électriques attirent les jeunes enfants et leurs parents, devant les jeux de construction métalliques, un petit garçon à peine âgé de cinq ou six ans, se passionne pour une grue jaune qui tourne sur elle-même et ramasse quelques petits galets étalés à ses pieds. Juste à côté, une série de camions rouges attire les plus grands.

Elle songe une minute à son enfance sans présents, sans jouets. Puis elle va flâner au rayon maquillage, hésite devant tant de choix, les parfums flottent dans l'air, toutes les grandes marques sont représentées, de Dior à Lanvin, en passant par Guerlain. Une multitude de flacons de toutes tailles et toutes formes sont rangés sur de longues tables recouvertes de velours. Les vendeuses en blouses roses vantent les produits de beauté de ces grands couturiers. Écrins, boîtes à bijoux, tubes de rouge à lèvres, poudriers, petits miroirs de sac font merveille. Le rêve est là, tout brille, tout attire l'œil dans une magnificence de couleurs et d'éclat, sous les lumières des néons.

Dans tout le magasin, les chants de Noël comme Petit Papa Noël, Mon Beau Sapin, Vive le vent, et Noël Blanc tous ces airs de fête qui, successivement, sont diffusés par haut-parleurs vous plongent déjà dans une ambiance de joie et de festivités. Un immense sapin décoré accueille les clients dans le hall d'entrée où un Père Noël en barbe

blanche fait le bonheur des enfants.

Liza passe des heures dans cet univers et en sortant du magasin est éblouie par les lumières et surprise par le bruit de la circulation.

Un dernier coup d'œil, le long des vitrines de la Samar' : un automate attire le client : un pas en avant, un petit tour sur lui-même, une révérence et le voilà reparti pour sa démonstration. Sa tête s'incline, salue et agite ses mains faisant tinter ses grelots. Un petit garçon, le nez collé à la vitre, essaye de l'imiter en riant. Ils sont drôles tous les deux, les passants applaudissent. Un peu plus loin de jolies figurines de cire portent de superbes robes de soirée. Le premier mannequin, tout près de la vitre en velours noir incrustée de paillettes dorées vous tend la main, le deuxième assis à ses pieds se pare d'une robe en mousseline rouge à volants traînants sur le sol. Le sourire de leurs têtes blondes ornées de diadèmes, penchant légèrement la tête, accroche le regard. Dans le fond, une jupe longue en crêpe noir bordée de fourrure et un chemisier en voile noir transparent à ses côtés, délicatement déployés sur un grand traîneau enneigé terminent ce décor de rêve.

L'espace d'une après-midi, elle s'est immergé dans un monde presque irréel, un monde de luxe loin d'elle. Liza frissonne, elle rabat le col de sa veste et sort un foulard de son sac et le noue autour du cou, elle presse le pas et se dirige vers le métro. Bien sûr, elle n'a rien acheté, mais elle a rempli son imaginaire d'images féeriques et a passé des heures agréables.

Les chansons sonnent encore à ses oreilles, dans les couloirs du métro, elle vient d'entendre chanter « *Jingle Bell* » et elle fredonne :

« Jingle Bell ! Jingle Bell ! – Jingle all the way ! – Oh what fun it is to ride – In a one horse open sleigh, – Hey ! »

Elle cherche à se souvenir des paroles en français. Elle fredonne dans sa tête :

« Vive le vent, vive le vent – vive le vent d'hiver – qui s'en va sifflant, soufflant – dans les grands sapins verts...

Oh ! Vive le temps, vive le temps – vive le temps d'hiver – Boule de neige et jour de l'an – et bonne année grand-mère... »

Le métro arrive et la ramène à la réalité. Les portes se ferment en sifflant, le compartiment est presque vide, elle s'assoit et songe soudain, qu'elle n'a pas retenu le visage de l'homme chantant dans les couloirs du métro, qu'elle ne sait pas à quoi il peut ressembler. Elle en croise presque tous les jours, indifférents aux passants pressés, tous ces chanteurs des rues qui mendient quelques francs pour vivre. Pourquoi ce soir, elle songe justement à celui qu'elle vient de croiser l'espace d'une seconde à peine, elle a juste retenu quelques notes de sa chanson, mais l'homme lui, elle l'a ignoré. Elle se l'imagine debout dans son costume sombre et sûrement un peu usé, entre deux couloirs froids du métro, ou appuyé contre un mur, égrenant les paroles de sa chanson dans l'espoir d'un geste, d'un regard et de quelques subsides aussi. Il est seul, entre deux rames, la cohue des Parisiens partant ou rentrant du travail envahit les entrailles de la RATP. Cette foule pressée, toujours en marche le côtoie, mais qui le voit ? Parfois, quelqu'un doit s'arrêter pour lui donner quelques pièces, mais le plus souvent elles sont jetées à la volée dans sa casquette posée à ses pieds.

Liza est arrivée à destination, l'image de cet homme la poursuit encore tandis qu'elle sort du métro. Elle songe

que pendant cette période de fêtes beaucoup de gens se retrouvent seuls. Ce visage inconnu l'interpelle. De l'image de ce mendiant, elle passe à l'image de son père qu'elle n'a pas vu depuis bien longtemps. Image imprécise et furtive qui lui serre le cœur.

Avant qu'une certaine nostalgie ne s'installe, elle se dirige vers son café préféré en haut de la rue Ramey, et finit la journée devant une tasse de chocolat chaud.

7

La semaine de Noël est arrivée apportant ses joies, mais aussi ses solitudes. Dans les rues, c'est l'effervescence, chez les commerçants, dans les cafés, les restaurants, partout on a mis lampions et lumières, les rues tout illuminées forment d'immenses guirlandes de couleurs. Chaque quartier de la capitale respandit.

Liza, qui travaille plus en cette période de fêtes où la plupart prennent des vacances de Noël, est très occupée. Elle espère arrondir ses fins de mois et se faire plaisir. Elle est très sensibilisée à l'image de la détresse humaine. Elle remarque plus souvent les clochards qui se réchauffent aux bouches du métro, et les mendiants aux coins de la rue. Paris qu'elle aime, qui lui a ouvert ses bras, cette métropole qu'elle a jusqu'ici appréciée sous le soleil, lui apparaît plus triste tout à coup malgré les illuminations alentour. Sans doute une réminiscence de son enfance isolée, de son passé qui lui semble très loin malgré sa jeunesse, malgré ses dix-neuf ans. Elle ressent plus de compassion pour ses gens isolés.

Paris offre à ses yeux tant de contrastes, tant d'éclat d'un

côté et si elle s'attarde un peu dans certains quartiers, elle observe aussi la solitude et parfois le désarroi d'un pauvre hère tendant la main. Ce sont presque toujours des hommes plus ou moins jeunes, aux visages burinés par les intempéries, par le soleil et le vent. Peut-être que la misère se voit plus facilement en hiver, déjà quelques sans-abri recroquevillés çà et là entre deux portes cochères, enveloppés dans de vieilles couvertures, ou remontant le col d'un vieux manteau, cherchent un peu de chaleur.

Dans les couloirs du métro, de grandes affiches avec le logo d'Emmaüs créé par l'Abbé Pierre pendant le rude hiver de 1954, font appel à la solidarité envers les plus démunis. Un clochard assis sur un quai de Seine, son vieux chapeau sur les yeux, ses chaussures trouées laissant apparaître un pied nu, son costume usagé et trop grand : l'affiche interpelle le passant. C'est une très belle photo, sans doute prise par un grand photographe, on la croirait sortie tout droit d'un vieux film en noir et blanc.

Parfois, le soir, Liza en revenant du travail fait un détour par la Place Clichy, elle sait qu'à la sortie de la bouche du métro, un marchand de marrons grillés a pris la place du marchand de glace ou de cacahouètes. Liza se laisse souvent tenter par un cornet de marrons bien chauds, tout doré. Devant un grand brasero rond, sur un lit de braises bien rouge, un homme en blouse bleue très large sur un pantalon noir, un bonnet sur la tête tourne sans cesse ses marrons. Il se dégage une douce chaleur près de lui à travers la grille du brasero. Liza se brûle un peu les doigts en dégustant son cornet, elle aime faire craquer la peau un peu noire qui laisse des traces sur ses doigts. Elle regarde, l'espace d'un instant, cet homme, peut-être un Auvergnat, se dit-elle, il porte un foulard rouge autour du cou, il est assez grand et trapu, il respire la force tranquille, il sert ses clients avec un gentil sourire, mais sans un mot.

Cet hiver, elle a remplacé son cornet de frites et son petit noir par un cornet de marrons et une tasse de chocolat. Elle en profite ensuite pour remonter le boulevard Clichy, le boulevard Rochechouart et de s'arrêter un moment « *Chez Rita* » voir sa maman. Elle écoute une ou deux chansons et puis rentre chez elle par le boulevard Barbés.

Un soir, elle arrive un peu plus tôt dans la brasserie. Elle attend l'arrivée de Lisette, accoudée au bar, près de la caisse. La patronne assise derrière le comptoir lui sert un café, lui dit bonsoir. L'accordéoniste seul sur l'estrade fait quelques accords. Dehors il fait froid, la nuit est tombée et sur les vitres une légère buée fait comme un écran de fumée, empêchant de voir la rue. C'est la première fois que Liza arrive si tôt. La soirée va bientôt commencer. Un serveur va et vient, vérifie l'agencement des tables, dépose les cendriers à portée de mains dans un coin de la salle, et allume les petites lampes qui entourent la scène. Pendant ce temps, Liza boit son café et puis un homme qu'elle n'a pas vu rentrer lui tape sur l'épaule et lui dit : « Bonsoir ma mignonne, comment vas-tu ? »

Liza, fort surprise le dévisage, elle ne le connaît pas. Elle va lui répondre, mais avec un large sourire, il devance sa réplique :

« Allons, tu n'as rien à craindre, je suis un ami... Ne t'inquiète surtout pas, ta maman arrive... À tout à l'heure, tu verras »

Elle a à peine le temps de se remettre de sa surprise, qu'il est déjà parti.

Cet homme est grand, mince, plus tout jeune, il lui sourit toujours. Il est aimable, d'une apparence un peu fragile, il y a quelque chose dans ses yeux qui attire Liza.

Pourquoi ? elle a pourtant l'impression d'avoir déjà croisé ce regard. Au bout de quelques minutes, il disparaît et Liza se retrouve seule.

Sa maman arrive enfin, un peu surprise de la voir si tôt, mais très contente de sa venue. Lisette en profite pour lui demander de la rejoindre le soir de Noël dans un café-concert de la Butte « Chez ma Cousine » où elle se produira toute la nuit.

La soirée se passe bien, après le tour de chant de Lizy et d'Armando, Liza s'apprête à partir. Le café est plein, l'ambiance est gaie et enfumée. Elle met un moment à atteindre la porte, car les clients debout le long du comptoir sont nombreux, serrés les uns contre les autres, il y a beaucoup de monde, toutes les tables sont occupées. Elle se retrouve sur le trottoir, la différence de température la saisit, il fait froid dehors. Elle fait quelques pas sur le boulevard Barbés puis elle sent que quelqu'un la suit. Elle reconnaît l'homme du bar. Elle a presque peur, mais il enchaîne :

« Tu ne m'as pas reconnu ? — tu ne m'as jamais vu avant comme ça ! »

Liza ne comprend pas tout de suite et enfin il l'arrête, la prend par le bras et lui annonce :

« Bon, c'est moi Armando, excuse-moi si je t'ai fait peur.

— Je ne comprends pas.

— Mais oui, c'est moi le clown sur scène. »

Alors elle saisit pourquoi son regard l'interpellait. Tous les deux éclatent de rire et vont prendre un café un peu plus loin. Il est vraiment différent, elle n'aurait sans doute pas deviné tant le contraste est grand entre l'homme et l'artiste grimé.

Liza apprend alors, qu'il est marié, père de trois enfants, qu'il a toujours gagné sa vie en chantant, mais pas toujours en travesti.

« Je connais ta mère depuis longtemps, et j'avais très

envie de te connaître, mais j'ai toujours hésité. J'ai une fille de ton âge, lui dit-il.

— Ah ! Oui.

— Je t'ai souvent observée, tu sais.

— Pourquoi dis-tu cela.

— Tu ne dois pas rester dans ce milieu trop longtemps. Tu es toute mignonne. »

Ils restent ainsi à se raconter un bout de leur vie, laissant passer les heures.

Armando pour une fois a quitté plus tôt et le hasard a voulu qu'ils se retrouvent ensemble sur le trottoir.

Ils se séparent bons amis, Liza est touchée par ce personnage à part, elle a très souvent entendu des réflexions un peu acerbes sur lui, pendant son tour de chant. C'est vrai, il n'est plus très jeune, il fait l'amuseur pour gagner sa vie, il n'est pas un artiste reconnu et envié, et sans doute pas toujours apprécié. Ce n'est pas un vrai travesti non plus, il a lui-même imaginé sa tenue de scène, sa perruque blonde, ses faux cils longs et noir, son maquillage épais couleur de pêche, ses lèvres ourlées de rouge foncé, tout le rend méconnaissable. Il amuse le public avec sa jupe courte et ses clignotants, il fait rire les spectateurs d'une voix un peu rauque et ses chansons grivoises. Les clients ne le connaissent pas sous ses traits véritables, il ne se montre jamais devant eux sous son vrai jour.

Elle songe qu'elle ne sait pas son vrai nom, tout comme la plupart des gens qu'il côtoie, peu importe, elle l'aime bien. Elle n'a jamais entendu sa mère, ou quiconque au cabaret, l'appeler autrement qu'Armando.

À partir de ce jour, chaque fois qu'elle assiste à son tour de chant, elle éprouve une certaine tendresse pour cet homme qui cache sous son déguisement burlesque et un peu ridicule, un cœur de père affectueux et tendre et une

grande sensibilité.

Il lui a parlé de sa fille avec beaucoup d'affection, elle ne sait rien du métier de son papa, apparemment elle est trop jeune pour comprendre. Liza pense que c'est bien ainsi, mais souhaite de tout son coeur que sa fille ne soit pas choquée, le jour venu, par ce milieu déstabilisant, ce monde particulier de la nuit qui draine dans ce quartier de Barbés beaucoup de désœuvrés, de pochards et de noctambules à la recherche du plaisir. C'est ainsi alors qu'elle voit les choses et qu'elle réalise dans quel monde évolue sa mère.

8

Il est 9 heures du soir Liza debout devant sa glace contemple sa tenue. Elle a revêtu sa robe charleston bleu pâle, elle fait danser le volant, son décolleté fait apparaître ses épaules nues, et juste deux fines bretelles en strass, qu'elle a cousu point à point soulignent sa peau mate de brune. Elle essaye ensuite ses chaussures neuves, tourne et retourne insatisfaite. Elle cherche à découvrir ce qui la choque, elle n'est pas très sûre d'elle, ses épaules sont trop découvertes à son gré. Elle cherche à se protéger des regards, elle n'a pas pour habitude de se découvrir. Mais il est trop tard pour reculer et de toute façon elle n'a rien d'autre à se mettre pour la circonstance. Le choix dans sa garde-robe est restreint et après bien des essais, elle se décide pour un châle noir à franges, en coton perlé, acheté aux puces un jour de flânerie.

Elle a relevé ses cheveux longs en chignon bouclé, rectifie une mèche folle sur son front et se maquille légèrement. Elle est plutôt nature d'ordinaire, sans fard, mais ce soir, elle veut être à son avantage. Elle met un peu de bleu sur ses yeux et ourle ses lèvres d'un rouge éclatant qui relève son teint mat. Quelques gouttes de parfum complètent son léger maquillage. Elle a verni ses ongles, elle passe

une petite bague à son doigt, elle est prête. Elle jette un dernier regard à son miroir en songeant à son père qui vérifiait toujours que ses mains étaient soignées et ses ongles propres.

Elle enfle un manteau noir, très mode cet hiver, saisit son sac à main, rectifie sa frange d'un geste fébrile et jette un dernier regard à sa silhouette avant de fermer sa porte. Elle descend ses six étages et arrive un peu essoufflée sur le trottoir. Le ciel étoilé semble lui indiquer le chemin, elle lève la tête et cherche en vain la grande ourse, la lune brille de tout son éclat, mais elle est noyée par les lumières de la ville. Il fait froid, elle remonte son col pour se protéger du vent et se dirige vers la rue du Chevalier de la Barre. Au passage, elle fait signe à quelques habitués du quartier qui prennent un verre au café du coin. Les rires et les chansons envahissent déjà les rues, il semble que beaucoup de Parisiens soient de sortie ce soir, les cinémas et les restaurants font salle comble.

Elle a promis de passer cette nuit de Noël près de sa maman, dans le café-concert de la Butte, où Lizette se produit.

Elle n'ose pas arriver trop tôt, car elle sent bien que la soirée sera longue. Alors, elle gravit lentement les rues en pente qui conduisent à Montmartre. Il est trop tard pour monter les marches du Sacré-Cœur, les portes sont fermées et puis elle n'oserait pas s'y aventurer à cette heure tardive en plein hiver. Ensuite, elle bifurque vers la rue Lamarck, puis soudain elle a envie de longer la rue St Vincent devenue encore plus célèbre grâce à la chanson « *La complainte de la Butte* »

Liza s'arrête un moment pour admirer la vue magnifique de Paris la nuit, plein de lumière. Elle se met à fredonner :

« *En haut de la rue St Vincent – un poète et une inconnue – S'aimèrent l'espace d'un instant –, mais il ne l'a jamais revue* ».

Montmartre est silencieux, il semble que le village se soit endormi de ce côté, tout est calme. À quelques rues seulement, à deux pas de là, les restaurants regorgent de touristes et les cabarets se réveillent. La rue de l'abreuvoir est fantasmagorique en cette nuit d'hiver, Liza aperçoit dans l'ombre les vignes de Montmartre. Elle arrive rue des Saules, cette petite rue en pente vigoureuse qu'elle a bien souvent gravie, « *La bonne Franquette* » ce restaurant qui inspira maintes fois Utrillo ou Van Gogh est tout illuminé et une bonne odeur de cuisine passe à travers le soupirail, sur le côté de la porte d'entrée. Liza fait une halte sur les marches en haut de la rue et aperçoit le Moulin de la Galette, « *Le lapin Agile* » ce soir a sorti son habit de lumière, un portier en livrée rouge et or accueille les clients.

Liza s'en va dans la fraîcheur de la nuit et poursuit sa route jusqu'à la Place du Tertre. De nuit, c'est une autre ambiance. Les peintres ont rangé leurs chevalets, la place est éclairée par ses réverbères qui jettent des reflets blafards sur le pavé, les marchands de tableaux et de cartes postales ont fermé les volets, seuls les débits de boisson regorgent de monde. Liza fait le tour de la place lentement, les garçons de café slaloment entre les tables en chemises blanches et corselets noirs, dans une joyeuse ambiance festive. Liza descend rue Norvins et arrive « *Chez ma Cousine* » où l'attend sa maman. Il est déjà 11 heures du soir, mais cette nuit, le temps n'a plus d'importance, c'est Noël et les premiers noctambules s'en vont faire la fête. Devant ce restaurant cabaret, réputé pour ses dîners et ses spectacles, Liza contemple une minute les

affiches annonçant les artistes puis franchit la porte le coeur battant. Elle ne sait pas comment elle va trouver Lisette. Elles ne se sont pas vues depuis environ 15 jours et Liza s'attend toujours à des surprises avec elle.

Elle est accueillie par une charmante hôtesse qui lui offre le programme. Après avoir déposé son manteau au vestiaire, timidement elle demande si Lizy est arrivée. Après quelques minutes d'attente, on la dirige vers une table où il est marqué « Réservé » sans plus d'explications. De nombreux convives sont déjà attablés attendant le spectacle. Des tables rondes, de trois ou quatre couverts, recouvertes de nappes rouges sont disposées en cercle faisant face à une scène où un orchestre joue en sourdine la valse de l'Empereur. Sur chaque table, un bougeoir à trois branches est disposé au centre d'une couronne de houx, le tout parsemé de paillettes dorées. Aux murs tendus de rouge, des appliques en cristal diffusent une lumière douce et tamisée. Au fond de la salle, un grand rideau cramoisi cache l'entrée des artistes.

Liza qui n'a pas beaucoup d'argent à dépenser commande juste une boisson en espérant voir arriver son artiste de mère. L'ambiance est bon enfant, la musique, le décor, tout est fort agréable et très vite Liza oublie sa timidité et son angoisse. Les convives alentour sont tous très joyeux, les femmes portent de très belles toilettes, de beaux bijoux. Un peu plus loin, une bande de jeunes plus décontractés a pris place en riant, sans doute des étudiants, se dit Liza, elle remarque que l'un d'eux a une allure d'artiste : cheveux longs et frisés, chemise blanche aux manches bouffantes sur un pantalon noir de bonne coupe et une chaîne en or autour du cou. Il plaisante, il sourit puis au bout d'un moment, il sort un carton et commence à croquer quelques silhouettes aux alentours. C'est sans doute, un étudiant des beaux-arts, se dit Liza.

Puis vers minuit, trois coups comme au théâtre résonnent avant le spectacle. Alors là, quelle surprise : Lizy apparaît sur la scène. Elle porte une robe longue en lamé or, à fines bretelles découvrant ses épaules, elle a teint ses cheveux courts et bouclés d'un roux cuivré et a épinglé une rose blanche sur sa poitrine. Un bracelet et quelques bagues en strass complètent sa tenue. Tandis que l'orchestre s'arrête de jouer, Lizy annonce au micro :

« Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, bonsoir ».

Les lumières s'éteignent, et la salle est plongée dans une demi-pénombre.

« Je vais avoir la joie tout au long de la soirée de vous présenter nos artistes

... Tout d'abord, je vous demande d'applaudir notre orchestre.

... Vous avez dans la salle des caricaturistes qui ne demandent qu'à faire votre portrait. »

Lizy désigne, d'un geste large, le public et poursuit :

« Et pour vous, Messieurs, de charmantes hôtesse vont passer avec des corbeilles de fleurs : à vous d'offrir une rose à madame... »

Le silence s'est fait un instant dans la salle.

« Et maintenant Mesdames, Messieurs notre grand illusionniste... Gino ! »

Voilà, la soirée commence et ce n'est qu'une succession de chanteurs, humoristes, danseurs, imitateurs. À chaque fois, Lizy revient annoncer la suite du spectacle, présenter les artistes.

La plupart font leurs numéros sur scène, cependant quelques-uns, s'approchent tout près des consommateurs, tout particulièrement les chanteurs comiques, tout, comme un couple de danseurs de Flamenco qui cette soirée-là enflamme le public, évoluant autour les tables. En fin de

soirée, la salle reprend en chœur les refrains populaires. Les vieilles chansons de Montmartre et de Paris sont à l'honneur. La salle applaudit et chante jusqu'au bout de la nuit, aidée par la boisson et l'ambiance festive.

« *On m'appelle l'hirondelle du faubourg – je ne suis qu'une pauvre fille d'amour* »

Puis la salle entonne :

« *Le doux caboulot – fleuri sous les branches – est, tous les dimanches – plein de populo* »

C'est tout un répertoire de rengaines très connues qui sont chantées par les artistes et repris par tous : « *A Paris dans chaque faubourg* », « *La Complainte de la Butte* », « *Rue St Vincent* », et bien d'autres.

Liza, toujours seule dans son coin, admire les danseurs, apprécie les illusionnistes, les chanteurs et, prise par cette ambiance de fête, oublie sa timidité et se met à chanter avec la salle entière, tous ces refrains d'un autre temps, mais qu'elle connaît bien.

Puis le silence se fait, il est minuit passé et Lizy cette fois-ci se présente elle-même comme artiste, elle ne chante pas, elle récite.

Liza a déjà écouté sa mère déclamer, mais jamais encore comme ce soir-là. Elle ne connaît pas ce poème-là. La salle est soudain attentive, le silence est revenu, les paroles touchent, la voix de Lizy s'élève belle, juste, l'émotion est là. Pour Liza, c'est une découverte, elle finit par avoir les larmes aux yeux, il lui semble que c'est quelqu'un d'autre qui récite et pourtant cette voix, c'est sa maman, elle est à la fois surprise et émue.

Lizy vient d'annoncer :

« Mesdames, messieurs, en cette nuit de Noël, je vais vous réciter un poème de circonstance, c'est :

« *La charlotte prie Notre Dame (poème de Noël)*

*Seigneur Jésus je pense à vous.
Ça prend comme ça, ya pas d'offense.
Je suis morte de froid
Je tiens plus debout.*

*Ce soir encore je n'ai pas eu de chance.
Et ce soir pardi, c'est le réveillon.
On ne voit passer que des rigoleurs.
Je gueulerai au feu, au voleur.
Personne n'y ferait attention*

*Je suis là Sainte Vierge.
À mon coin d'rue.
Je bats la semelle.
Je suis qu'une ordure, une fille perdue.
La Charlotte qu'on m'appelle.*

Liza entend à peine tant elle est troublée...

*Ah ! à présent, Jésus est né
Dans les temps, quand il s'est amené
S'il gelait comme il gèle cette nuit
Sur la paille de votre écurie
Vous n'avez rien dû avoir frio
Jésus et Vous, Vierge Marie !*

*Ah ! Vous n'êtes pas fâchée ?
Qu'une fille d'amour, pleine de péchés
Vous cause ce soir à sa manière
Pour vous expliquer ses misères
Dites ! Vous n'êtes pas fâchée ? »*

La salle est restée sous le charme, puis les applaudissements fusent. Le rire et les chansons gaies reviennent vite et le spectacle continue jusqu'au bout de la nuit dans une chaude ambiance. Après l'émotion et le silence, la salle tout entière chante et danse. Liza a du mal à suivre, soudain elle se sent vulnérable, fragile, elle regarde autour d'elle et se sent mal à l'aise. Heureusement, personne ne fait attention à ses états d'âme, pour une fois sa mère est discrète. Prise par l'ambiance, elle retrouve sa bonne humeur. Une dernière fois Lizy fait une apparition en annonçant la fin du spectacle.

Alors, c'est une nuée de danseuses de french cancan, toutes plus belles les unes que les autres, qui envahissent tout l'espace du cabaret, évoluant à travers les tables et puis Valentin le Désossé fait son entrée sous un tonnerre d'applaudissements. La Goulue fait aussi son effet, toute la salle est debout, les danseuses entament un quadrille endiablé, ce divin chahut parisien sur la musique d'Offenbach : huit minutes à couper le souffle, saut de mouton, jambe en l'air créé par « *Nini Pattes en l'air* ». Arrive le bouquet final éblouissant et c'est alors une explosion de cris de joie devant ces prouesses artistiques. Les jupes et les jupons virevoltent au son de la musique et quand les cancanseuses montrent leurs culottes en dentelles c'est le succès absolu.

La salle reprend son souffle et une dernière chanson à l'honneur de la maison termine cette soirée :

« *Chez ma cousine. – On connaît la combine – Pour faire du bien. – Pour se faire du bien.*

... *Chez ma Cousine – On sait faire la cuisine. – Avec les chansons – Avec les bons vins.*

.... *C'est à Montmartre. – Cœur de Paris. – Entre Pigalle. – Et le Paradis »*

Liza enfin, retrouve sa mère qui a terminé sa prestation. Dans la nuit, presque au petit matin, après bien des émotions qu'elle cache pourtant, Liza s'en va finir cette nuit de Noël rue des Martyrs chez Michou, tout près de chez Madame Arthur où Lisette a ses habitudes. Michou a fait sa renommée tout de bleu vêtu, avec son spectacle de travestis et ses soirées très Montmartroises.

Liza n'a pas eu de cadeaux, ni de sapin, ni même beaucoup de présence maternelle, mais elle gardera longtemps un bon souvenir de cette nuit et ressentira une vive émotion, à chaque fois qu'elle entendra réciter le poème de « *La Charlotte* ».

Elle n'aime pas beaucoup l'ambiance cabaret, mais Paris la surprend toujours et elle s'adapte facilement à ses deux facettes Paris By Night si gai et Paris le jour parfois si dur, avec ses misères.

Elle a laissé sa mère près de ses amis, elle rentre dans sa chambre épuisée par le manque de sommeil qui commence à se faire sentir et par toutes les émotions éprouvées en une seule nuit. Sur le chemin du retour, elle songe que, par contre, sa maman garde toujours la forme et une vitalité à toute épreuve.

Lisette non plus n'a pas dormi, pourtant elle reste toujours en pleine forme. Liza se demande comment fait cette femme, sa propre mère, pour paraître toujours au mieux de sa forme. Depuis toujours, Lisette travaille toute la semaine dans les bureaux comme secrétaire et passe ses nuits à chanter. De plus, pendant ces périodes de fêtes comme ce soir, elle fait la présentatrice sur une scène de cabaret durant trois jours et trois nuits sans beaucoup de repos. Lisette n'a jamais la moindre trace de fatigue sur son visage. Elle est toujours prête à s'amuser, toujours

partante pour les aventures de toutes sortes, décidément elle l'étonnera sans cesse.

Pour le Nouvel An, cette fois, elle déserte les cabarets et après une semaine bien remplie s'octroie une soirée de détente bien méritée. Elle a travaillé dur pour avoir une prime supplémentaire en cette fin d'année. Toute la semaine entre les deux fêtes, elle retrouve sa maman soit pour quelques minutes au Custine soit chez Lisette, à quelques pas de là, pour une demi-heure à peine, juste le temps de la voir se préparer pour devenir Lizy. Elle désire surtout lui faire plaisir, bien qu'elle ne soit pas convaincue que sa mère est vraiment heureuse de sa présence. Celle-ci pour le moment est seule, pas d'ami qui partage sa vie, c'est tellement inhabituel que Liza se pose quelques questions sans oser rien demander. Elle profite un peu plus de sa présence, et puis elle a fini par accepter cette situation qui, à bien y penser, lui convient à elle aussi.

Il lui arrive parfois d'imaginer une mère plus tendre, plus attentive, mais comme elle n'a jamais eu de câlins de personne, elle se sent bien telle qu'elle est.

Pour le réveillon, Liza a décidé d'aller voir une opérette au Châtelet.

Une représentation en matinée est donnée pour les fêtes de fin d'année, Liza connaît déjà toutes les chansons et peut-être par envie de retrouver un peu de son enfance, elle s'offre ce spectacle avec ses économies.

Le Chanteur de Mexico, créé le 15 décembre 1951, par Francis Lopez et de Luis Mariano, opérette à grand spectacle qui a fait la renommée du théâtre du Châtelet et est très connue depuis sa création. Les chansons ont déjà fait le tour du monde.

Liza arrive en avance, elle est partie très tôt, elle est

enthousiaste, elle a flâné un peu sur la place avant de pénétrer dans le théâtre. Son billet à la main, elle est placée par une ouvreuse en jupe droite et veste cintrée rouge tout au bout d'une allée. Il y a déjà beaucoup de monde, Liza prend plaisir à observer la salle. Peu à peu, tous les sièges sont occupés, en attendant le lever du rideau, on feuillette les programmes, les spectateurs discutent entre eux, un léger murmure monte jusqu'aux balcons et puis c'est le silence et la musique éclate, prenante et envoûtante.

« Saint-Jean-de-Luz, 1912. » Vincent Etchebar, chanteur et danseur de fandangos, coqueluche des filles de la région, rêve de devenir une vedette de l'opérette et de la chanson. Mais pour l'heure, il poursuit une intrigue amoureuse avec Eva, la célèbre divette parisienne. Le décor est planté, la voix du ténor emplît l'espace.

La vue de Saint-Jean-de-Luz renvoie Liza loin, dans ses souvenirs d'enfance. Elle n'a pas le temps de penser à son pays, les toits de Paris la nuit apparaissent sur la scène, et un ballet de chats époustouflant s'y déroule. Puis apparaît progressivement la mansarde de Cricri, la petite poulbote, enfant de Paris. Enfin, les trois étages de l'immeuble se dévoilent. »

Les vingt tableaux tous plus somptueux les uns que les autres, et surtout, parmi eux « Paris d'en haut », exploit technique rendu possible par l'équipement en ascenseurs de la scène laissent tous les spectateurs éblouis. Liza est émerveillée par les costumes et la mise en scène, mais c'est la musique qui l'enveloppe tout entière.

À l'entracte, elle lit la suite de l'intrigue résumée au dos

du programme afin de mieux apprécier :

« *Quand Bilou l'ami de Vincent tombe amoureux de Cricri, il n'est pas loin de pleurer, car Cricri ne voit que Vincent qui lui ne se rend compte de rien.*

La jeune fille inscrit Vincent au concours de chant du Moulin de la Galette. Comme il se doit, notre héros et néanmoins ténor remporte le premier prix...

Pendant ce temps, Éva remet en cause son départ pour Mexico. En effet, son contrat précise que son partenaire doit être le chanteur mexicain Miguelito. Or ce dernier refuse, sans raison apparente, de se rendre au Mexique. Que faire ? Faire appel à Vincent qui passera pour Miguelito : comme ce dernier a quitté son pays très jeune, personne ne découvrira la supercherie. Et que vogue la galère !

Ainsi, accompagnés de Bilou et de Cricri, Vincent et Eva, dont l'idylle peut se renouer, s'embarquent pour le Mexique.

Sur place, tout serait parfait si l'ombre du révolutionnaire Zapata ne rôdait dans les parages. Après un mois de triomphe, nos héros prennent quelques jours de repos à Acapulco. Cricri, pour séduire Vincent, est devenue coquette, élégamment habillée, en un mot ravissante.

Peu après Vincent, Miguelito est fait prisonnier par Zapata, qui, en réalité, est un agent secret hostile à la cause des révolutionnaires. Mais les carabiniers arrivent à temps avec, à leur tête Miguelito, qui s'excuse auprès de Vincent des dangers qu'il lui a fait courir. Mais c'était pour le bien de la patrie ! Bon prince, Vincent pardonne et comme nous approchons du final, il se rend compte de l'amour que lui voue Cricri.

Ainsi donc, Vincent et Cricri s'uniront ainsi que Eva et Miguelito tandis que Bilou filera le parfait amour avec

Tornada, une tumultueuse Mexicaine. Tout se terminera à la fête des fleurs de Mexico ! »

Liza jusqu'à la fin est enthousiasmée par les décors et les chansons.

Du début jusqu'à la fin, la musique l'envoûte presque. La Valse d'Eva, puis « *Maïtechu* » et surtout « *Quand on est deux amis* ». Cette chanson, elle la connaît par cœur, car elle passe en ce moment sur toutes les radios. Il y a également « *Quand on voit Paris d'en haut* » chanté par Vincent et « *Rossignol de mes amours* » et puis « *Mexico* » qui a déjà fait le tour du monde.

Le spectacle pour elle est un enchantement, elle est transportée dans un autre monde qu'elle connaît bien, le rêve.

À la sortie, la nuit est tombée et Paris a revêtu son habit de brouillard. Malgré les lumières et l'agitation qui règne dans les rues, elle vacille, un frisson la saisit et elle a la sensation de marcher tout éveillée au milieu de nulle part. Elle s'arrête sur le bord du trottoir et laisse passer deux ou trois feux rouges avant de traverser la place du Châtelet et de s'engouffrer dans le métro.

Elle est heureuse, elle a apprécié cette opérette, elle en gardera un merveilleux souvenir. Les costumes, les chansons, la salle, le théâtre lui-même, tout lui a beaucoup plu. Elle s'enthousiasme facilement quand il s'agit de musique et de chansons, et cela depuis sa plus tendre enfance.

Elle fredonne souvent quelques refrains d'airs connus et populaires grâce à la radio, seule dans sa chambre, tout doucement pour ne pas gêner ses voisins. C'est son secret, même devant sa mère, elle n'oserait chanter et avouer sa passion pour la musique. Peut-être par peur de

la décevoir ou de se rendre ridicule, elle est restée timide, très peu sûre d'elle et pourtant elle ressent parfois cette envie tout au fond d'elle-même de devenir un peu comme sa maman : chanteuse.

9

Un samedi matin, elle rejoint sa mère chez sa coiffeuse, rue du baigneur. Lisette y va très souvent, parfois juste pour un coup de peigne. C'est un tout petit salon de quartier, convivial où tout le monde se connaît bien. C'est un peu comme en famille. La patronne est joviale, agréable et très bavarde. Bien sûr elle entend toutes les confidences de ses clientes.

Liza n'y va que pour rejoindre Lisette, on sait ici très bien qui elle est. Elle est toujours bien accueillie. Elle retrouve souvent sa mère, endormie sous le casque, récupérant ses heures de sommeil perdu ou faisait rire tout le monde par ses histoires drôles et ses péripéties de cabaret.

Ce jour-là, en l'attendant elle remarque une affichette sur la porte : « Cours de chant et de comédie » Tout de suite, attirée par cette annonce, elle note l'adresse sans rien dire. Quelques jours plus tard elle se présente et c'est ainsi que pendant trois ans, Liza fera partie d'une troupe de théâtre amateur.

Elle a déjà envisagé de prendre un abonnement au Cours Florent, mais ses moyens et son peu de temps libre en

journée à cause de son travail, ne lui permettent pas de s'inscrire à ce cours. Fondé par François Florent ce lieu commence à être connu et réputé. Il n'est pas si loin de son quartier. Plus tard de nombreux artistes seront formés dans cet endroit devenu incontournable pour toute une génération d'acteur.

Tous les mercredis soir, elle rejoint la rue Ordener en longeant la rue Mont Cenis et se rend chez Amanda et Gino, deux artistes à la retraite qui ont formé une petite troupe de théâtre. Ces deux anciens des Folies Bergères donnent respectivement des cours de chant et de théâtre. L'appartement est un peu exigü, mais Amanda a transformé sa salle à manger en espace improvisé aux répétitions. À tour de rôle, Amanda forme les acteurs en herbe, tandis que Gino fait travailler la voix des apprentis chanteurs.

Amanda, vieille dame aux cheveux blancs, toujours très alerte, adore toute la jeunesse qui l'entoure. Sa bonhomie, sa gaïté aussi est un atout précieux pour stimuler ses élèves. Elle est douce et attentive, mais peut aussi être sévère dans l'exécution de son art. Elle reprend la diction de chacun, indique toutes les attitudes à prendre, corrige un port de tête ou de bras, fait répéter le texte et Liza comprend vite que c'est avec tout son amour du théâtre qu'elle professe. Elle donne toujours l'impression de s'amuser à jouer la comédie, mais rien ne lui échappe et l'ancienne artiste montre à ses élèves toute l'étendue de cet art si complexe et si difficile.

Parfois, rien que pour la voir interpréter le rôle qu'elle tente d'apprendre, l'un ou l'autre des élèves fait mine de se tromper, alors fusent explications et remontrances, mais toujours dans une ambiance chaleureuse et bon enfant.

Tandis qu'un petit groupe de garçons et de filles répète et se donne la réplique avec application, Gino lui, fait faire des vocalises dans la pièce contiguë. C'est un petit salon de musique où trône dans le coin droit, face à la fenêtre donnant sur une minuscule cour, un piano droit qui est la fierté de la maison. Ce petit homme un peu chauve et rondouillard parle avec un accent prononcé. Originaire de la Sicile il a gardé sa faconde méridionale. Une grande photo de lui en costume de toréador est accroché au mur. Il a fière allure, il est plus jeune et plus mince. Parfois à la fin d'un cours, il raconte ses heures de gloire quand il était chanteur d'opérette.

Liza s'est découvert une passion pour les planches, elle aime monter sur scène et prend de l'assurance. Elle a découvert cet univers au milieu de ce groupe de jeunes. La grande Marie-Anne, mince, blonde cendrée est une jolie jeune fille de 19 ans d'apparence fragile, elle a déjà fait un peu de figuration dans de petits films et elle a le désir de devenir actrice. Ces longues jambes lui donnent une allure de gazelle, elle a une grande foulée qu'elle apprend à contrôler avec Amanda. Parfois elle marche en se déhanchant pour rire, quand le professeur a le dos tourné et Liza ne peut s'empêcher de l'admirer. Agnès, est brune et vive, elle a la danse dans la peau, elle est rigolote, elle est le bout-en-train de la troupe. Toujours en mouvement, elle gesticule et parle avec les mains tout comme Liza qui partage avec elle ses cours de chants et ses vocalises, elle se sent plus proche d'elle et apprécie sa compagnie. Il y a aussi Gulmina et Maryjo deux polonaises qui se ressemblent, elles sont cousines. Elles ont l'air de deux jumelles, toujours ou presque habillées pareils, aimant les mêmes choses. Elles sont un peu timides, mais parlent bien français et sont avenantes et

sympathiques. Ce sont deux têtes blondes aux yeux bleus, Gulmina a les cheveux bouclés, coupés court et sa cousine les cheveux longs et légèrement ondulés jusqu'à la taille qu'elle enroule en une tresse dorée. Maryjo se distingue par de petites taches de rousseur sur le visage qui lui donne un air de poupée aux joues bien rebondies. La petite troupe a accueilli deux garçons, Jean le plus jeune des élèves est un petit gars bien parisien, un vrai titi, qui vient surtout prendre des cours de diction pour atténuer son accent, il est étudiant aux beaux-arts et rêve de devenir artiste sur la Butte. Enfin Bruno complète la troupe, il est beau avec un physique de jeune premier, cheveux blonds et bouclés, il fait plus jeune que son âge. C'est le plus élégant de tous, il soigne son allure, s'habille toujours à la dernière mode, il est parfois distant car il est toujours dans ses rêves, il est très distrait et se fait souvent reprendre par Amanda. Pourtant c'est le plus doué pour la comédie. Il a aussi une belle voix.

Liza est la seule à travailler. Au début elle se sentait bien différente des autres et même un peu mal à l'aise, mais les cours aidant, elle finit par ne plus se sentir gênée et c'est avec beaucoup de plaisir que chaque semaine, elle va retrouver tout ce petit monde rue Ordener.

Au fil des mois, Amanda a monté un spectacle et le dimanche Liza part en représentation autour de Paris. Ils se produisent le plus souvent dans les maisons de retraite, dans les salles de fêtes pour des occasions particulières. Alors, c'est de joyeux lurons qui débarquent dans les coulisses. Pourtant au moment de rentrer en scène ils éprouvent tous à un moment ou un autre le trac. À la fin du spectacle, pour Liza et ses compagnons c'est toujours la fête.

Pendant des mois, tout le monde a répété la pièce inti-

tulée « *Une bonne soirée* » d'Alfred Gehri, comédie en un acte. Deux vieux ménages se réunissent chaque mardi, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, pour faire une partie de belote. Mais la partie est compromise par une double scène de ménage à rebondissements comiques.

Au lever de rideau, c'est autour d'une table sur laquelle on mange, recouverte d'un tapis vert que sont assis chez les Lafeuille, de petits-bourgeois cossus, que sont réunis les deux couples Lafeuille et Hoche pied pour une partie de cartes.

Les répliques fusent, Hoche pied et sa femme se disputent. Et c'est ainsi tout le long de la pièce.

Ce sont en principe Agnès et Bruno qui jouent le couple des Hoche pied et Gulmina et Jean les Lafeuille. Pourtant, toute la troupe a travaillé les rôles. Il arrive qu'un jour ce soit Liza la remplaçante d'Agnès.

C'est la première fois qu'elle joue sur scène, elle a peur de se tromper, d'oublier son texte. Dans l'arrière-salle qui sert de coulisses, derrière un grand rideau bleu, elle s'est préparée, maquillée, habillée d'une robe noire de grand-mère, agrémentée d'un col en dentelle. Elle a coiffé ses cheveux longs en chignon bien serré à l'Espagnole, un ruban de velours noir autour tenu par une épingle, quelques touches de poudre blanche sur les tempes et la voilà transformée en bourgeoise respectable.

C'est une épreuve pour elle, mais elle réussit assez bien à interpréter son rôle, sans se tromper et c'est sous les applaudissements du public que la pièce se termine. Un entracte suit, donnant juste le temps à Liza de se changer.

Elle a beaucoup travaillé sa voix de soprano léger avec Gino. Elle va faire sa première entrée de chanteuse sur scène. Elle a peur, mais en coulisse toute la troupe la soutient et l'encourage. Il n'est plus temps de se poser de

questions, il lui faut se lancer. Elle ne voudrait pas décevoir ses professeurs, elle les aime tant.

Quand le rideau se lève, elle apparaît seule au milieu de la scène en robe courte, à fleurs sur fond rose, cintrée à la taille, les bras nus. Elle a défait ses cheveux, qui tombent en cascade sur ses épaules découvertes. Elle avance sur le devant de l'estrade et s'approche du micro. Elle est éblouie par un projecteur braqué sur elle, surprise, elle reste une seconde immobile et puis un grand sourire aux lèvres, elle se reprend. Elle rectifie la hauteur du micro, plus pour se donner une contenance que par nécessité. Gino, qui s'est mis au piano, égrène quelques notes en douceur, juste le temps qu'elle annonce le titre de sa chanson, et puis il joue les premiers accords de sa mélodie, une chanson de Mathé Altéry. Elle chantonne les premières notes, sa voix au début tremble un peu, puis prise par le rythme et la musique, elle oublie le public, elle oublie sa peur et sa voix s'élève plus sûre, plus forte.

« Ah ! C'qu'on s'aimait, c'qu'on s'aimait tous les deux

Du mois de janvier jusqu'à la fin décembre ! »

Sans lui laisser le temps de réaliser, les chansons s'enchaînent, c'est tout d'abord

« Un jour, mon prince viendra » du film *« Blanche Neige et les Sept Nains »* Après quelques accords, le piano se tait et elle déclame d'une voix douce et parlée :

« Il est je ne sais où, – Un beau prince charmant que j'ignore – Je crois l'entendre sur un ton très doux – Me dire “je vous adore” »

Sa voix résonne dans le silence de la salle, puis toujours accompagnée de Gino, elle continue en chantant.

Puis elle interprète *« Frou-Frou »* dans l'enthousiasme de la salle entière et quelques spectateurs reprennent ensemble les refrains de ses chansons.

« Frou frou, frou frou par son jupon la femme – Frou frou, frou frou de l'homme trouble l'âme – Frou frou, frou frou certainement la femme – séduit surtout par son gentil frou frou »

Encouragée Liza interprète ensuite « *Riquita* » une chanson de Georgette Plana et « *Marjolaine* » de Francis Lemarque et termine par « *Moulin Rouge* », que toute la salle reprend avec un plaisir manifeste.

« Moulin des amours – tu tournes tes ailes – Au ciel des beaux jours – Moulin des amours »

Couplet après couplet, chanson après chanson Liza a exécuté son premier tour de chant sans trop de mal. Elle a l'impression d'être une autre personne, ce n'est plus la jeune fille un peu timide qui est là.

La dernière note tinte à ses oreilles, le dernier couplet est envolé la musique s'arrête, les applaudissements fusent, elle ne réalise pas tout de suite où elle est, elle quitte la scène le cœur battant et un peu essoufflée, mais elle est rappelée pour saluer. Amanda cachée derrière le rideau l'a poussé une première fois, puis revient saluer avec elle. Liza est grisée par ce petit triomphe, cette ambiance et vaincue par l'émotion se met à pleurer.

Cette journée se termine dans la joie et la bonne humeur après un copieux goûter offert par la maison de retraite où la troupe s'est produite.

Durant ce premier hiver, Liza assez souvent le dimanche suit ses compagnons de théâtre amateur, à chaque fois, elle est heureuse de consacrer ces après-midi à quelques représentations. Ainsi, elle fait presque le tour de Paris, entre mairie et salle de fêtes, entre hospices et hôpitaux. Elle rejoint ces camarades en métro et parfois au passage accueille l'un ou l'autre à telle ou telle station. Une franche amitié s'est installée entre eux.

Elle s'est ainsi éloignée un peu de sa mère, d'ailleurs elle ne lui a rien dit. Elle trouve toujours une excuse pour expliquer sa défection auprès d'elle. Elle n'a pas abandonné ses séances de cinéma pour autant, elle y passe le plus souvent ses samedis. Lisette lui pose des questions parfois, mais instinctivement elle garde ce secret.

Au fil des mois, elle apprend tout un répertoire : chansons de Noël, extrait d'opérette, chansons en vogue. Désormais, elle se consacre de plus en plus à la chanson.

Parfois après une heure de cours, Amanda regarde, avec ses élèves, le Petit Conservatoire de la Chanson de Mireille, qui passe à la télévision. Alors, Liza qui n'a ni poste, ni télé chez elle, apprend à connaître les nouveaux chanteurs yé-yé qui sont en pleine lumière et qui débudent des carrières prometteuses. Liza est impressionnée par Mireille qui auditionne à chaque fois plusieurs candidats, qui guide, qui sanctionne parfois, relevant le ton acerbe de l'un ou le regard trop dur d'un autre. Elle est critique, mais toujours avec sourire et bonne humeur, elle conseille et console aussi.

C'est ainsi que Françoise Hardy joue ses premiers accords de guitare, rabrouée fermement et poliment par Mireille, elle répond timidement, de sa voix douce « *Oui madame* ». Mais le Monde retient d'elle sa beauté anguleuse, sa bonne éducation et son côté mystérieux en décalage avec les jeunes de son âge. C'est en 62, après quelques cours de solfège, qu'elle écrira son premier succès « *Tous les garçons et les filles de mon âge* » qui passe sur toutes les radios.

10

Un soir du mois d'avril 59, Liza découvre en flânant sur les grands boulevards le Café d'Angleterre et plus loin, à l'angle de la rue Drouot et du boulevard des Italiens elle découvre pour la première fois le Golf Drouot. Une grande enseigne enluminée, à dix mètres de haut à attiré son attention.

À cette époque c'était un petit golf couvert, le seul de Paris, que la propriétaire, Madame Perdrix, avait transformé en salon de thé dansant. Le « *Cup of tea* » attirait déjà du monde. Dans une ambiance velours, on pouvait y déguster une tasse de thé et une pâtisserie en écoutant de la musique, piano et contrebasse.

Elle y passe de temps à autre pour regarder la télévision, chose rare dans les cafés, et écouter la musique autour de l'électrophone d'Henri Leproux.

Puis en 60, elle continue à fréquenter le Golf Drouot et va à sa première surboum autour du juke-box le « Seeburg » qui offre un choix de plus de 100 disques et plus de 400 titres. Nombre de teenagers se réunissent autour d'un Coca pour un prix modique. Le rock déferle

sur la jeunesse qui vient de tous les quartiers parisiens. Bientôt, la bande du Golf se forme, de nombreux groupes montent sur scène. Schmoll, futur Eddy Mitchell y fait ses premières armes et Johnny déjà connu en fera les beaux jours.

Cette année 60 voit l'éclosion de la Nouvelle Vague, aussi bien en musique qu'en chansons. C'est l'époque de Salut les Copains et des yéyés.

L'émission de radio « *Paris Cocktail* » fait connaître pour la première fois Johnny Halliday en décembre 59, et puis, le 18 avril 1960 Line Renaud le parraine à la télévision dans l'émission « *L'école des vedettes* ».

Tous les jeunes de son âge vont adopter ses tenues de chanteur de rock'n'roll qu'il copie sur le look d'Elvis Presley.

L'année suivante, un soir de mai 61, seule et nostalgique, Liza décide d'aller passer sa soirée au Golf Drouot. Il y a longtemps qu'elle n'a pas eu l'occasion d'y retourner. Elle arrive devant le club. Déjà, la queue commence dans la rue Drouot jusqu'à l'entrée en haut des marches, une dame assise dans une cabine lui demande 4 francs et lui tend un ticket qui lui donne le droit à une boisson. Debout à droite de la caisse, juste à côté du tableau annonçant les artistes du moment, un homme très sélect observe le va-et-vient de cette cohue. Il est bien habillé, chemise bleue, gilet serré noir et pantalon de flanelle assorti, il reste passif, le visage fermé, il esquisse parfois un sourire et reste là les bras croisés. C'est le maître des lieux. Arrivée dans la salle, elle se retrouve au milieu d'une bande de jeunes en blouson et jean à la dernière mode. Plus loin, quelques banlieusards, chemises ouvertes, blousons de pilote ou de cuir s'assoient autour d'une table. La musique arrive à ses oreilles, cette fois ce

n'est pas le juke-box, mais un orchestre qui joue. Sur un mur à gauche, Liza regarde les photos de groupes déjà célèbres. Elle ne les connaît pas tous, les Pirates et Les Vautours sont des découvertes pour elle. Plus loin, elle admire Johnny et sa guitare et elle reconnaît Eddy et les Chaussettes Noires.

Elle est seule et suit le flux des arrivants jusqu'à une autre salle, où, au fond, se démène un autre groupe sous les projecteurs. Alors, elle cherche une place pour s'asseoir et commande un jus de fruit. Elle est rejointe par une fille et deux garçons qui prennent place à côté d'elle. Ils ont l'air sympathiques et au cours de la soirée, Liza se laisse porter par la musique et l'ambiance. Elle observe longtemps les musiciens, un batteur attire soudain les regards et fait un solo. Puis tour à tour, de nombreux jeunes montent sur l'estrade et grattent la guitare, imitant leur propre idole. C'est la fête jusqu'au bout de la nuit. L'ambiance monte et chauffe de plus en plus.

Au moment des pauses, tout le monde se rue vers le bar, Liza reste là assise, ses voisins de table sont partis, mais elle se sent bien. Elle aime la musique, mais la foule lui fait un peu peur. À la fin de la soirée, elle attend que le club se vide peu à peu, évitant la bousculade de ces jeunes noctambules parfois très bruyants. Une chanson du juke-box berce les derniers fêtards, tandis que les musiciens remballent leurs instruments, les serveurs vident les tables et les danseurs infatigables exécutent une dernière figure sur la piste. Liza se retrouve seule dans la nuit sur le bord du trottoir, elle frissonne. La foule s'est dispersée.

La soirée est déjà bien avancée quand elle traverse le boulevard. Dans les cafés, seuls les derniers clients sont

accoudés au comptoir. Elle se hâte de reprendre le métro avant la fermeture, le silence de la nuit a remplacé la musique tonitruante du rock'n'roll et l'ambiance survoltée. Elle garde en tête la chanson des Chaussettes Noires « *Daniela* » et « *What I say* » de Ray Charles qu'un groupe vient de jouer juste avant son départ.

Elle attendra l'année 1963, à un moment un peu sombre de sa vie, pour aller twister dans certains dancings, notamment au Balajo place de la République où une autre aventure l'attend. Elle aime le rock'n'roll, mais ne le danse pas souvent, faute de cavalier attitré. Pour elle, ces années-là sont une partie de sa jeunesse qui, malgré des moments difficiles, reste gravée dans son cœur.

DEUXIÈME PARTIE

PARIS ROMANCE

1

La salle est accueillante, Liza et sa maman viennent juste de trouver une place assise autour d'une table, quand la musique éclate, laissant le dîneur un peu surpris devant son assiette fumante. Une douce chaleur se répand le long des murs tapissés de tentures aux chaudes couleurs. Liza s'est laissé entraîner dans ce luxueux restaurant par Lisette, qui chose inhabituelle est seule et l'a gentiment invitée, sans raison particulière apparente.

Liza n'a pas beaucoup vu sa maman depuis quelques mois, elle a partagé son temps entre son travail, ses cours de chant, ses représentations et sa toute nouvelle amie, rencontré sur le lieu de son travail.

Pour l'instant, elles sont seules, face à face, et c'est la première fois qu'elle se retrouve dans un lieu public avec sa maman, sans avoir à partager sa présence avec un de ses amis. D'habitude, Lisette sort toujours accompagnée. Liza s'installe et regarde autour d'elle, peu à peu la salle se remplit, c'est l'heure où les Parisiens vont se restaurer avant d'aller au cinéma ou au spectacle sur les grands boulevards. Elle s'attend à chaque moment à voir apparaître quelque individu venant s'asseoir à leur table.

Liza apprécie le repas et surtout profite en silence de ce moment particulier en écoutant la musique. Elles s'attardent à la fin du dîner devant une bonne tasse de café. De son côté, Lisette n'a rien dit, pour une fois elle a partagé simplement ce moment presque privilégié entre elle et sa fille. Ce n'est qu'au moment de partir, que Lisette se décide et lui demande de l'accompagner le samedi suivant, en début d'après-midi chez Grand-mère Blanc à Levallois-Perret.

Liza reste interdite, elle ne connaît pas encore son arrière-grand-mère. Depuis qu'elle vit à Paris personne ne lui en a jamais parlé, pas même évoqué. Alors pourquoi juste aujourd'hui se demande-t-elle ? Elle a juste entrevu une fois au cours d'un repas, chez sa sœur à Bordeaux, une vieille photo représentant son aïeule entourée de sa fille et de Lisette, les trois générations réunies devant Notre-Dame, de la famille du côté de la branche maternelle. Le reste du temps, on n'en parlait jamais.

C'est une vieille dame de 102 ans qui vit avec sa fille Léa de 82 ans, lui a précisé sa maman. Puis, elle a marqué un temps de silence, avant de lui faire quelques recommandations.

« Tu sais, lui dit -elle, elle va t'examiner sur toutes les coutures. Elle est âgée, mais très vive, elle est très pointilleuse sur la morale et le respect. Elle va te poser quantité de questions, et elle va te raconter des histoires. Elle est très bavarde quand quelqu'un lui plaît, sinon elle t'observera sans y paraître et ne dira pas un mot

— Pourquoi veut-elle me voir ? me connaître ? »

Sa question reste en suspens, car elle vient de remarquer sa pâleur.

« Elle désire me voir moi, et elle sait que tu es ici. Elle sera sûrement contente de te connaître, je pense, répond Lisette »

Son attitude est étrange, se dit Liza, ce n'est pas son habitude de paraître embarrassée ou inquiète. Elle d'ordinaire si volubile, si gaie, si représentative aussi bien dans son habillement ou sa verve, cette fois reste muette. Impressionnée à son tour, Liza n'ose pas poser d'autres questions. Elle accepte l'invitation et promet de s'y rendre. Alors, Lisette reprend ses couleurs, se détend et retrouve sa bonne humeur et toutes les deux quitte le restaurant.

Liza est très touchée et rentre le cœur léger, elle a passé un agréable moment, elle a le sentiment pour la première fois de partager un peu de tendresse et d'amour avec elle.

De son côté, Lisette est heureuse et émue, elle a observé sa fille tout au long de la soirée. Elle aimerait lui poser des questions sur son enfance, mais n'ose pas de peur de la blesser. Elle a appris à ne pas poser de questions, elle ne veut pas non plus se dévoiler. Elle espère au fond d'elle-même que toutes ses années passées loin d'elle resteront dans l'ombre. Parfois quand elle y songe un grand frisson la secoue, elle pense à tout ce qu'elle a manqué et alors, l'ombre du passé resurgit la laissant meurtrie. Bien sûr, elle a à se faire pardonner de l'avoir laissé, mais elle pense avoir fait le bon choix, Liza est devenue une jeune fille épanouie lui semble-t-il. Elle chasse très vite ses fantômes, ses vieux souvenirs. Ce soir, elle a enfin fait une pause et profité de ce moment de simple partage qu'elle gardera au fond de son cœur. Pourtant l'invitation de sa grand-mère l'a replongée dans son passé faisant resurgir peine et douleur. Il y a trois ou quatre ans qu'elle n'est pas allée à Levallois.

La fin de la semaine passe très vite, Liza se prépare à rejoindre sa mère et se rendre à l'invitation de son arrière-grand-mère. Il est une heure de l'après-midi, c'est samedi. Le quartier est très animé, il y règne une effervescence

particulière lui semble-t-il. Les cafés sont comme à l'accoutumée remplis de monde, elle en a l'habitude, pourtant elle se sent plus fébrile, plus opprimée par le bruit, les passants, la foule. C'est certainement parce qu'elle est inquiète malgré elle. Elle se hâte vers la station Château Rouge, elle craint d'arriver en retard à son rendez-vous. Sa maman va la rejoindre porte de Champerret, exceptionnellement, elle travaille ce jour-là, le matin, Porte Dauphine.

Liza attend à la sortie du métro, devant un panneau publicitaire vantant le café Grand-mère bien connue des ménagères. La vieille dame avec ses lunettes rondes clignote au-dessus de sa tête. Elle s'est mise ainsi à l'abri du vent, elle guette parmi les passants l'arrivée de Lisette. Elle ne viendra pas en métro, elle ne le prend jamais, sans doute en taxi se dit-elle. À sa grande surprise, sur le trottoir d'en face, un arrêt de bus déverse les passagers, et Liza voit descendre sa mère qui lui fait de grands signes.

Liza qui n'aime pas trop se faire remarquer, fait mine de ne pas la voir, et attend quelques secondes avant de se manifester. Puis toutes les deux descendent l'avenue Mallarmé tout en discutant à bâtons rompus des inconvénients des transports de banlieue. Lisette n'aime pas beaucoup marcher, elle n'aime pas non plus se faufiler entre les passants, elle rouspète souvent. Liza par contre aime se promener et arpenter les trottoirs parisiens n'est guère un problème pour elle. Ce jour-là, bien qu'il fasse un peu frais, elle se sent à l'aise, elle se sent bien, elle suit d'un pas assuré sa maman. Renonçant à prendre le bus qui les déposerait à quelques mètres de leur rendez-vous, après dix bonnes minutes de marche, elles bifurquent sur le boulevard Bineau, remontent l'avenue Barbés et tournent à droite dans la rue Chaptal. C'est une petite rue

tranquille qui contraste avec l'agitation perpétuelle du boulevard, c'est un quartier plutôt bourgeois, aux immeubles cossus. Quelques mètres plus loin, Lisette s'arrête au numéro 23 devant une belle porte en chêne ouvragé.

Elles sont arrivées à destination, mais, juste avant de se manifester, Lisette boutonne la veste de son tailleur à fleur comme pour cacher son décolleté provocant, rectifie sa coiffure, puis jette un coup d'œil vers Liza, ne trouve rien à dire, sans doute sa petite robe en crêpe noir et sa veste assortie lui font bon effet, alors elle se décide à appuyer sur la sonnette.

La porte s'ouvre sur un petit couloir agrémenté d'un carrelage aux tons fauves, elle frôle les côtés boisés, tout en frisette de pin. Déjà se dégage une odeur de cire mêlée aux senteurs de lavande. Liza suit, Lisette est passée devant sans dire un mot. Elle connaît bien la maison, elle y a été hébergée pendant plusieurs années à son retour d'exil. C'est chez sa grand-mère qu'elle a trouvé refuge le temps de trouver un travail et surtout le temps qu'elle ne soit plus en « carte » .

En effet tous les matins, elle était obligée d'aller signer une feuille de présence à la mairie de Levallois, en attendant d'avoir sa nouvelle carte d'identité française. En ce temps-là, les femmes qui avaient trahi et séjourné en Allemagne en passaient par là. Bien sûr, Liza n'a rien demandé à sa mère, elle n'aurait pas osé. Elle l'a su par sa cousine, il y a déjà quelques années au collège, et n'en a jamais parlé à personne.

Liza se retrouve dans un salon tout ensoleillé où immédiatement une petite voix fluette l'interpelle. Sur le moment, gênée par les rayons de soleil qui illuminent une partie de la pièce, Liza est éblouie et ne distingue rien qu'un rideau de velours pourpre tiré sur le côté de la

fenêtre. Elle se sent épiée, inspectée, une vieille dame aux cheveux blancs est assise dans un vaste fauteuil de cuir noir, une couverture posée sur ses jambes qui la dévisage. Liza est attirée tout de suite par ses petites mains toutes ridées ornées de magnifiques bagues, mais elle sent son regard vif et inquisiteur, derrière ses lunettes à fine monture. Elle prend, semble-t-il, plaisir à l'accueillir dans sa maison, elle ne fait aucune réflexion, un simple coup d'œil qui va de Lisette à elle-même suffit, elle est bien son arrière-petite-fille tant elles se ressemblent toutes les trois. La vieille dame l'observe pendant quelques minutes encore, puis d'une voix bien assurée son aïeule lui dit : « Allons, je suis heureuse de te rencontrer, j'ai beaucoup entendu parler de toi depuis quelque temps ».

Puis elle interroge :

— Et comment va Maritza ? as-tu des nouvelles de ta sœur ? — bon, tu lui ressembles physiquement, mais as-tu son caractère ? — Tu sais, elle venait me voir quand elle était ici »

La vieille dame tout en tapant un coup sur sa canne continue à discourir :

« Es-tu contente d'être ici ? Tu aimes vivre à Paris ? — ah ! Oui, tu travailles, c'est bien, ta mère m'a dit »

Les questions fusent sans laisser le temps de Liza de répondre.

« Allez, assieds-toi — Tu vois, je ne suis plus toute jeune — J'ai perdu mon oreille, je n'entends pas très bien —, mais j'aime avoir des visites, tu vois »

Les présentations étant faites, un grand sourire éclaire le visage de la vieille dame. Lisette est restée debout, immobile et réservée. C'est plutôt étrange de sa part. Elle finit par s'asseoir à son tour sur un vieux divan qui reste très

confortable, juste en face. Liza jette un regard à sa mère, espérant avoir son soutien, elle ne sait que répondre, elle est intimidée. Lisette n'est pas aussi diserte que d'habitude, elle semble elle aussi embarrassée. Heureusement, grand-mère Blanc continue son monologue sans paraître affectée de ne pas avoir de réponses.

Tante Léa est restée près de sa mère, debout et un peu courbée, sa main posée sur le dossier du fauteuil puis, elle trotte à petits pas et traverse le salon en silence. Tout habillée de gris, ses cheveux blancs bien tirés en un joli chignon, Liza la compare mentalement à une petite souris, elle ne saurait dire pourquoi. C'est la première pensée qui lui vient à l'esprit. Cette octogénaire, encore très alerte, va et vient discrètement d'une pièce à l'autre tout en jetant des regards attendris vers sa mère, petite et menue, sans bruit. Elle dépose une assiette de gâteaux secs sur la petite table en verre, qui trône au milieu de la pièce.

Un épais tapis étouffe les pas, les murs sont recouverts de gravures anciennes et de nombreux portraits de famille. Liza regarde autour d'elle, il lui semble être dans un autre monde, tout lui paraît figé, comme si d'un coup de baguette magique, elle était transportée au siècle dernier. Banquettes, fauteuils, meubles, photos, tout évoque une époque révolue. Et puis, au milieu, son arrière-grand-mère rayonne. Liza se demande d'où lui vient cette énergie, elle questionne, elle ordonne d'une voix un peu chevrotante, mais ferme. Elle a saisi sa canne près de son fauteuil et l'agite en direction de Léa qui sans dire un mot, s'empresse de suivre ses directives.

Curieusement Lisette reste immobile et silencieuse, sans doute est-elle impressionnée ou simplement respecte le grand âge de sa grand-mère. Elle a croisé ses mains sur sa

poitrine et par instants fait tourner sa bague autour de son annulaire, signe de sa nervosité. Elle s'est lovée dans un plaid qui s'étale sur le divan et semble lointaine.

Grand-mère Blanc a suivi le regard de Liza qui contemple un portrait accroché au mur.

« C'est, ton arrière-grand-père lui dit-elle. Il ressemble à ton grand-père qui est parti bien trop tôt. »

C'est un bel homme au regard froid et dur, aux belles moustaches noires, à fière allure.

Et puis elle lui décrit toutes les photos les unes après les autres : ça c'est ta maman petite à l'âge de trois ans, elle est très mignonne et attendrissante dans sa robe de petite fille modèle

« N'est-elle pas belle sur ce portrait ? Regarde son allure —, elle faisait déjà son effet —, elle était déjà très douée pour attendrir son monde »

Elle continue : là, c'est moi à l'âge de vingt ans, un très vieux souvenir. Sur cette photo à côté de toi, c'est moi et Léa à l'opéra, c'était une sacrée soirée, une première.

« Tu sais, Léa a toujours aimé jouer la comédie, c'est de famille — et toi tu aimes la chanson, je crois ? — moi j'aime surtout l'opéra »

Ainsi, pendant un long moment, elle fait défiler sa vie au gré des photos. Des portraits de vedettes sur lesquelles on lit des autographes et des signatures complètent cette mini-galerie. Lisa reconnaît Marlène Dietrich, Zaza Gabor, Maurice Chevalier et Charlot. Charlie Chaplin apparaît sur l'affiche d'un vieux film qui est signée, quelques autres autographes qui lui sont inconnus complètent la série. Un tas de magazines des années 30 est entassé sur un guéridon, tandis qu'un bouddha en porcelaine assez impressionnant,

jette son œil protecteur au milieu d'une multitude de petits bibelots chinois. C'est, un vrai musée, se dit Liza.

Pendant ce temps, Léa est allée chercher le thé. Elle a sorti du buffet avec délicatesse le service à thé en porcelaine de chine, joliment décoré, et l'a disposé sur la table puis trotte jusqu'à la cuisine et revient avec une théière fumante à la main. Grand-mère du bout de sa canne montre la boîte à gâteaux en fer-blanc joliment décoré, posée sur le coin de la table basse. Lisette alors s'empresse de l'ouvrir ce qui surprend Liza car elle est restée jusque-là bien tranquille sur le divan sans bouger et surtout sans dire un mot.

Après avoir bu son thé à petites gorgées, grand-mère Blanc sort un album de cuir brun et très fière et également très émue, elle étale devant nous les articles de journaux relatant son baptême de l'air le jour de ses cent ans. Déjà pour ses quatre-vingts ans, la municipalité de Levallois l'avait mise à l'honneur au cours d'un repas de fin d'année au sein de la mairie. On la voit assise, trônant au bout d'une table immense de plus de cent invités, faisant un petit signe de la main en signe de remerciement. C'était déjà la plus âgée des habitants de la ville.

« Le jour de ses cent ans, Madame Blanc résidant à Levallois-Perret depuis son enfance a été reçue et félicitée par le Général De Gaulle dans la salle de la Mairie puis a pris la direction de l'aéroport où lui a été offert son premier voyage en avion. Le vol s'est effectué en trente minutes au-dessus de la capitale. La centenaire du jour s'est réjouie de cette attention et accompagnée de sa fille Léa, qu'elle appelle sa gamine, a bien supporté le vol. »

Voilà ce que lit Liza au-dessous de l'article de journal étalé devant ses yeux. Lisette paraît fière de ce fait-divers qui

honore sa famille et commente la photo qui l'illustre. Elle a pris enfin la parole et lui raconte cette journée exceptionnelle pour y avoir participé. Lisette était la seule à habiter alors Paris, et elle a accompagné grand-mère et tante Léa à la mairie. Apparemment, c'est aussi pour elle, un heureux souvenir.

Grand-mère Blanc semble un peu fatiguée, elle a beaucoup parlé, tout à coup elle paraît plus fragile, Liza ressent beaucoup de tendresse pour cette vieille dame aux cheveux blancs, sa propre arrière-grand-mère qu'elle découvre ce jour-là. En fait, elle ne connaissait pas cette branche-là de sa famille, du côté de son vrai grand-père mort à la guerre de 40. Sa grand-mère à elle, la mère de Lisette, était bien différente. C'est vrai, elle ne l'a pas vraiment connu, pas beaucoup fréquentée, mais, dans son souvenir, elle était plus taciturne. Mais son aïeule ci lui paraît plus proche de son tempérament à elle que celui de Lisette, pourtant physiquement, elles se ressemblent toutes les trois d'après les photos. Mais alors, se dit -elle, moi aussi je suis sa descendante. Elle se prend à s'imaginer en vieille dame aux cheveux blancs.

La voix de Léa, qui n'a guère parlé, la ramène à la réalité, c'est l'heure de prendre congé.

L'après-midi s'est poursuivi entre souvenirs et récits, dans une ambiance chaude et chaleureuse, mais d'un autre temps.

« Léa a été une actrice de théâtre jusqu'à l'âge de vingt-six ans, ensuite elle a été courtisée par un notable Hindou qui vivait près d'un maharadja. Puis elle est partie vivre en Inde, et est restée de nombreuses années auprès de lui. Tu sais, elle était très belle et elle a été très aimée, seulement elle ne s'est jamais mariée ce qui a fait un peu scan-

dale paraît-il dans la famille. Puis elle est rentrée en France pour finir sa vie près de sa mère. Elle est toujours très discrète, elle vit à travers ses souvenirs heureux et elle a une profonde admiration pour sa mère.

Quant à Grand-mère Blanc, tu sais, elle a toujours aimé et fréquenté le théâtre, elle est restée très tôt veuve de guerre avec de belles rentes. Curieusement, son propre fils lui aussi est mort à la guerre, c'était mon père que je n'ai pas vraiment connu, porté disparu pendant la guerre de 40. » C'est ce que lui raconte Lisette en chemin.

Jamais elle n'a vu sa mère si calme, mais dès qu'elles arrivent à la station Champerret, Lisette reprend sa nature exubérante, et rentre en bus tandis que Liza reprend le métro.

Sur le chemin du retour, Liza revoit les traits du visage de cette vieille dame, c'est vraiment une dame très distinguée se dit-elle, n'imaginant pas vraiment que c'est sa propre arrière-grand-mère. Elle s'aperçoit qu'elle ne connaît pas son prénom, mais qu'importe, elle garde en mémoire son sourire et cette aïeule aux cheveux blancs lui plaît beaucoup. Elle éprouve de la tendresse pour elle. Elle l'a trouvée très attendrissante, dynamique, perspicace, très en forme pour son grand âge. Elle a beaucoup parlé, mais elle a aimé ces histoires qui lui ont révélé un peu du passé de cette branche de famille qu'elle ne connaît pas du tout. L'histoire du grand-père parti à la guerre, fier de son rang et de sa position a été pour elle une véritable découverte. Il était Général et est revenu avec une belle médaille, il lui est apparu comme un homme intègre, épris de discipline, bon et généreux. Sa maman n'a pas de souvenirs, elle n'en parle jamais. Aujourd'hui, se dit Liza, grand-mère Blanc a sans doute été heureuse et émue de parler de son passé :

elle a pris le temps d'évoquer son mari, son fils trop tôt disparu, elle a fait revivre ses chers disparus.

Le silence et l'effacement de Léa devant sa mère ont surpris Liza, comme elle ne la connaissait pas du tout, elle se dit que c'est dans sa nature d'être aussi effacée. Elle pense soudain que le caractère exubérant, extraverti et fantasque de sa mère lui vient de la famille, peut-être de son père, mais personne ne peut le dire.

2

Le lundi suivant, elle retrouve sa nouvelle amie au travail. Elles ont le même âge et se sont connues au siège de leur maison d'intérim boulevard Sébastopol.

Dès qu'elle franchit le seuil de l'entreprise, une grande et mince jeune fille avec de jolis yeux verts se précipite vers elle. Son minois, plein de taches de rousseur, attire tout de suite l'attention. Liza la retrouve avec joie, elle apprécie sa compagnie et elle profite de la pause de dix heures pour lui raconter son week-end. À l'heure du déjeuner, elles vont prendre un café à l'Escale, petit estaminet tenu par un bougnat à deux pas du bureau. Comme elle, Marie-Ange vit seule en banlieue et les deux amies ont beaucoup de choses à partager.

Elle se souvient du jour où elle a fait sa connaissance. Ce soir-là, il y avait beaucoup de monde. Dans une grande salle de réception, au premier étage, était dressé un immense buffet, avec caviar, foie gras, petits-fours et champagne. La maison fêtait ses dix ans d'existence. Les intérimaires se rencontraient pour la première fois. Tout le monde était sur « son trente et un » comme on disait,

et dans cette foule endimanchée pour la circonstance, Liza se faufila vers le buffet et par mégarde bouscula Marie-Ange, c'est ainsi qu'elles se rencontrèrent. Puis quelque temps plus tard, elles se retrouvèrent dans la même société, au Sentier, Liza comme opératrice de saisie et Marie-Ange comme secrétaire. Et peu à peu, elles se découvrirent des points communs et ce fut le début de leur amitié.

Depuis un bon mois, tous les matins, Liza descend métro « Sentier » et remonte la rue d'Aboukir, à travers camionnettes, vélos et voitures chargés de vêtements. De nombreux livreurs viennent chercher leurs marchandises à cette heure matinale, au cœur de ce quartier connu pour la confection et le négoce. Le passage du Caire à proximité est toujours encombré, il y règne une grande agitation tout au long du jour. Ce quartier lui fait un peu peur parfois, tant il y a d'étrangers et de trafics. Elle a la sensation, de temps à autre, d'être suivie. « On me guette, on m'épie » se dit-elle en marchant, alors elle se hâte, elle allonge son pas, sans jamais se retourner, jetant le plus discrètement possible, un coup d'œil à travers les vitrines afin de vérifier qu'elle ne risque rien. C'est ici, dans cette rue, que pour la première fois, elle a ressenti ce malaise, et elle est devenue depuis lors méfiante.

Elle a récemment entendu dire que des ateliers clandestins étaient traqués par la police. Ils constituent la majeure partie de la main-d'œuvre de la confection en tout genre. Nombre de réfugiés cachés et exploités travaillent pour le négoce de gros du textile et de l'habillement. Liza après quelques lectures dans Paris-Soir, imagine toutes ces petites mains, en train de piquer à longueur de journée sur des machines à coudre, dans les sous-sols de certains

immeubles, sans chauffage l'hiver, sans beaucoup de lumière. Elle frissonne à chaque fois qu'elle passe devant les boutiques de commerçants en gros qui jalonnent toutes les rues de ce quartier riche et besogneux de la capitale. Elle a encore une semaine et son intérim sera terminé. Elle entre sous une porte cochère et grimpe les deux étages sans ascenseur jusque chez son employeur. L'escalier en colimaçon est étroit et mal éclairé. À chaque fois, surtout le matin de bonne heure, elle se sent opprimée tant qu'elle n'a pas franchi le deuxième palier. Pourtant, elle aime bien son travail, ses collègues sont gentils. Le patron, un juif arménien, est toujours absent et c'est sa secrétaire qui dirige cette petite entreprise d'import-export. C'est une femme entre deux âges, au visage anguleux, cachant son regard sous de grosses lunettes écailles et toujours cintrée dans des tailleurs stricts de bonne coupe, gris ou vert foncé. Elle n'est pas vraiment méchante, juste sévère et pointilleuse. Par contre, elle ne tolère pas les retards. Liza se contente d'effectuer sa journée dans le calme, sans trop se soucier des humeurs et des commérages de la maison. Comme à chacun de ses remplacements, elle évite de copiner avec les employés de la maison, mais cette fois, elle a retrouvé pour quelques jours Marie-Ange.

Un soir, après une rude journée de travail, elles décident toutes les deux de se payer une pizza à deux pas du Sentier, dans un petit restaurant italien « *La Pasta* » boulevard Montmartre. Comme elles ne sont pas pressées, elles traînent un peu sur le boulevard puis s'installent au fond de la salle du restaurant, un peu à l'écart. De petites tables carrées recouvertes d'une nappe rouge sont alignées sur deux rangs dans la profondeur du restaurant, laissant un tout petit passage entre chaque table, donnant à cet

endroit un aspect d'écrin feutré. On s'y sent bien, comme à l'abri de tout atteinte extérieure. Le patron est un bon Italien du sud à l'accent prononcé, avec la verve des Méditerranéens et un large sourire, sans doute commercial. Mais sa façon provinciale et sa bonhomie attirent le client. Derrière son four à pizza, Luigi, le pizzaiolo fait virevolter la pâte en un tour de main au bout de ses doigts avant de l'enfourner, toujours dans la bonne humeur, pour le plus grand plaisir des consommateurs. La salle n'est pas très grande, mais les dîneurs se bousculent presque, quand une table est vide, elle ne le reste pas longtemps.

Devant une énorme Margarita, toute fumante et bien croustillante, Liza se laisse porter par cette ambiance chaleureuse. Elle écoute distraitement son amie qui ne cesse de parler, puis tout à coup, elle est tirée de sa rêverie par le son de la voix de Marie-Ange :

« Liza, Liza regarde bien le serveur, il arrive vers nous.

– Eh bien oui, mais pourquoi

– Tais-toi, tais-toi, il vient vers nous

– Regarde comme il est fichu »

Liza ne comprend pas tout de suite où elle veut en venir. Son amie, ce soir-là a du mal à quitter le restaurant, et pour cause, elle est tombée amoureuse du serveur. Elle entraîne Liza tous les soirs de la semaine suivante vers la pizzeria espérant se faire remarquer par Guido. Elles ont lu son nom sur le badge épinglé sur sa veste blanche de serveur. Innocemment, à la sortie du travail, elles vont toutes les deux boire un rafraîchissement à la terrasse du café juste à côté.

L'intérim de Marie-Ange se terminant, les deux amies se séparent.

Quelques mois passent. Chacune d'entre elles a suivi son

chemin, Liza retourne le soir à ces cours de chant et parfois, va rejoindre sa maman et passe une partie de la soirée avec elle, quand celle-ci est seule.

Un vendredi soir, en fin de mois, comme toujours, Liza se rend boulevard Sébastopol pour toucher sa paye. Elle n'a pas de compte en banque, après chaque fin de contrat, elle va récupérer son bulletin de salaire et signer son nouveau contrat. C'est ainsi que depuis toujours elle procède. Ce jour-là, elle rencontre son amie dont elle n'a plus aucune nouvelle depuis quelques mois. Elle lui trouve mauvaise mine, mais sur le moment, Liza ne dit rien, elle l'embrasse et lui demande « Comment ça va ? »

Elles sont toutes les deux attendant leur tour en buvant un café tiré au distributeur, en compagnie d'une dizaine de personnes de l'agence. Alors, elles patientent sans trop se parler. C'est Marie-Ange qui passe la première dans le bureau directorial, tandis que Liza signe son contrat dans une autre salle.

Quelle surprise ! Liza retrouve à la sortie, faisant les cent pas sur le trottoir, son amie Marie-Ange. Tout de suite, celle-ci lui attrape le bras et lui demande de l'accompagner.

Elles se retrouvent à la terrasse du premier bistrot venu, et Liza sent que son amie a envie de lui parler, de se confier. Marie-Ange lui paraît très nerveuse et très angoissée et tout en la dévisageant, elle remarque ses traits tirés.

Liza, se souvient qu'elle est tombée amoureuse de Guido, et la dernière fois qu'elles se sont rencontrées, son amie vivait une belle histoire d'amour.

Après un long silence, celle-ci lui raconte :

« J'étais très éprise de Guido et au bout de quinze jours

nous avons emménagé dans un petit deux pièces, porte d'Orléans. Pendant des mois, nous avons été très heureux, on s'entendait à merveille. Comme il travaillait souvent tard le soir, moi j'allais souvent le rejoindre au restaurant et l'on rentrait ensemble. Tout allait bien entre nous, poursuit-elle, nous étions vraiment amoureux, il était si gentil, si attentionné. »

Sa voix se brise, elle s'arrête, regarde autour d'elle, elle semble apeurée et au bout de quelques minutes reprend son récit et puis, tout d'un coup, elle se met à pleurer.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? interroge Liza »

Incapable de répondre, Marie-Ange laisse couler ses larmes sur ses joues, indifférente à ce qui l'entoure, elle semble si triste.

« Calme-toi, s'exclame, Lisa. — Je t'en prie calme toi, ce n'est rien. »

Au bout de quelques minutes, Marie-Ange essuie ses larmes et confie enfin son secret à son amie.

« Je suis enceinte, J'attends un enfant de Guido »

Après quelques secondes de silence, Liza lui prend la main et lui affirme que c'est super. Marie-ange ne réagit pas tout de suite, elle semble absente, elle a pâli.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? demande Liza »

Son amie alors lui confie sa solitude, son désarroi, Guido est parti rejoindre sa famille en Italie, elle ne sait pas comment gérer la situation. Elle se sent abandonnée, elle n'a personne vers qui se tourner. Elle espère qu'il reviendra, mais elle n'a plus de nouvelles, alors elle n'y croit plus. Sa famille est loin, elle n'ose pas leur annoncer sa grossesse. Elle a un peu honte, elle a peur de leur réaction, elle se sent perdue.

Liza pour la première fois se retrouve en face d'un grave problème. Elle cherche ses mots, elle ne voudrait pas la blesser ou la décourager. Elle n'a pas le cœur de l'abandonner, aussi elle la réconforte du mieux qu'elle peut et lui promet de l'aider.

Pendant quelques semaines, elle prend régulièrement de ses nouvelles, et de temps à autre elle rejoint son amie le soir, dans un petit bistrot du boulevard Bonne Nouvelle, à la sortie de son travail, juste en face le métro. Peu à peu, Marie-Ange reprend confiance, retrouve ses bonnes joues et semble de mieux en mieux.

Pourtant un soir, alors qu'elles avaient rendez-vous, Liza reste seule très longtemps à l'attendre. Ne sachant pas comment la contacter, elle finit par abandonner et rentre chez elle sans trop, ce soir-là, se faire du souci pour son amie. Mais le lendemain, sa maison d'intérim l'appelle et elle apprend que Marie-Ange est à l'hôpital Bichat. Elle lui demande d'aller la voir au plus tôt.

Le samedi suivant, deux jours après, Liza se rend au chevet de Marie-Ange. L'hôpital ne lui paraît pas très accueillant. Ce grand bâtiment lui semble gris et triste et c'est avec une certaine appréhension qu'elle longe les couloirs à la recherche de la salle 106. Tournez à gauche, tout au bout, lui a indiqué une infirmière en blouse blanche derrière ses lunettes. Dès qu'elle arrive dans le couloir, une étrange odeur mêlée d'éther, d'aseptisant et d'urine la saisit. C'est une grande salle commune d'une vingtaine de lits. Elle cherche son amie, elle est là, isolée au milieu de vieillards crachant et râlant, plus loin une petite fille assise sur le bord de son lit attend que l'on vienne la chercher.

Marie-Ange est assoupie, son visage est serein, mais un peu pâlot. Après quelques minutes, elle ouvre les yeux et

découvre Liza au pied de son lit.

Elle a fait une fausse-couche et elle vient de subir un curetage. Elle est très fatiguée et surtout très perturbée. Elle ne désirait pas vraiment cet enfant, pourtant elle lui explique combien elle se sent mal. Et puis, elle n'a pas encore oublié son amoureux, elle l'aime sans doute encore. Elle se culpabilise de la perte de cet enfant qui aurait pu faire revenir Guido près d'elle. Liza la rassure et l'écoute. Marie-Ange finit par s'assoupir et alors Liza quitte son amie un peu rassurée.

Le lendemain, Liza prend le temps d'aller la chercher à sa sortie de l'hôpital. Encore un peu faible, Marie-Ange se laisse guider et les deux amies se retrouvent autour d'une bonne tasse de chocolat, gare de l'Est. Marie-Ange retourne chez ses parents en province pour se reposer. Pendant quelque temps Liza reste en contact, et puis Liza reprend le cours de sa vie solitaire.

À partir de cette aventure, Liza se trouve souvent sollicitée pour reconforter tel ou telle collègue, au cours de ces missions. De plus en plus souvent, on lui demande conseil pour toutes sortes de choses, sans toutefois devenir son amie. Elle apprend très vite à écouter les déboires des autres. Bien souvent, ce sont des filles de son âge, seules ou en difficulté qui se confie. Toutes semblent la croire plus âgée qu'elles et surtout plus expérimentée sur les choses de la vie.

Elle s'est longtemps demandé si ce n'était pas Marie-Ange qui avait contribué, à son insu, à cet état de choses.

3

Lisette depuis quelques mois est seule. Elle a bien de temps à autre un petit ami de passage, mais elle est seule. Liza n'en revient pas. Elle continue à chanter dans les cabarets de Montmartre, elle est toujours prête à faire la fête.

Le printemps est là, il fait très doux, Liza a repris le chemin de la Butte Montmartre au cours de ses soirées. Paris au mois de mai, comme dit la chanson. C'est un mois plein de charme pour ceux qui aiment flâner. Les matinées sont encore un peu fraîches, mais le soleil est au rendez-vous tous les après-midi, et les marches du Sacré-Cœur sont de nouveau le rendez-vous des Parisiens, le soir après une journée de travail.

Liza n'a pas vu passer l'hiver, en fait pour elle, toutes les journées se ressemblent. Elle n'a pas trouvé de grosses différences de température entre l'automne et l'hiver Parisien. Sa province lui semble bien loin.

Ce jour-là, Liza traîne comme une âme en peine dans sa chambre, elle est fatiguée, elle n'a pas envie de bouger, mais sa maman l'attend. Elle a rendez-vous avec elle « *au*

Custine » comme tous les samedis à l'heure de l'apéritif. Après quelques hésitations, elle finit par se décider à la rejoindre. Elle arrive un peu en retard, et retrouve Lisette déjà attablée à la terrasse du café, en compagnie d'un homme à peu près de son âge, qu'elle ne connaît pas. Tout d'abord, elle s'étonne, car Lisette est toujours entourée de jeunes gens.

« Viens ici, dépêche-toi, lui dit -elle dès qu'elle l'aperçoit. Je te présente un ami de longue date : Jo Tchad. »

Petit, très mince, impeccable dans un costume clair, Jo se lève pour lui dire bonjour et lui serre la main. C'est un métis à la peau dorée, avec de grands yeux noirs, qui s'incline comme au bon vieux temps. Liza est décontenancée par cet accueil, ici, dans ce quartier, les gens sont assez familiers, un peu sans gêne, enfin pas très distingués. Lisette éclate de rire en voyant la tête que fait sa fille. Il n'a pas le genre des amis habituels de Lisette. La surprise passée, Liza s'est assise et a commandé une boisson. Une conversation sur la musique s'engage et Jo semble passionné par son métier. Puis, il s'intéresse à la vie de Liza, avec discrétion, évitant toutes questions embarrassantes aussi bien pour Lisette que pour elle.

« Tu te plais à Paris ? ...

— Oui, j'aime Paris.

— Je suis ravi de te rencontrer, j'ai souvent entendu parler de toi Je connais bien ta maman, depuis longtemps. » Liza se contente d'écouter, elle découvre un être sensible, intelligent et fort sympathique. Il lui plaît beaucoup.

Il est musicien et chanteur. Originaire du Tchad, il a pris ce pseudonyme en hommage à son pays d'origine et a créé un petit orchestre qui est assez connu dans la région parisienne. Pour tout le monde, c'est juste Jo et Liza en l'écoutant suppose que personne n'a jamais su son vrai

nom de famille, excepté peut-être sa maman.

Depuis ce jour, Liza va de temps à autre, passer l'après-midi dans les bals populaires autour de Paris, là où l'orchestre de Jo Tchad se produit. Elle aime danser, elle n'a pas de cavalier attitré, mais elle est souvent sur la piste. Elle rentre parfois à Paris avec la troupe en fin de soirée ou bien reprend le métro. Elle rentre alors seule, mais le cœur plein de joie. Elle a beaucoup de sympathie et même un peu de tendresse pour cet homme qui pourrait être son père. D'ailleurs, il est marié et père de famille. Jo est toujours très discret, il ne parle quasiment jamais de sa vie personnelle. Pourtant un jour, Liza a la joie de faire la connaissance de sa fille Cynthia.

Jo invite Liza à la fête du printemps qui a lieu dans la salle des fêtes de la mairie de Saint Denis. C'est son orchestre qui assurera le bal dans la soirée. Elle arrive un peu en avance et retrouve Jo dans les coulisses. Elle assiste aux préparations, les musiciens s'installent et vérifient la sono. Elle aime beaucoup l'ambiance des coulisses, juste avant les festivités. Elle connaît presque tout le monde. La salle est pour le moment vide et Liza monte sur l'estrade pour profiter au mieux de cet instant et se rapprocher de son ami.

Une grande jeune fille, très belle, très mince à la peau dorée, très typée les rejoint. Ces grands yeux noirs soulignés par de longs cils attirent comme un aimant le regard. Instantanément, Liza devine que c'est la fille de Jo. Cynthia ressemble à son père. Dès cet instant, un courant de sympathie passe entre elles et elles deviennent très vite amies et complices.

Ce soir-là, Cynthia monte sur scène pour la première fois

et chante pour le public. Elle est applaudie et cela fait plaisir à Liza. À partir de ce jour, de temps en temps Cynthia vient chanter seule ou en duo avec son papa. Liza est toujours ravie d'être là, il lui arrive souvent de la rejoindre après son tour de chant, alors toutes les deux, à l'abri des regards, reprennent ensemble les chansons à la mode. Pendant toute une année, elles se retrouvent chaque fois que l'orchestre se produit dans Paris, ou dans une banlieue proche et que Liza peut les rejoindre. Puis Cynthia part faire ses études en Suisse et Liza est à nouveau seule. Elle garde contact avec Jo au grand désespoir de sa mère, qui n'apprécie pas beaucoup cette amitié. Liza n'a jamais su pourquoi.

Puis l'hiver arrive et Jo propose à Liza d'aller passer une semaine en vacances avec lui. Il est tombé malade et va tous les ans faire une cure à La Chaux de Fonds en Suisse. Sur le moment, elle ne comprend pas, Jo veut bien l'emmener, car il a le droit d'être accompagné, et personne dans sa famille ne peut le faire. Liza à cette période de l'année est très fatiguée, elle n'a jamais pris de vacances et a besoin de repos. Chose surprenante, c'est sa mère qui lui conseille d'accepter.

Un matin de décembre, Jo et Liza prennent le train en gare de Lyon direction Genève. Le voyage est agréable, il fait juste un peu froid. Jo n'est pas trop bavard, il est fatigué. Cependant, il protège Liza, c'est pour lui un peu sa fille. Il reste très tendre et très paternel avec elle. Arrivés en Suisse, ils s'installent chez l'habitant. Liza découvre une belle chambre, au papier peint fleuri sur fond bleu. Ce lieu lui rappelle son enfance, elle se revoit au cœur des Pyrénées. La fenêtre de cette chambre donne sur les montagnes, et cela contribue également à la

ramener à sa prime jeunesse.

À peine installé à l'étage supérieur, Jo est déjà parti commencer ses soins dans l'établissement thermal de la ville.

Liza alors va se promener dans le quartier et découvre les petits bistrotts qui contrairement à ceux de Paris, sont toujours fermés.

À travers les vitres opaques, Liza observe quelques minutes l'intérieur, elle a froid, le soir tombe et elle a encore une petite heure devant elle avant de rentrer. Elle frissonne, et est prête à passer son chemin quand une porte s'ouvre d'où s'échappe une bonne chaleur revigorante. Timidement, elle pénètre dans ce café, un comptoir couleur d'ébène l'accueille sur la gauche. Elle va s'asseoir un peu plus loin et commande un Cappuccino. Les clients accoudés au comptoir discutent. Pour son bonheur, personne ne fait attention à elle. Elle se réchauffe peu à peu, dans cette ambiance calfeutrée. Une grande tasse fumante, recouverte d'une pyramide de crème blanche et vaporeuse lui est servie par un garçon en pantalon noir et chemise blanche. Cette crème chantilly est fort appétissante. Un petit pot de crème et un gâteau sec accompagnent sa commande.

Elle prend plaisir à écouter les bavardages et surtout les intonations de l'accent suisse très prononcé qui la fait sourire. La salle n'est pas très grande et il y règne une ambiance chaleureuse presque familiale. Liza s'y sent bien, elle ressent un peu la fatigue du voyage et apprécie ce temps de repos.

Dès le lendemain, ils établissent d'un commun accord, un emploi du temps. Tous les matins, Jo consacre ses matinées à son traitement, à midi ils déjeunent ensemble, et l'après-midi, chacun est libre de ses choix. Le soir Jo

va retrouver ses amis musiciens dans un café-concert où il a ses habitudes. Liza profite de ces soirées pour prendre un repos mérité.

Liza aime chaque jour se promener le long des rues et à découvrir l'histoire de cette ville qui est la plus élevée en altitude au cœur du Jura Neuchâtelois et qui a vu naître Le Corbusier. Une place en son honneur lui est effectivement dédiée. Cet architecte urbaniste est connu et reconnu dans le monde entier pour son art. Ce personnage Suisse naturalisé Français qui a dit dès 1923 : « L'architecture est le jeu savant correct et magnifique des volumes assemblés dans la lumière. » Il a laissé son empreinte partout dans la ville. Liza apprend ainsi que Le Corbusier a bâti sa première maison à l'âge de dix-sept ans villa Fallet, puis à l'âge de vingt ans sa première œuvre « La Maison-Blanche » en 1912, pour ses parents. Son père était horloger comme beaucoup d'habitants de La Chaux-de-Fonds.

Depuis leur arrivée, l'hiver est au rendez-vous, une belle poudre blanche recouvre les toits, sur les routes un épais tapis neigeux et moelleux étouffe les pas. La neige s'est remise à tomber. Liza ravie parcourt la ville bien emmitouflée dans un anorak tout neuf, acheté pour la circonstance. Elle s'imagine, en un instant, sur les chemins enneigés au cœur des Pyrénées, autour de la maison de son enfance, elle a toujours aimé l'hiver et son manteau blanc. Elle aimait rêver en contemplant les sommets enneigés du Pic du Midi d'Ossau depuis la fenêtre de sa chambre d'enfant. Mais, c'est si loin, cela fait si longtemps qu'elle n'a pas goûté aux joies hivernales. À Paris, elle n'a pas eu encore ce plaisir, l'hiver y est plutôt doux. Elle se laisse emporter par ses souvenirs, tandis que des

flocons de neige immaculés baignent son visage de fines gouttelettes. Elle retrouve ses gestes de petite fille, elle tend ses mains vers le ciel pour recueillir un peu de cette eau glacée venue du ciel. C'est froid, mais c'est si bon, elle se sent libre. Autour d'elle, les passants s'arrêtent et la dévisagent, mais Liza n'y prend pas garde, elle est heureuse. Elle avait presque oublié combien elle aimait cette saison. Ici, elle retrouve des sensations oubliées depuis son pensionnat.

Liza se rend tous les matins au café « *La Suisse* » cours Léopold Robert où elle se sent bien. Elle côtoie les habitués, écoutant leurs bavardages et se délectant de l'accent de cette ville du jura Neuchâtelois, si particulier qui la fait sourire. Cela lui rappelle l'accent méridional, souvenir lointain de ses jeunes années, aux intonations traînantes. C'est si différent de l'accent pointu des Parisiens qu'elle entend tous les jours.

L'établissement est situé sur sa route, pas très loin de chez sa logeuse rue du balancier. Elle s'arrête parfois devant le « *Théâtre bleu* » pour admirer les affiches et lire le nom des vedettes en lettres lumineuses. Elle est toujours attirée par le théâtre en général.

Dans ce petit bistrot, elle écoute discrètement les bavardages d'un groupe de jeunes, qui sont là tous les jours, devant une tasse de chocolat fumant ou un Cappuccino comme elle.

Il se trouve parmi elles, une grande et ravissante jeune fille de son âge qui tout de suite l'attire. Liza, un peu timide, se contente de l'admirer, leurs regards se croisent et elles se sourient discrètement. Elle prend le temps de l'observer. Elle est sûrement une habituée, se dit Liza. Elle est toujours de bonne humeur, très enjouée, elle discute familièrement avec le serveur, le patron et les quelques

clients accoudés au bar. Sa silhouette est élégante, ses cheveux longs tombent sur ses épaules. C'est une belle brune, aux yeux verts, qui attire tous les regards. Liza remarque surtout son allure désinvolte, mais non vulgaire, son port de reine et ses longues jambes bien galbées. Avant de quitter l'établissement, suivi de ses copines, l'inconnue lui adresse un sourire éclatant et franc, et lui adresse un au revoir, d'une voix pleine de gaieté. Liza est touchée par son naturel et son aisance.

Une pensée fugitive la renvoie à ses années de collège, elle n'a jamais eu une seule amie véritable pendant sa scolarité, sans doute à cause de son caractère trop secret. Pourquoi tout à coup pense-t-elle ainsi ? Surprise elle-même, elle observe la salle et s'aperçoit que son regard est toujours attiré par cette inconnue.

Quelques jours plus tard, Jo l'invite à passer la soirée auprès de quelques amis à lui, tous musiciens. C'est la veille de leur départ. C'est avec joie qu'elle accepte. Ils sont accueillis dans une ambiance bonne enfant et très gaie. Jo est apparemment connu dans ce lieu remarque Liza. Après quelques minutes seulement, il rejoint le groupe déjà installé au fond de la salle et ils font un Bœuf fort apprécié des consommateurs. La salle est très animée. Une petite piste de danse est improvisée, on a poussé les tables et quelques couples se déhanchent au son de la musique. Liza retrouve avec joie son inconnue du café. Tout de suite, les deux jeunes filles se sourient et puis elles terminent la soirée en bavardant et en riant. Denise, c'est son nom, est vraiment charmante. Elle connaît un peu Jo Tchad pour l'avoir rencontré pendant ses précédents séjours en Suisse. Elle travaille à La Chaud-de-Fonds dans une banque. Elle vit seule. Elles se trouvent vite toutes les deux des affinités, en tout cas c'est souvent le fou rire de

l'une qui entraîne l'autre. Elle raconte des histoires gaies qui font la joie de son auditoire improvisé autour d'une table. Puis elles se retrouvent sur la piste le temps d'une valse, d'un tcha-tcha ou d'un tango. Denise finit par aller s'asseoir à la table de Liza et elles terminent la soirée ensemble. Elles se quittent ce soir-là en s'embrassant sur le trottoir fort tard dans la nuit.

Le lendemain, c'est le départ. Liza reprend le chemin du retour accompagné de Jo. Et là, quelle n'est pas sa surprise, au moment où le train va entrer en gare, elle aperçoit Denise sur le quai. Elle se dirige vers elle pour lui dire au revoir. Liza en est très touchée et c'est avec bonheur qu'elles s'embrassent. Puis, juste au moment où le train va démarrer, Liza vient d'atteindre le marchepied quand Denise lui glisse un morceau de papier dans la poche de son manteau. Un dernier geste de la main, et le train s'ébranle en sifflant ramenant Liza vers sa vie de tous les jours.

Juste sur un petit bout de papier, une adresse griffonnée à la hâte, un nom jusque-là inconnu, le souvenir d'un regard et d'un sourire amical échangé un soir de détente dans un petit café helvétique, tout cela a scellé le début d'une très longue et très sincère amitié.

Liza qui aime écrire va, dès son retour à Paris, commencer une correspondance avec elle. Très vite c'est l'entente, la compréhension mutuelle et la chaleur d'une amitié nouvelle que Liza retrouve dans ses lettres. Elle a trouvé en elle une oreille bienveillante et attentive, une écoute qu'elle n'aurait pu imaginer et elle ne cesse de l'étonner. Pendant des années, les deux amies partagent joies et peines à travers leurs échanges épistolaires, c'est surtout Liza qui écrit beaucoup, mais bien que plus courtes, plus

succinctes, les lettres de Denise sont pleines de complicité et de tendresse affective. Elles se confient désormais tous leurs secrets, toutes leurs joies et aussi leurs peines, leurs difficultés. Toute leur vie, va défiler dans cet échange. Rien, ni personne, ne les séparera jamais.

Au cours des années amours, mariages, divorces, séparations, retrouvailles, ces lettres sont colorées au gré des émotions et des péripéties de la vie de l'une ou de l'autre, tantôt tristes ou pleine de joies, tantôt nostalgiques ou euphoriques, chacune engrène au fil des ans des émotions toujours partagées, toujours complices et toujours sincères.

Pour l'une comme pour l'autre, cette amitié est salvatrice et malgré la distance qui les sépare, restera intacte tout au long de leur vie.

C'est une de ces amitiés indéfectibles que l'on rencontre très rarement, qui se poursuit dans le temps, qui a su résister aux aléas de leur vie respective.

4

Au printemps 60, Lisette a retrouvé son sourire. Elle a de nouveau un petit ami et comme une adolescente, elle respire la joie et, très volubile, présente partout son nouveau compagnon.

C'est un grand jeune homme d'environ vingt-cinq ans, un postier venu faire un stage à Paris. Il est jeune, un peu timide, un peu gauche. Très vite, Lisette va le transformer en Parisien averti. Elle prend plaisir à l'afficher, à sortir un peu partout avec lui. Elle qui, d'habitude, ne se soucie guère de son style plutôt bohème, cette fois-ci elle est attentive et même conseillère en matière d'habillement pour son compagnon.

Liza pense que sa mère est peut-être vraiment amoureuse. Elle s'en réjouit. Romain est gentil avec elle, il est un peu comme son grand frère. Mais sa mère ne l'invite plus si souvent, peut-être par jalousie. Elle n'a jamais apprécié quelque semblant d'amitié entre sa fille et ses amants.

Au cours de cette année-là, sa propre histoire d'amour va les séparer pour un certain temps.

Un soir de cafard, Liza descend place Saint-Michel en

méto. Il fait doux, il fait beau, le mois de mars a pris ses couleurs printanières, les arbres reflleurissent, dans les parcs les premières fleurs s'ouvrent et les oiseaux reprennent leur gazouillis amoureux.

Elle flâne sur le boulevard, puis s'assied à la terrasse d'un café, au hasard de sa promenade. Atablée devant un verre de limonade, elle ne remarque pas les clients qui font une belote dans un coin, pas même ses voisins de table.

Au moment de payer sa consommation, elle se dirige vers le comptoir et là, un grand jeune homme se penche vers elle et lui propose de prendre un verre en sa compagnie. Liza jusqu'ici n'a jamais accepté, elle a pour habitude de toujours rester seule, par amour de liberté et peut-être également par peur de l'inconnu.

Pourtant ce soir, elle est attirée par le regard bleu de son interlocuteur et sans plus réfléchir, accepte. Ils bavardent en riant, écoutent quelques morceaux de musique sur le juke-box installé près du bar et puis Liza est raccompagnée jusqu'au méto par son inconnu avec la promesse de se revoir. Elle rentre chez elle assez impressionnée, le cœur battant, elle songe qu'il ne l'a même pas draguée, il a été très poli, courtois et gentil, mais elle a senti son regard posé sur elle tout au long de la soirée. Elle en reste un peu troublée. Elle s'aperçoit tout à coup qu'elle ne sait même pas son prénom.

Liza laisse passer quelques jours et puis retourne un soir boulevard Saint-Michel. Il est là, accoudé au comptoir. Elle s'installe à la terrasse espérant attirer son attention. Il n'y a pas beaucoup de monde à cette heure et il n'est pas long à la remarquer, il se dirige vers elle très décontracté, très à l'aise et lui propose un verre. Elle commande un jus d'orange et ils poursuivent leur conversation au

comptoir. Cette fois, c'est Paris et ses spectacles, Paris et ses boulevards les lancent dans une discussion passionnante sur la vie parisienne. Liza est ravie de partager enfin son enthousiasme pour cette ville qui lui a apporté une nouvelle vie.

Mais ce soir-là, au bout d'une heure, son inconnu la quitte brusquement avec la promesse de la revoir très vite. Un large sourire, un dernier regard et Liza se retrouve seule. Mais ce soir, elle n'est pas triste, bien au contraire elle reprend le métro avec le cœur dans les étoiles, elle rêve comme toutes les filles de son âge à une belle romance d'amour. Elle est de plus en plus amoureuse, et elle se promet de patienter, au fond, elle n'en doute pas un seul instant, elle a lu dans son regard la même flamme.

Pendant tout ce temps, elle a caché ses sentiments, elle n'ose pas se confier, d'ailleurs jusqu'ici elle n'a jamais vraiment parlé avec sa maman de sa vie intime, tandis que Lisette fait partager ses amours à la ronde. D'ailleurs dès que sa mère a un nouvel ami, il semble que tout le quartier est au courant. Liza craint instinctivement sa réaction, elle ne saurait dire pourquoi. Elle ne va plus si souvent assister à son tour de chant du samedi soir.

Peut-être, que malgré tout sa mère a deviné ses états d'âme, car un soir elle lui demande avec malice de l'accompagner au cabaret et à la sortie, elle l'entraîne, un peu malgré elle, avec quelques-uns de ses amis d'un soir dans un restaurant manger un couscous. Liza suit sans rien dire, mais très vite elle s'ennuie et reste silencieuse au bout de la table. Le restaurant à cette heure tardive est presque désert. Sa mère, toujours à l'aise, parle fort, fait la conversation et plaisante et va même jusqu'à pousser la chansonnette à la demande de son auditoire improvisé. Liza qui se sent de plus en plus mal à l'aise s'éclipse le

plus discrètement possible, prétextant la fatigue. Elle se promet de ne plus se laisser prendre, mais à chaque fois sa mère arrive à ses fins.

Le lendemain, elle va faire un tour à St Michel en sortant du travail. Ses pas la conduisent « Au Gamin de Paris », à la sortie du métro, petit bistrot où elle a rencontré pour la première fois son bel inconnu. Il est là, discutant avec le garçon au milieu de quelques habitués sans doute. C'est vraiment son bar préféré, se dit-elle. Elle s'installe à la terrasse et commande un petit noir. Au bout de quelques minutes, il est là, tout près d'elle.

« Puis-je m'asseoir Mademoiselle ? »

Liza n'a pas dit un mot, mais très naturellement il s'assoit à ses côtés. La conversation s'installe et cette fois il finit par l'inviter à dîner.

Il l'emmène dans un petit restaurant africain, pas très loin, Liza suit celui qu'elle aime en secret. L'ambiance est feutrée, la salle est agréable et la serveuse en boubou fleuri et coloré s'avance vers eux avec un grand sourire.

Après avoir bu un ou deux punches planteur, bien arrosés de rhum au parfum sucré, qui lui tourne un peu la tête, Liza se sent bien. Elle n'a pas l'habitude de boire, mais ce soir, elle fait une exception. Prise par l'ambiance de la maison, par cette soirée Liza se décide à demander le prénom de son amoureux. Un silence se fait, elle admire sa silhouette d'athlète, grand et musclé. Il l'impressionne, mais elle lit dans ses yeux bleus une tendresse et une sincérité qui la touche.

« Akar, mon prénom est Akar.

– Quelle est l'origine de ton prénom, lui demande-t-elle ? »

Je suis Kabyle, lui dit-il, mes yeux bleus sont ceux de ma grand-mère maternelle qui est d'origine française, c'est un

peu son héritage. J'ai passé mon enfance au pays, et je suis venu à Paris pour le travail. Je suis ici depuis cinq ans. Elle n'en demande pas plus, peu lui importe, il est là, c'est pour elle l'essentiel. Cependant, ses paroles la touchent, il lui parle de sa famille, elle l'écoute avec attention. Elle l'observe et elle le trouve attendrissant malgré son physique imposant. Un geste, un regard posé sur elle, tout la séduit.

C'est ainsi que Liza tombe amoureuse de son bel inconnu. Tous les soirs pendant un mois, sauf le dimanche, elle le rejoint au quartier latin, et ils vont explorer tous les petits restaurants typiques du coin. Elle apprend à le connaître. Il lui semble qu'il a autant de plaisir qu'elle en sa compagnie.

Au mois de juin, elle emménage auprès de lui, dans son hôtel, au quartier Latin, où il loue un duplex sous les toits. Elle n'a pas de mal à transporter ses affaires, toute sa garde-robe tient dans une seule valise. Elle quitte la rue Labat sans regret, elle n'avertit même pas sa mère, tant elle est jeune, insouciante et heureuse.

Sa romance va durer presque une année. Elle travaille, elle se laisse aimer, elle vit sa vie, profitant de chaque minute de bonheur. Quand elle rentre en fin de journée, elle est toujours accueillie par son compagnon avec tendresse, avec joie. Il est toujours là, il reste attentionné, prévenant et très amoureux.

Un jour, il l'emmène chez un cousin, en plein cœur de Paris. Liza découvre un univers jusque-là inconnu. La pièce est tapissée de somptueux tapis orientaux, de voilages légers et vaporeux près des fenêtres. Le sol est lui aussi recouvert de tapis moelleux, on y marche pieds nus.

Une table basse en verre, au milieu de la pièce, sert de mobilier. Des poufs en cuir et des coussins chamarrés, tout en couleur sont disposés tout autour.

Liza s'assoit sur les coussins, en tailleur. Elle n'ose bouger. Elle déguste de succulentes pâtisseries algériennes : baklawa, makrout, corne de gazelle, amande et pistache lui sont offertes sur divers plateaux en cuivre, aux dessins très pittoresques. Puis une théière est apportée et on lui sert avec un soin particulier un thé très parfumé dans de jolis petits verres décorés de filets d'or.

Impressionnée, elle reste immobile, n'osant pas bouger. Timide, elle écoute sans dire mot. Elle est agréablement surprise de l'accueil, impressionné aussi par ce cadre, nouveau pour elle. Une seule chose l'interpelle alors, elle est toujours la seule femme à être assise là, autour de la table, au milieu des hommes.

Elle s'imprègne peu à peu de cette culture venue du pays d'Akar, de l'autre côté de la Méditerranée. Elle respecte les coutumes de son pays. Ces traditions ancestrales sont parfois surprenantes pour l'Européenne qu'elle est. Elle aime d'instinct ce monde à part. Pourtant, elle est juste une spectatrice muette à chacune de ses visites. Bien que vivant en France depuis longtemps, elle constate que la famille perpétue les traditions ancestrales. Ce monde nouveau pour elle lui plaît beaucoup.

Elle a conscience que son amoureux la protège, elle se sent bien à ses côtés. Elle est admise dans le cercle familial, respectée c'est tout ce qui lui importe. Ne comprenant pas l'Arabe, elle ne peut pas suivre leur conversation, elle n'en est pas affectée.

Entre le travail et le bonheur, elle laisse passer les jours sans se poser de question, sans souci particulier. Liza n'a

pas fait suivre son adresse, elle n'a pas non plus prévenu sa maman, aussi un soir elle n'est guère surprise de la trouver dans le hall de l'hôtel qui l'attend. Cela fait environ un mois qu'elle a quitté son ancien quartier. Lisette, comme toujours, l'a retrouvée grâce à ses amitiés dans la police. Au fond d'elle-même, ça lui fait plaisir, mais elle ne s'en vante pas.

Lisette est pour une fois décontenancée devant Akar qui fait également sa connaissance. Sa haute taille, un mètre quatre-vingt, son allure décontractée et sa prestance l'impressionnent sûrement. Pour une fois, elle ne dit rien, se contentant d'admettre la relation inattendue de sa fille. Elle s'en va rassurée, un peu triste quand même. Lisette sait que Liza va lui manquer, elle s'est habituée à la voir chaque soir, parfois juste un quart d'heure, parfois plus, juste avant son départ pour le cabaret. Sa présence lui manque, mais Liza est loin de s'en douter, car la mère n'a jamais avoué à sa fille combien, elle est heureuse de la retrouver chaque jour et de l'avoir à ses côtés.

Depuis lors, de temps en temps, Liza et son amoureux vont passer une soirée au cabaret près de Lizy la chanteuse. Elle est toujours très exubérante, mais paraît à chaque fois heureuse de leur présence. Elle est même un peu trop empressée, ce qui gêne beaucoup Akar. Mais il accepte de l'accompagner, sans doute pour lui faire plaisir.

Puis les jours et les mois passent, Liza s'est installée dans sa nouvelle vie, elle vit au jour le jour profitant à chaque instant de son bonheur.

Liza quitte l'hôtel comme chaque jour depuis six mois, mais ce jour-là elle se sent suivie. Elle se hâte sur le boule-

vard St-Michel, elle est à deux pas du métro. Un homme, elle en est sûre, marche derrière elle, elle accélère.

Il est sept heures du matin, les passants sont rares. Elle se dirige vers la station St Michel pour se rendre à son travail. Ce matin, elle se sent mal à l'aise, elle reste méfiante. Elle n'aime pas avoir quelqu'un sur ses talons, sans se retourner, elle se hâte de s'engouffrer dans la bouche du métro en espérant semer son suiveur. Toute la journée, elle ne cesse d'y penser. Aussi le soir venu, en rentrant, elle raconte à Akar ce qui lui arrive. Mais sa surprise est grande, car elle apprend que c'est lui qui la fait suivre, pour la protéger.

« Par amour ou par méfiance se demande-t-elle ? ou par jalousie ? »

Liza tout d'abord se sent frustrée, un peu déçue. Il n'a pas confiance en elle, c'est sa première réaction. Elle lui fait la tête toute la soirée, mais il sait la consoler, il a vite fait de lui redonner confiance.

Désormais, partout où elle va, elle sait qu'elle est accompagnée discrètement par un ami, le matin quand elle part travailler et le soir quand elle sort au restaurant ou au cinéma, même apparemment quand elle est avec Akar. Il lui explique qu'il la protège, que c'est pour son bien. Elle prend la chose assez bien, mais elle est convaincue qu'il est jaloux. Elle se sent vraiment aimée pour la toute première fois, alors Liza laisse faire sans rien dire. Elle comprendra beaucoup plus tard.

Son travail lui procure de plus en plus de satisfaction, et puis, elle n'a plus de soucis financiers. Bien au contraire, il la couvre de cadeaux. Il est plein d'attention pour elle.

Les mois s'écoulent dans l'insouciance du bonheur

partagé et l'hiver est passé presque sans bruit, le printemps a vu son idylle s'épanouir et l'été les a surpris par la force de leurs sentiments réciproques. Ils découvrent tous les deux la complicité amoureuse, la tendresse et l'émoi d'un premier amour. Tous deux se promènent main dans la main à travers ce Paris qu'elle aime tant. Liza l'entraîne parfois sur les quais, lui fait découvrir ses coins préférés. Elle ne pose jamais de questions, elle se laisse vivre.

Quelquefois, quand le temps est mauvais, elle monte dans l'appartement et passe la soirée seule tandis que son amoureux joue aux cartes dans le salon de réception de l'hôtel avec quelques habitués devenus ses amis. Elle ne sort plus sans lui, d'ailleurs elle n'en a pas envie. Elle est tout simplement heureuse.

Un soir de septembre en rentrant du travail, Liza trouve une convocation du commissariat de quartier. Elle pense tout d'abord à sa mère. C'est sans aucune appréhension qu'elle s'y rend le lendemain. Pourtant, une chose la chagrine en chemin, elle n'a vu personne à l'appartement et à bien y réfléchir cela lui semble bizarre. D'habitude, Akar est toujours là, ou il lui laisse un message à la réception.

Elle franchit la porte de l'hôtel de police sans crainte. Un jeune policier à peine plus âgé qu'elle l'accueille avec un « Bonjour Mademoiselle ». Il est assis derrière le comptoir et répond au téléphone. Après quelques minutes d'attente, il lui demande sa convocation et lui fait signe de patienter. Elle s'assoit juste en face de lui, sur un vieux banc en bois, puis au bout d'un moment elle est conduite dans une petite pièce adjacente où elle reste seule de longues minutes. Elle inspecte d'un œil distrait le bureau qui lui fait face, elle suit un grain de poussière dans un

rayon de soleil qui filtre à travers une fenêtre étroite, les murs d'un blanc immaculé lui rappellent l'hôpital et elle entend le bourdonnement des conversations du couloir, la porte étant restée ouverte.

Enfin, deux policiers entrent, l'un d'eux prend place sur la chaise placée juste en face d'elle, derrière la table, tandis que l'autre reste debout près de la fenêtre.

Après lecture de son nom, prénom et adresse, un silence se fait, le policier lui tend une photo en la questionnant : « Connaissez-vous cet homme ? Regardez bien »

Sur le moment, interloquée, elle observe le portrait qui lui est présenté, il lui semble familier et après quelques minutes de réflexion, elle répond

« Oui, mais... »

Elle a marqué une hésitation qui n'échappe pas aux policiers, mais elle a à peine reconnu Akar, tant il est diffé-
rent. Son regard est dur, ses cheveux hirsutes, son teint plus mât, pas rasé et d'aspect bien fatigué.

Il lui semble que ce n'est pas celui qu'elle aime et pourtant !

Elle reste presque une heure dans les locaux de la police, elle ne sait rien, elle ignore tout des activités de son compagnon. Elle n'a jamais demandé. Elle ne peut en toute bonne foi, donner le moindre renseignement, cependant elle répond du mieux qu'elle peut aux questions qui lui sont posées. Heureusement pour elle, elle peut montrer sa fiche de paye prouvant qu'elle a toujours travaillé honnêtement, qu'elle a un métier bien défini et qu'elle est indépendante.

À intervalles réguliers, on la laisse seule dans la pièce, puis les interrogatoires reprennent, toujours les mêmes questions, elle donne toujours les mêmes réponses. Elle se doute bien que l'on vérifie ses dires à chaque interruption. Au bout de deux heures environ, on la relâche et elle

sort du commissariat angoissée, déboussolée, ayant subi une forte pression. Sa respiration est saccadée, elle marche d'un pas pressé. Sur le chemin du retour, elle a la tête en feu, elle songe à tout ce qu'elle vient d'apprendre sur l'homme qu'elle aime, elle n'arrive pas encore à l'imaginer sous les traits d'un homme recherché par la police.

Ce soir-là, elle est seule à pleurer dans sa chambre. Ce n'est que trois jours plus tard, qu'en rentrant du travail, elle retrouve son amoureux pour une très douce soirée.

Le lendemain, son réveil est rude, Akar s'est envolé pour l'étranger, la laissant désespérée. Il lui a laissé une lettre très tendre, qu'elle lit et relit, cherchant à travers les lignes, une explication, un signe. Tous les soirs, elle espère malgré tout qu'il va réapparaître, qu'il va encore la surprendre. Cependant, elle sait tout au fond de son cœur, qu'il est parti ou plutôt qu'il s'est enfui et qu'elle ne le verra plus de sitôt.

Au bout de quelques jours, elle quitte le quartier latin comme il le lui a conseillé dans sa missive et retourne s'installer rue Labat dans le 18^e, elle se retrouve de nouveau dans son ancien quartier.

Il lui faudra des jours avant de comprendre combien sa fuite la protège. Il ne lui a jamais confié ses soucis, sans doute afin de la protéger, sûrement par amour.

Elle apprend par sa mère, que son compagnon travaillait pour une radio clandestine algérienne. Elle ne cesse de se poser la question : comment sa mère était -elle au courant de ses activités ? Pourquoi n'a -elle rien dit plus tôt ?

Lisette finit par lui expliquer qu'il est venu la voir quelques jours avant sa fuite, lui demandant de la reprendre près d'elle. Il a expliqué que pendant cette période trouble, ce conflit franco-algérien, il a pris des risques et

la raison lui dicte de quitter le pays.

Liza ne le reverra jamais, elle ne saura jamais où il est parti. Au début, elle retourne de temps à autre à leur ancienne adresse, espérant rencontrer un ami, avoir un signe. Même le patron de l'hôtel ne lui est d'aucun secours. Il ignore lui aussi où il a pu se réfugier, il n'a pas donné d'adresse où faire suivre le courrier.

Elle gardera au fond de son cœur, le souvenir heureux de son premier amour.

Puis sa vie reprend son cours, elle se replonge de plus en plus dans le travail, elle est toujours intérimaire, elle aime se sentir libre et, surtout à cette époque, elle gagne bien sa vie. Les remplacements ne manquent pas, elle est très souvent sollicitée pour des postes toujours plus performants, l'informatique prend son essor, en une évolution vertigineuse. Lisa aime se remettre en cause et apprendre toujours plus, suivant l'évolution technique des supports informatiques et ceci presque à chacune de ses missions.

Elle renoue également avec la troupe de théâtre amateur dont elle a fait partie les années précédentes et y fait quelques apparitions. Une fois par semaine, elle reprend ses cours de chant. Chaque jeudi soir, son vieux professeur lui fait reprendre ses vocalises, elle retrouve la même chaleur, la même ambiance bon enfant au sein de la maison. Ainsi passent plus vite ses soirées solitaires. Elle a perdu le goût de sortir toute seule et les week-ends, elle suit très souvent sa mère au cabaret ou dans ses escapades.

Lisette qui s'était un peu éloignée d'elle pendant son idylle reprend son emprise sur elle. Liza, très déprimée se

laisse guider, tous les soirs, elles se retrouvent comme avant tantôt au café, tantôt chez sa mère.

Lisette est toujours aussi résistante, elle a depuis des années un rythme de vie assez effarant. Debout dès six heures du matin, elle enchaîne sa journée de travail, huit heures de bureau jusqu'à seize heures, avec sa vie d'artiste la nuit. Elle rentre du travail vers seize heures trente, se change, se maquille, et suivant son humeur du moment, va prendre un apéritif au café du coin, son bistrot habituel. Parfois, elle reste simplement chez elle, et après un peu de repos repart chanter au cabaret vers vingt heures jusqu'au petit matin. Il lui reste alors juste une heure ou deux de sommeil pour récupérer. Un seul jour de la semaine où les cabarets font relâche, en principe le mercredi, Lisette est de repos. Cependant, elle est toujours partante pour une aventure, toujours en représentation.

« Comment fait-elle ?

— Elle est toujours en mouvement !

— Elle est toujours dans une excellente forme ?

— Pourquoi ne s'arrête-t-elle jamais ? »

Liza se pose de plus en plus de questions et pose un regard tout neuf sur cette mère si différente d'elle-même. Pourtant, elle se sent de plus en plus proche d'elle, sans vraiment comprendre pourquoi, elle est presque heureuse de la retrouver chaque soir pour un petit moment. Elle n'est plus du tout choquée par ses tenues extravagantes et provocatrices, par ses décolletés profonds et par sa vie de bohème débridée. Elle se rend compte qu'elle a hérité de sa puissance de travail, de sa bonne santé.

À ses côtés, elle se sent fragile et complexée. Elle est moins voyante, plus stricte dans son habillement et elle ne se maquille jamais, elle n'aime pas. Parfois, elle se sent mal à l'aise parmi ses amis et ses fréquentations.

De plus en plus souvent, Lisette la convie à ses escapades nocturnes, mais quelque chose, tout au fond d'elle-même l'empêche de la suivre, alors ces soirs-là elle rentre seule.

5

Quelques mois plus tard, à l'approche de l'hiver, Liza tombe malade. Elle reste un ou deux jours dans sa chambre, puis reprend son travail. Elle ne peut se permettre de s'arrêter, elle n'y pense même pas. Mais un jour, elle a un malaise et est admise à l'hôpital Bichat pour des examens.

Elle prévient sa mère, elle n'a personne d'autre, et lui demande de lui apporter quelques affaires. Après quatre jours d'hospitalisation, elle peut enfin sortir. Lisette vient la chercher avec sa toute nouvelle acquisition, une Fiat 600, achetée d'occasion lui dit-elle. C'est une vraie surprise et c'est la toute première fois qu'elle voit sa mère conduire, d'habitude Lisette se déplace en taxi. Jusqu'ici, elle n'a jamais eu de voiture.

Arrivée rue Ramey, Liza s'arrête un moment chez elle. C'est dimanche, il est 10 heures du matin. D'ordinaire, Lisette dort à cette heure-là, car elle a chanté toute la nuit. Ce matin, sa mère a fait un effort et a été très gentille, Liza apprécie. Une surprise l'attend à l'intérieur..

Elle entre dans le studio, les rideaux sont tirés et dans la pénombre elle ne distingue pas tout de suite la présence

de l'homme qui dort dans le grand lit. Pourtant, la pièce n'est pas très grande, elle est même un peu exiguë. En attendant sa maman qui est allée garer sa voiture un peu plus bas dans la rue, Liza a juste le temps de déposer son sac et son vanity-case près de la porte quand Lisette rentre à son tour et va secouer le dormeur. Il a du mal à se réveiller et quand il ouvre enfin les yeux, il semble aussi surpris qu'elle. Liza est restée debout, appuyée au buffet, juste en face du lit. Cet inconnu se lève d'un bond et reste quelques minutes sans voix, apparemment très embarrassé. « Je ne savais pas que tu avais une fille, dit-il. Elle te ressemble »

Lisette fait les présentations et Liza se sent, elle aussi très gênée. Sa sortie d'hôpital lui sert de prétexte pour s'éclipser très vite. « Je suis fatiguée et je rentre chez moi dit-elle »

Mais avant qu'elle ne quitte la pièce, Lisette qui va aller chanter l'après-midi lui demande de la rejoindre dans la soirée avec ce monsieur, cette nouvelle conquête.

« Je te présente Jacques, il va rester et se reposer. Tu viens ce soir me rejoindre au cabaret avec lui ? »

Interdite Liza s'en va sans dire un mot. Elle rentre chez elle et pour une fois elle passe tout l'après-midi dans sa chambre. Elle finit même par s'endormir très tôt, chose assez rare. Elle n'a pas rejoint sa mère au cabaret et elle passe ainsi la semaine suivante sans la voir.

« Oh ! pardon !

– Quelle surprise !

– Vous cherchez Lisette, elle n'est pas là.

– Non, pas du tout, c'est toi que je cherche.

– Moi ! pourquoi moi ? Je croyais que tu étais le petit

ami de Lisette ?

— Pas du tout, elle m'a juste hébergé une nuit ».

Liza ouvre péniblement les yeux, elle a la sensation d'avoir fait un mauvais rêve, ses membres sont endoloris, sa bouche pâteuse. Elle ne reconnaît pas cette chambre aux papiers jaunis, au plafond blanc tirant sur le gris où une grosse lampe est suspendue lui renvoyant quelques éclats de lumières blafardes. Les rideaux sont tirés et dans la semi-obscurité de la pièce, Liza s'est redressée d'un bond, et elle regarde avec stupeur le tube vide de comprimés qui traîne sur la table de nuit, à portée de sa main. Son sac à main est par terre, largement ouvert dévoilant, lui semble-t-il toute son intimité : papiers, portefeuille, rouge à lèvres, poudrier, tout un bric-à-brac de choses plus ou moins utiles, qui en cet instant lui semblent bien incongrues, étalé sur un tapis usé servant de descente de lit.

Puis elle revient à la réalité. Elle vient de revivre en un instant, la première fois où elle a rencontré Jacques devant chez elle.

Ce jour-là, elle a failli le bousculer en sortant de la cour de son immeuble. Elle descendait ses quatre étages en courant presque, elle était en retard pour son cours de théâtre. Quelle surprise en effet !

Cela faisait huit jours qu'il la guettait le soir, espérant la rencontrer, car depuis la minute où il l'avait aperçue chez sa mère, il était tombé amoureux.

Cet instant précis, juste celui-là, lui revient en mémoire tandis qu'une douleur au ventre la saisit, elle a envie de vomir, elle vacille. Cette pièce inconnue lui semble sordide, elle ramasse ses affaires, ouvre la porte et quitte précipitamment les lieux. Arrivée sur le trottoir, elle

reconnait ce petit hôtel, à deux pas de chez elle, rue Rochechouart. Mais pourquoi est -elle rentrée là ? et depuis combien de temps est -elle là ? Autant de questions qui lui traversent l'esprit.

Elle se souvient du désespoir qui l'a poussée a ce geste stupide et inconsidéré. Oui, mais elle avait trop mal. Depuis qu'elle a rencontré Jacques, il y a trois mois de cela, elle revivait, elle avait recommencé à rêver à une vie à deux. Peut-être, voulait -elle d'abord oublier son premier amour, mais peu à peu elle s'est attachée, elle a retrouvé la joie d'être aimée. Et puis, l'autre soir, croyant qu'il l'avait abandonné, qu'il l'avait quitté, elle a craqué. Pendant quatre jours, elle l'a attendu, en vain. Alors sans réfléchir, elle a franchi les limites, elle a acheté un somnifère, juste pour dormir, juste pour oublier le poids de sa détresse, son manque d'amour.

Elle a honte, elle se sent tellement mal, elle culpabilise. Elle rentre chez elle et s'y enferme pour la journée. Il y a deux jours déjà, deux jours qu'elle a tenté de fuir cette solitude qui désormais lui pèse. Elle a envie de vivre pourtant.

Quelques jours plus tard, alors qu'elle n'y croit plus, Jacques est là, il est revenu. Sans un mot, elle se blottit sur son épaule et se met à pleurer. Elle ne comprend pas. Pourquoi es-tu parti sans me prévenir ? la question lui brûle les lèvres, mais trop heureuse de le revoir, elle ne dit rien.

Il est là, sans bagages, sans travail, il a quitté son domicile, il a laissé derrière lui sa vie, ses amis. Alors, elle l'accueille et se laisse emporter par l'ivresse d'un amour retrouvé. Les jours passent dans une insouciance propre à leur jeunesse, seuls sous les toits de Paris, dans une minuscule chambre, comme tous les amoureux, ils vivent leur

passion sans se soucier du lendemain, ils restent indifférent à leur entourage, un peu égoïstes sans doute.

Jacques fait plusieurs petits boulots pour améliorer leur quotidien, et reprend sa guitare. C'est un musicien, mais la guerre d'Algérie a interrompu sa toute jeune carrière. Il revient de plusieurs mois passés là-bas, dans un corps de parachutistes. Il a souffert, c'est un artiste, la sensibilité à fleur de peau, qui n'a pas l'âme d'un militaire. La nuit, il rêve, de ce qu'il a vu dans ce monde de fureur, de ce qui l'a marqué. Il en parle rarement, mais son regard parfois est triste, perdu dans un monde à lui. Liza apprend à reconnaître tous ses signes, et dans ces moments-là, s'efforce de lui redonner sa joie de vivre.

Pendant quelques mois, Liza abandonne son travail, et tous les deux partent sur les routes, faisant du porte-à-porte, vendant des savonnettes pour les aveugles. Jacques s'est associé à un ami, et Liza n'a pas voulu rester seule. Ainsi, ils parcourent les villes de la région parisienne, vivant le plus souvent à l'hôtel, ou se logeant chez l'habitant. Liza se rend compte très vite que son métier lui manque, elle n'a jamais eu l'habitude de vivre ainsi, sans savoir ce que lui réserve le lendemain. Par contre, Jacques a retrouvé son optimisme et semble satisfait de cette situation.

Noël approche et Liza lui demande de revenir à Paris. Elle pense reprendre son travail, trouver un logement et reprendre le rythme de sa vie d'avant. Jacques accepte et ils reviennent tous les deux passer les fêtes à Paris, près de ses parents à lui. Ils trouvent un petit hôtel pas cher du côté de la porte d'Orléans pour un mois. Pendant les fêtes, Jacques lui présente Suzanne sa mère, Liza est tout

de suite adoptée par sa famille. Dès le premier regard, elle éprouve une grande affection pour cette femme, discrète et réservée.

Son beau-père Christian, lui, est très froid, effacé. C'est le mari de Suzanne depuis de nombreuses années, Jacques n'a pas connu son vrai père. Alors, il a été élevé par cet homme, bon, intelligent, mais un peu trop sévère. Jacques paraît le respecter et lui vouer de l'affection. Il a une grande admiration, une grande tendresse pour sa maman qui le lui rend bien. En les observant, Liza se rend compte de leur complicité, de leur amour. Elle a une pensée pour sa mère, et se prend à rêver de la même complicité avec elle. Jacques est fils unique, il a eu une belle jeunesse, entouré d'amour. De nombreuses photos dans l'appartement de ses parents en témoignent.

Puis ils s'installent place Jules Joffrin dans le 18e, c'est plus près et plus pratique pour trouver du travail. Liza est à nouveau près de sa mère, quelques rues plus loin, elle éprouve une certaine joie à la retrouver. Elle reprend son travail et Jacques cherche un contrat comme musicien. Il joue de la guitare dans les restaurants, dans les cafés de boulevard en attendant mieux. Le soir, Liza se retrouve ainsi souvent seule. Puis Jacques se produit quelque temps dans un cabaret montmartrois. Il part tous les soirs vers neuf heures et rentre au petit matin. C'est un bon musicien, mais c'est très difficile de trouver un engagement sérieux et pour une longue durée. La chance lui sourit parfois, et tout au long de l'hiver, ils arrivent tous les deux à vivre décemment et à payer leur loyer.

6

Au printemps 61, les derniers jours du mois de mai, un soir en rentrant chez elle, Liza trouve épinglé sur sa porte un télégramme que la concierge lui a monté, se doutant de son importance. Elle apprend ainsi la mort de son père d'une crise cardiaque, et en même temps que l'enterrement a eu lieu. Elle reste un moment interdite, debout au milieu de sa chambre, elle lit plusieurs fois cette missive que sa sœur vient de lui envoyer. Ce papier bleu lui brûle les doigts

« *Papa a eu crise cardiaque - enterrement a eu lieu le 25 - t'embrasse - Maritza* »

Liza met un moment à réaliser que son père n'est plus.

« Pourquoi ne suis-je jamais allé le voir ?

– Comment aurai-je pu y aller ?

– Est-ce- qu'il m'aurait accepté ? M'aurait-il pardonné mon silence ?

– Pourquoi suis-je restée si longtemps sans nouvelles ? »

Mille questions se bousculent dans sa tête. Immédiatement, elle se reproche son long silence qui l'a séparé de lui. Elle n'a jamais pu lui rendre visite depuis qu'elle vit à Paris. Elle n'a pas vu passer ces années, prise

entre son travail et ses loisirs. Comment aurait-elle pu s'arrêter ? Elle se le demande soudain. Elle a toujours privilégié ses missions, par peur de manquer, par peur du lendemain. Elle est seule à subvenir à ses besoins, elle n'a guère de choix.

Pourtant à cet instant, elle s'en veut, elle regrette fort de n'avoir pas su prendre un peu de temps pour aller à Bergerac revoir sa famille.

Elle éprouve beaucoup de chagrin, elle se met à pleurer seule dans son coin, son télégramme à la main. Puis elle essuie ses larmes et se décide à descendre chez sa mère, à quelques pas de là, pour lui apprendre la nouvelle.

Lisette est en train de se préparer pour aller chanter quand elle arrive dans son studio. Romain est là aussi, assis sur le lit lisant une revue. Liza est restée sur le pas de la porte, son papier entre les doigts. Elle est gênée, à du mal à parler, puis c'est sa mère qui lui prend le télégramme et lit. Un silence suit, et sa mère reste là, ne sachant que dire. Mais tout à coup elle éclate, elle s'en prend à sa fille aînée. Elle enrage, ta sœur aurait pu te prévenir plus tôt dit-elle.

« Comment elle a pu faire ça ? ça ne m'étonne pas ! Elle a mon adresse, ta soeur pouvait me prévenir »

Lisette part dans une diatribe véhémement qui surprend Liza. Elle n'a jamais vu sa mère aussi virulente vis-à-vis de Maritza.

Au bout d'un moment, elle n'en peut plus, elle supplie sa mère de se calmer.

« Bon, si tu veux ma fille, maintenant c'est fait, alors il faut que tu penses à autre chose »

Liza repart comme elle est venue, choquée, un peu perdue, triste et malheureuse. Elle va noyer son chagrin au fond d'un verre de limonade dans son café habituel,

en haut de la rue Ramey. Jacques est parti travailler pour quelques jours à Fontainebleau. Elle se sent seule. Elle essaie d'évoquer le visage de son papa si peu connu au fond, elle n'a qu'une photo de lui dans son album. Elle revoit ses traits un peu ridés et ses longs sourcils tombant sur ses yeux. Elle voudrait encore serrer ses longues mains fines où elle pouvait compter de grosses veines apparentes, bleues par l'âge et le travail. Il avait coutume de lui dire en souriant « qui voit ses veines, voit ses peines ». Qu'il est loin ce père si attentif, si gentil ! Elle se souvient de sa démarche hésitante, il lui paraissait si fragile alors, il était pour elle l'image d'un vieillard, pourtant il n'avait pas soixante ans. Elle aimait s'asseoir sur ses genoux et écouter ses histoires. Il lui racontait l'Afrique et ses mystères, ce continent qu'il aimait et où il avait passé toute une partie de sa vie.

En rentrant, ce jour-là, seule dans sa chambre, elle tire d'un vieux portefeuille caché au fond de son armoire, une feuille de papier pliée en quatre, qu'elle a conservé, elle ne sait trop pourquoi, depuis presque une année, entre une fleur séchée et une petite image sainte de son enfance.

Elle est émue, elle contemple les yeux pleins de larmes, ce petit bout de papier, la seule lettre que son père lui ait adressée, à cet instant, c'est comme un trésor qu'elle a entre ses mains.

L'année précédente, elle se trouvait en difficulté financière, et elle lui avait écrit un mot pour lui demander une aide ou un conseil. Au bout d'une quinzaine de jours, elle avait reçu ce mot qu'elle avait caché avec un certain empressement. Ce soir, elle lit à travers ses larmes cette dernière phrase :

« Ma fille, peine d'argent n'est pas mortelle, tu t'en sortiras »

C'est en tout cas, ce qu'elle avait retenu le plus de sa réponse, et sur l'instant, elle avait été fort déçue et s'était sentie frustrée, rejetée.

Maintenant, elle relit ces mots à travers ses larmes et ce morceau de papier lui brûle les doigts, sa lettre à la main, elle fixe la signature si particulière de son papa, si élégante, elle serre sur son cœur la seule chose qui la relie à cet homme, lui qui n'est plus.

À peine cinq ans, cinq années seulement passées auprès de lui, c'est si peu. La vie a fini par les réunir. Elle revoit son image d'homme marqué par la vie. Elle était trop jeune pour comprendre sans doute toutes les épreuves qu'il avait alors traversées. Elle se souvient de sa sensibilité, de sa tendresse et d'une certaine fragilité. Il pleurait souvent, un mot, une parole ou même une voix entendue à la radio pouvait le faire fondre en larmes. Elle a entendu beaucoup de choses à son sujet sans trop s'y attacher. Elle comprend mieux à présent combien la vie en quelque sorte a détruit cet homme, rejeté et abandonné par sa propre famille sous le couvert de l'éloignement. Elle se souvient de ses blagues, de son sourire.

« Papa tu étais si gentil » Liza parle tout haut en regardant sa belle écriture tout en arabesques, sa signature si particulière et très longue : vingt-trois lettres en tout, ce n'est pas si commun. Une signature à l'allure aristocratique, qui reflétait bien son image. Oui, il avait du courage sans doute, elle pense, sur l'instant, qu'il a traversé beaucoup d'épreuves, mais à ses yeux il a gardé une certaine dignité, une certaine fierté. Aujourd'hui, elle arrive à comprendre sa souffrance qui transparaissait parfois, au détour d'un mot, d'une conversation ou d'un regard.

Elle a bien retenu sa leçon, elle a beaucoup travaillé, elle

n'a plus jamais demandé de l'aide, elle a gagné sa vie honnêtement, et, en cette minute précise, elle le remercie en secret de lui avoir montré le chemin de la persévérance. « Papa tu avais raison, il ne faut compter que sur soi-même »

Sa mère a paru elle aussi troublée, mais juste un instant très fugitif. Plus tard, Liza lui demande, alors qu'elles sont seules, comment elle a connu son père.

« Pourquoi cette question ?

— Parce que j'aimerais que tu me parles de lui »

Lisette n'aime pas parler de son passé, Liza le sait, elle guette sa réaction, elle a besoin, tout au fond d'elle, de connaître un peu plus ses parents. Sur le moment, Lisette hoche la tête et profite de l'arrivée d'une de ses connaissances pour éluder la question.

Pourtant au bout de quelques jours, alors qu'elles sont seules, sa mère lui raconte comment elle a choisi parmi ses prétendants, de l'épouser lui.

« Je faisais mes études en France et, pendant les grandes vacances, je rejoignais mes parents au Sénégal, où papa Auriol, le deuxième mari de maman, était receveur des Postes. J'étais très jeune, j'avais deux amoureux. Ton père, en tant que commerçant, venait souvent au bureau de poste et c'est là qu'il m'a vue pour la première fois. Il était, comme tu dois le savoir, un peu plus âgé que moi et que mon autre soupirant. Il était beau, il portait souvent un costume blanc et un casque colonial, il était très distingué et il était aussi un très bon danseur. Il m'a fait la cour pendant plusieurs mois, et puis, un soir, au cours d'un bal, il m'a demandé de l'épouser. Je n'étais pas très pressée, mais ce qui m'a décidé c'est une lettre qu'il

m'a adressée. J'ai eu le coup de foudre pour son style, son écriture et le plus drôle, sa lettre était très simple, bien écrite et surtout sans fautes d'orthographe, ça m'a touché. C'est cette missive-là qui m'a décidé. Mon autre soupirant, je l'aimais bien ma foi, mais il ne savait pas trop écrire, il faisait des fautes grossières ce que je n'admettais pas, c'est peut-être idiot, mais c'est la vérité. Et puis un mois plus tard, ton père a demandé officiellement ma main à mes parents, et je me suis mariée. »

7

Au mois d'octobre de cette même année, Lisa va assister de très près, à la marche organisée par le FLN, qui part du quartier de la goutte d'or, à quelques rues de chez elle. C'est le 17 octobre, à 20h30, qu'une foule impressionnante déambule dans la rue de la capitale, endimanchée et sans armes, toute la population algérienne de Paris a été mobilisée, exprimant le refus du couvre-feu instauré par le gouvernement français pour les Algériens.

Paris est en flammes, et beaucoup de manifestants sont tabassés, conduits au poste de police. Depuis quelques mois déjà, les commerces de son quartier sont pour la plupart rachetés par des rapatriés d'Algérie. Le visage du 18e est en train de changer. Elle ne s'en soucie pas vraiment, elle est quelquefois interpellée dans la rue ou dans les cafés. On lui demande d'où elle vient. Sa peau brune et ses cheveux noirs la font passer pour une « fille de là-bas » comme ils disent. Ce à quoi elle répond par l'affirmative très souvent. Elle s'intègre parfaitement à cette nouvelle population.

Pourtant, les événements de la goutte d'or lui font un peu peur. Elle connaît certains de ces jeunes interpellés par la police, elle prend vraiment conscience du danger. Le soir,

elle reste le plus souvent enfermée chez elle, elle ne déambule plus dans le quartier à partir de la nuit tombée.

Au mois de novembre, pour ses vingt et un ans, Jacques lui fait une surprise. Liza est enceinte de cinq mois et il a trouvé pour elle, pour eux, une place de concierge dans un immeuble cosu de Pantin. La proposition est alléchante, il ne veut plus qu'elle travaille aux quatre coins de Paris. Ils quittent donc le 18e un soir d'hiver et passent leur premier Noël dans leur nouveau logis.

C'est la première fois que Liza choisit ses meubles, aménage son habitat sans l'aide de personne. Elle prend plaisir à confectionner les rideaux, à préparer le trousseau et la chambre du bébé. Elle passe ses soirées à coudre, à repasser, à trier les affaires du bébé en écoutant la radio. Elle pense avec tendresse à ce petit être qui bouge en elle, désiré, qui représente la vraie valeur d'une famille. Elle pressent que c'est très important, elle le désire, elle prend conscience d'avoir vraiment besoin de cet enfant pour son propre équilibre. Elle sent au fond d'elle-même poindre son amour maternel. Elle aura, lui semble-t-il, quelque chose à elle, quelqu'un à aimer, rien qu'à elle. C'est dans cet esprit-là, qu'elle attend sa venue, consciente que ça va changer le cours de sa vie.

Son nouveau travail lui plaît. Tous les matins, elle distribue le courrier, apporte les nouvelles à quelques locataires isolés. Au premier étage, il y a un médecin, cela tombe bien dans son état. Elle a aussi l'entretien des escaliers et du hall d'entrée. Elle s'en acquitte fort bien.

Pour les étrennes, elle est agréablement surprise de recevoir bons vœux et enveloppes avec quelques billets. Elle n'en a pas l'habitude. En fait, tout se passe très bien, elle en est ravie et à la fois très étonnée. Jacques est toujours

là, près d'elle, il la rassure quand elle doute, il la soutient dans ces petits tracas de la vie de tous les jours. Ils sont jeunes et tous les deux insouciant du lendemain.

Jacques finit par trouver du travail à l'usine. Ce n'est pas mirobolant, mais c'est bien venu. Toute la journée, elle est désormais seule, mais cette fois le soir, il est à la maison, Liza profite de ce simple bonheur, elle se sent heureuse.

Les frimas de l'hiver ont laissé la place aux premiers rayons de soleil qui filtrent à travers la fenêtre. Il fait très doux en cette journée de mars, le printemps est déjà là. Liza ce matin est pleine d'énergie, elle commence par décrocher les rideaux et laisse entrer l'air frais du matin. Elle prépare une grande lessive, elle s'active dès le réveil. Elle est seule, Jacques vient de partir au travail. Ce matin, elle se sent bien reposée, elle a envie de bouger. Toute la matinée après avoir accompli ses occupations journalières, elle nettoie et fait briller tout ce qui lui tombe sous la main.

Après une pause vers midi, elle prépare une petite valise avec quelques affaires du bébé tellement attendu. Elle joint ses mains sur son ventre bien rebondi, la date qui était prévue est maintenant dépassée depuis plus d'un mois et elle a l'intention de se rendre à l'hôpital pour une dernière visite. Les médecins ont confirmé que tout allait bien. Il lui faut patienter.

Elle fait et défait la petite valise posée sur le lit, elle choisit brassières, chaussons et bonnets, elle a confectionné tout au long de l'hiver, une petite couverture de laine, un dessus de landau et ourlé une paire de draps pour le lit du bébé . Combien de fois n'a-t-elle pas effleurer du bout des doigts le bois du lit, rectifiant un pli, un coussin, changeant de place presque à chaque fois le gros nounours tout rose qu'elle a acheté un jour en se

promenant. Elle se souvient, elle avait été attirée par la vitrine comme si par enchantement cette peluche avait été faite juste pour elle, son œil de verre gauche, un peu de travers lui a bien plu, peut-être lui a-t-il fait un clin d'œil ? Elle est revenue du marché ce jour-là, avec ce gros ours tout doux dans ses bras. Pour elle, c'était presque une folie, mais elle n'avait pas pu résister.

L'après-midi alors qu'elle s'apprête à partir en métro vers l'hôpital pour une dernière auscultation, elle se sent tout à coup envahie d'une sensation de légèreté infinie, elle perd les eaux au milieu de la cuisine. Alors, ses gestes se font parcimonieusement comme au ralenti, elle a posé ses mains sur son bas-ventre comme pour dire à son enfant : attends !

Liza contemple sa fille qui dort à côté d'elle. Elle fixe avec tendresse sa petite frimousse bien ronde, et ses deux petits poings serrés qui dépassent de la couverture. Le papa, qui vient d'arriver un peu essoufflé à la maternité, reste admiratif devant le berceau, il n'ose pas la toucher tellement cette petite chose toute rose, lui semble fragile. Liza n'a pas choisi de prénom, tout le monde lui prédisait un garçon, et voilà une fille, elle n'a pas d'idée particulière et quand elle déclare cette naissance, un réflexe lui fait saisir le calendrier et son choix se porte sur le prénom du jour de la naissance de son enfant. Sa fille se prénommera Justine.

Cela fait déjà trois jours que la maman a accouché, elle est heureuse, mais encore un peu fatiguée. C'est dimanche et la famille est réunie à la maternité. Les deux grand-mères penchées sur le berceau cherchent en vain, un signe de reconnaissance, mais finalement elles tombent d'accord pour reconnaître que ce petit bout de chou qui vient de se réveiller et crie à plein poumons est le portrait de sa mère. Impossible de voir la couleur de ses yeux, Justine

plisse son petit front et garde ses petits yeux fermés. Son teint mat présage de beaux yeux noirs.

Justine a maintenant trois mois, c'est un beau bébé tout rond, potelé, plein de vie, et très gouleue. Liza lui donne le sein et souvent obligée d'ajouter une tétée supplémentaire ou un biberon d'eau sucrée la nuit, tant Justine est vorace et pleine de vie. Elle en demande toujours plus, mais Liza est si heureuse que la fatigue ne l'atteint pas. Elle est jeune et pleine d'énergie.

Liza, comme toutes les jeunes mamans, s'inquiète souvent, mais elle prend beaucoup de plaisir à élever son enfant. Elle aime surtout la pouponner, l'habiller, la tenir dans ses bras. Elle s'accommode au rythme de son travail et de l'allaitement.

Quand elle va distribuer le courrier dans les étages, elle prend l'habitude de porter son enfant dans ses bras partout où elle va, de peur de le laisser seul dans la loge. Mais bientôt Justine est trop lourde à porter, alors avec un grand torchon, elle improvise un porte-bébé, à la manière des femmes africaines. Cela fait sourire les locataires de l'immeuble, puis peu à peu on lui facilite la tâche, les gens sont gentils avec elle et prennent de plus en plus l'habitude de venir chercher le courrier dans la loge, où simplement on vient lui dire bonjour, on demande à voir ce beau poupon. Il n'y a pas de boîtes aux lettres encore dans le hall de l'immeuble.

Liza réalise un jour, que tout le monde lui demande des nouvelles du poupon ou du bébé, mais jamais de sa fille. Alors, elle comprend que même habillé, avec de jolies robes, on pense très souvent qu'elle a un garçon. Justine est très jolie, mais elle n'a guère de cheveux, c'est sans doute sa bonne tête ronde qui prête à confusion. Alors, Liza s'amuse à couvrir Justine de froufrous, de bonnets de

dentelles, de robes à volant, de tout ce qui peut faire penser à une petite fille, mais sans résultat, à croire que les gens, même dans la rue ne regarde pas, où sont distraits et indifférents. Pourtant, on lui dit souvent qu'elle a un beau bébé.

C'est ainsi que l'été arrive apportant chaleur et belles journées ensoleillées. Liza passe ses après-midi au parc, Justine grandit entourée de son amour. Tout va bien, cependant leur budget est loin d'être florissant, aussi Jacques cherche un travail plus rémunérateur.

Au cours de l'été Liza profite de son enfant pleinement, guettant le moindre sourire, elle reste attentive aux progrès et aux mimiques de Justine. C'est une petite fille heureuse, très gentille qui dort beaucoup et qui maintenant fait toutes ses nuits. Puis sa première dent lui cause quelques soucis, et devient très vite un petit événement en soit. Liza lui masse ses gencives avec du sirop Delabarre pour la soulager et guette le moindre signe de fièvre, toujours inquiète comme toutes les très jeunes mères, sans aucune expérience.

Les mois passent et au début septembre Jacques a trouvé un travail pour lui, satisfaisant et bien payé. Il part en tournée comme musicien de groupe avec l'orchestre de Jacques Hellian à travers la France. Ils suivent l'itinéraire d'un cirque et de temps à autre Jacques travaille comme monteur de chapiteau le temps d'une journée pour arrondir sa paye. Liza se retrouve seule avec Justine.

Les nouvelles sont rares, juste un coup de fil parfois, juste pour la rassurer et prendre des nouvelles de Justine.

Parfois, la mère de Jacques, viens de St Denis, en région parisienne et passe l'après-midi avec elle, elles s'entendent bien. Liza est heureuse d'avoir de la compagnie, elle en profite parfois pour lui demander quelques conseils. Par

contre, Lisette toujours très occupée n'est pas très présente.

Liza a laissé pour une fois Justine dans la loge le temps d'aller remettre un télégramme au premier étage, chez une très vieille dame. Après seulement quelques minutes d'absence, elle est de retour. Elle a fait très vite, pourtant son bébé pleure très fort, d'habitude à cette heure-là elle dort, attendant l'heure de la tétée. Inquiète, elle l'a pris dans ses bras pour la consoler, mais Justine reste inconsolable.

« Alors mon bébé, qu'est-ce que t'as ? Allez viens, maman est là »

Liza reste désemparée, elle finit par s'inquiéter. En changeant ses couches, elle s'aperçoit que ces selles ne sont pas belles. Heureusement, le docteur au premier étage est encore là, Liza va le consulter. Sa Justine est malade et le médecin l'envoie immédiatement à l'hôpital. Il a diagnostiqué une maladie propre au nourrisson. « Pas très grave, mais il faut agir vite lui dit-il. »

Liza passe quelques jours dans l'angoisse, seule, puis la joie revient avec le retour de son bébé à la maison. Elle a eu peur.

Le lendemain, elle décide d'aller rendre visite à sa maman. Ce n'est pas forcément le moment, mais elle a besoin d'une oreille attentive. Elle prend le métro et, avec Justine dans ses bras, se rend dans le dix-huitième. C'est une longue course, avec deux changements et elle n'est pas très sûre de la trouver à son domicile en arrivant. Peu importe, elle a envie de bouger, de s'aérer, de quitter Pantin pour une après-midi. En sortant du métro Château Rouge, elle serre son enfant très fort dans ses bras, et se dirige vers la rue Ramey. Il fait bon, Liza retrouve son quartier avec plaisir, il lui semble ne jamais l'avoir quitté.

Lisette est là, fort heureusement, elle est agréablement surprise, elle semble heureuse de retrouver sa fille et sa petite-fille. Tandis que Justine est assise sur le lit et joue avec un hochet, une conversation s'engage entre Liza et sa mère.

« Qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi es-tu là ? lui demande sa mère

– J'avais envie de te voir, répond Liza.

– Oh ! Je me doute que tu es seule !

– Il est encore parti !

– Tu devrais te reprendre ma fille, je t'imagine mal resté concierge toute ta vie.

– Maman, je ne suis pas venue pour parler de lui. Je suis venu te dire que je sors de l'hôpital, Justine a été malade et j'ai eu peur.

– Et pendant ce temps-là où est ton Jacques ? Il est souvent absent, je présume »

La conversation finit par prendre un tour qui ne lui plaît guère, alors, Liza ne répond pas. Elle repart comme elle est venue, serrant Justine dans ses bras. Lisette prend le chemin du cabaret. Elle promet de lui rendre visite à Pantin très bientôt.

8

Liza est sans nouvelles de Jacques depuis plus d'un mois. Elle commence à s'inquiéter. Il a pris l'habitude de lui envoyer de temps en temps une carte postale tout au long de son périple. Il lui téléphone de temps à autre le soir pour la rassurer et demander comment va Justine. Ce long silence ne lui plaît pas.

Elle pense alors que Suzanne non plus, n'a pas donné de signe de vie depuis un moment. Elle décide de se rendre à St Denis le dimanche suivant.

Elle vient de fermer les volets, elle donne le sein à Justine juste avant de la coucher pour la nuit. Ce soir, elle est un peu triste. Heureusement, son enfant est près d'elle, elle doit garder le moral. C'est ce qu'elle se répète quand elle a le cafard. Dans ces moments-là, elle sort du tiroir de la table de nuit toutes les missives reçues et les étale sur la table. Ces cartes postales des quatre coins de France envoyées assez régulièrement par Jacques lui parlent de lui. Elle passe un long moment à les trier, à les retourner. Elle finit par les accrocher au mur avec des punaises. Il lui semble ainsi qu'elle est moins seule. Il n'écrit jamais beaucoup, juste quelques mots pour la rassurer : « Je vais

bien, t'embrasse – comment va Justine – baisers – je pense à vous – je suis bien – prends soin de ma fille –, – je t'aime » . Tous ces mots concis, ce soir la reconforte. Elle finit par aller se coucher et ses rêves l'emportent vers un bonheur retrouvé.

Deux jours seulement après, elle reçoit la visite de la mère de Jacques. Suzanne l'embrasse et l'étreint très fort en arrivant. Chose inhabituelle, elle est venue avec Charles son mari. Tout d'abord, ses visiteurs se tournent vers Justine, la prenant tour à tour dans leurs bras sans dire un mot. Liza prépare le café et c'est leur silence qui l'interpelle. Suzanne lui propose de s'asseoir, elle a une nouvelle à lui annoncer.

Nous venons de recevoir un message de l'Hôtel Dieu de Marseille. Apparemment, Jacques serait décédé d'une crise cardiaque et se trouve là-bas depuis un mois. On a mis tout ce temps à trouver notre adresse, car il n'avait aucun papier sur lui. Juste une photo de toi.

« Ça ne m'étonne pas. Il oubliait souvent son portefeuille ici, répond Liza »

Puis elle demande :

« Comment est-il mort ? – c'est vrai, c'est bien lui ?

– Oui, réplique Suzanne, on est sûr. Ce sont ses collègues qui l'ont trouvé un matin dans sa chambre, il ne répondait pas à leurs appels, il était effondré sur le lit. Ils ont prévenu la production. Nous partons l'identifier et le faire remonter sur Paris. »

Liza s'effondre en larmes, elle prend instinctivement Justine dans ses bras et la serre très fort. Elle ne comprend pas vraiment tout de suite la portée de cette nouvelle. Suzanne, qui vient de perdre son fils unique, reste longtemps près d'elle à la consoler et lui paraît très courageuse. Les deux femmes se comprennent sans doute et se

reconnaissent dans ce malheur.

Malgré sa détresse, il lui faut continuer à remplir ses fonctions de gardienne, tant qu'elle n'a pas d'autres solutions. Il faut que je tienne le coup, pour ma petite fille, se dit-elle. De toute façon, elle n'a pas vraiment le choix. Elle se retrouve très vite en difficulté financièrement, ses appointements ne suffisent pas. Elle pense immédiatement à reprendre son métier et comme elle en a l'habitude, elle va assumer seule, une fois de plus sa survie.

Justine a fêté ses huit mois sans la présence de son père. Le corps de Jacques a été rapatrié sur Paris. Liza va le voir une dernière fois. C'est un déchirement pour elle, cependant la présence de Suzanne à ses côtés lui fait du bien, elle surmonte son chagrin. L'enterrement a lieu à Blois, dans le berceau de sa famille. Liza refuse d'y aller, elle n'en a pas le courage et ses finances sont trop basses. Elle cherche vite une solution. Celle qui aurait dû être plus tard sans doute sa belle-mère ne lui en veut pas, elle comprend.

Pendant quelques années, Liza reste proche de Suzanne et va quelquefois passer un après-midi chez elle à St-Denis. Ainsi, elle lui offre la possibilité de profiter un peu de sa petite-fille. Mais un événement va les séparer.

À l'occasion d'une de ses visites, les parents de Jacques proposent à Liza de faire un mariage posthume pour que Justine porte le nom de son père. Liza est profondément touchée, mais en même temps il lui est demandé de leur confier la garde de sa fille, ils proposent tout simplement de l'élever. Bien sûr, elle aura droit de la voir, lui explique Charles, c'est juste pour l'aider, pour donner une éducation à leur petite-fille.

Liza est mortifiée, elle n'a pas vraiment compris. Pendant des jours, elle tourne et retourne tout ça dans sa tête sans oser en parler à sa mère. Et puis l'instinct maternel est le plus fort, elle refuse, elle élèvera sa fille toute seule.

Pendant un an, elle reste en contact avec eux, jusqu'au jour où Suzanne lui apprend qu'elle s'est attachée à une autre petite fille, une amie d'enfance de Jacques est de retour près d'eux, elle est seule avec un bébé de trois mois. Suzanne l'a prise sous son aile, sans doute en souvenir de son fils. C'est ainsi que la petite Nadia remplacera Justine.

Liza n'a jamais eu de regret, elle sait que Suzanne aime sa petite-fille, mais la vie étant ce qu'elle est, chacun a pris sa route, sans rancune, sans pleurs, sans jugement.

Pendant trois ans, Liza envoie une photo de Justine à sa grand-mère qui ne l'oublie pas. La correspondance cesse le jour où Liza se marie. La famille de Jacques a quitté la banlieue parisienne pour prendre une retraite en province. Du jour au lendemain, Liza n'a plus d'adresse.

9

Ce petit hôtel près de la place des ternes est agréable. Je m'éveille dans des draps blancs sentant la lavande, les rideaux sont tirés, juste un rai de lumière présage d'une belle journée d'hiver. Je me soulève et j'ai froid. La place est vide à côté de moi, tu as juste laissé un petit morceau de papier sur l'oreiller.

« Tu dors si bien mon petit' bout, je t'attends dans la salle de réception de l'hôtel - fais-toi belle »

Oh ! il y a juste un an, nous n'avions pas beaucoup de sous, j'étais enceinte de Justine, et tu as voulu me faire une surprise. Tu as en cachette loué cette chambre qui donne sur les toits de Paris, on devine l'Arc de Triomphe à travers les cheminées. C'est un matin gris, le ciel d'un bleu pâle réchauffé timidement les rues de la capitale.

Je me suis assise un long moment au bord du lit, laissant errer mon regard le long des murs fleuris, des petites pâquerettes étalées sur ce papier, m'ont fait rêver quelques instants, m'emportant déjà dans un ciel sans nuage avec ce bébé qui pousse dans mon ventre, ce bébé qui nous est arrivé d'imaginer tous les deux. Tu prétends que ce sera une fille, moi un garçon. Tu la vois grande et forte, te faisant des sourires et moi je n'entrevois qu'un bébé tout rond que je tiens bien au chaud dans mes bras.

Puis je suis passé dans la salle de bain, l'eau dégouline le long

de mes épaules, je rejette en arrière mon visage, laissant le jet d'eau rebondir sur mon ventre déjà si rond. Des gouttelettes d'eau crépitent sur le bord et rebondissent sur le carrelage bleu faisant chanter la tuyauterie de l'hôtel. Enroulée dans une grande serviette de bain, les cheveux relevés par un peigne à chignon, je contemple ma silhouette alourdie devant la glace au pied du lit. Tu as laissé sur une chaise, ma robe en taffetas rouge, que j'ai confectionné à petits points durant les semaines précédentes en vue d'une soirée exceptionnelle comme tu disais.

Je ne doutais pas de toi bien que tes promesses se soient souvent perdues dans ton monde imaginaire et fantasque, mais nous étions amoureux et moi, je t'écoutais toujours avec la même passion. Nous rêvions tous les deux et c'était bien.

Enfin me voilà prête, je descends les escaliers, un tapis rouge étouffe mes pas. Mais quelle surprise ! Tu guettais ma venue, sans doute depuis un moment, car dès la dernière marche franchie, tu t'es précipité vers moi, et tous tes amis musiciens étaient là, à côté de toi, debout devant la porte de la salle à manger, entonnant une musique endiablée à la surprise des quelques clients de passage.

Les flashes crépitent et éblouie je retiens ma respiration, posant instinctivement mes mains sur mon ventre, comme pour protéger ce petit être qui vit en moi.

Maintenant, je me demande un peu naïvement sans doute, si la prophétie qui dit qu'il ne faut jamais photographier une femme enceinte sous peine de porter malheur est vraie. Cela doit te paraître bien enfantin de ma part, mais je crois que le ciel nous envoie parfois des signes que nous ne comprenons pas et que nous ignorons trop souvent.

Aujourd'hui Jacques, je veux seulement me souvenir de ton sourire et de ton enthousiasme en tout. Tu rêvais tout haut parfois, tu m'entraînais dans un monde meilleur et plein de fantaisie, comme toi seul savait en parler. Tes rêves ont parfois effacé le mal de vivre que tu avais en toi. Tu vivais comme un

salimbanque, sans souci du lendemain. Tes fantômes, souvenir de la guerre d'Algérie, ne te feront plus peur. Souvent en pleine nuit tu me réveillais en rêvant, en plein cauchemar, alors je m'efforçais de chasser ta peur. Tes rêves aujourd'hui t'ont emporté au pays des artistes et des poètes.

Justine est là, blottie contre ma poitrine, elle va te retrouver dans un sommeil bienheureux propre aux tout-petits... . Viens lui tenir compagnie. Si tu nous vois de là-haut, éclaire dans la nuit une petite étoile qui brillera au firmament et nous guidera sur la voie du bonheur...

Liza sursaute, elle a froid, elle regarde son bébé qui vient de s'endormir et le dépose dans son berceau. La paix l'enveloppe, elle sent comme une douce chaleur dans son cœur comme si Jacques lui envoyait un signe. Elle se retourne, elle est seule alors elle va se coucher, demain c'est la nativité.

10

Liza maintenant est seule à Pantin. C'est Noël et elle a décoré un tout petit sapin, mis quelques boules et deux ou trois guirlandes pour un semblant de fête. Les locataires de l'immeuble lui ont apporté des gâteaux et des friandises. Elle sent peser sur elle un peu de commisération et elle ne le supporte pas.

Elle décide le lendemain de quitter sa loge et de se remettre au travail, en intérim, elle devrait trouver tout de suite. La seule chose qui l'angoisse, c'est de pouvoir payer au moins un loyer d'avance.

Justement, sa maman est venue lui rendre visite un soir, entre Noël et Nouvel An et Liza lui expose son plus gros problème, le logement. Elle n'en revient pas, sa mère lui propose asile jusqu'à qu'elle trouve un pied-à-terre.

« Je suis seule, dit -elle, et puis avoir Justine près de moi ça me fera plaisir »

Et c'est ainsi que le 2 janvier 63, Liza va habiter pour la première fois chez sa maman.

Elle n'a pas beaucoup de choses à déménager, juste les affaires du bébé et ses affaires personnelles. Elle laisse ses

meubles et même le lit de Justine. Le studio rue Ramey est petit, il faudra se serrer un peu, mais on s'arrangera, lui a dit, sa maman. Lisette a acheté un lit pliant pour y coucher Liza et Justine dormira dans son couffin en attendant mieux.

La cohabitation ne dure pas très longtemps, ce n'est pas qu'elles ne s'entendent pas, c'est seulement le manque de place qui pousse Liza à chercher tout de suite à se loger. Un autre problème, bien plus ennuyeux, pour pouvoir travailler, Liza doit chercher une nourrice dans le quartier. Heureusement très vite, après avoir mis une annonce chez un ou deux commerçants du quartier, elle en trouve une rue Labat presque en face de son ancien hôtel meublé. Hasard ou coïncidence plus tard Liza se posera la question. Elle reprend alors son travail pour assurer le paiement de la pension.

Trois mois plus tard, elle prend un studio un peu plus bas rue Ramey, à deux pas. Alors, une nouvelle vie commence pour elle. Toute la semaine, elle dépose son bébé vers sept heures du matin chez la nourrice et va travailler, et le soir, c'est Lisette qui récupère Justine en attendant le retour de Liza. Très souvent, elles dînent ensemble jusqu'à l'heure du coucher.

Lisette ne chante plus tous les soirs, juste le week-end et jour de fête, elle est seule et prend plaisir à promener sa petite-fille dans le quartier. Justine devient sa fierté, elle l'accapare souvent, mais Liza sent qu'elle est heureuse d'être grand-mère. Cependant Lisette lui dit souvent « J'ai l'impression que c'est toi tu sais, quand tu étais petite » Liza réalise que Lisette fait une fixation sur sa petite-fille, et s'interroge souvent sur les sentiments réels de sa mère. Elle veut peut-être la retrouver elle à travers Justine, elle en parle trop souvent, elle sort souvent seule avec la

petite, sans elle, fait le tour du quartier puis revient et ne s'en occupe plus. Liza se rend compte alors que sa mère exhibe facilement sa petite-fille, car c'est un beau bébé. Elle l'aime sûrement, mais à sa manière. Elle ne lui en veut pas et ça la fait parfois même sourire.

Peu à peu, sa vie s'organise. Un certain équilibre règne entre son travail et ses obligations de maman. Liza reprend goût à la vie. Elle aime sa fille, elle a retrouvé un peu de chaleur auprès de sa mère, elle n'en demande pas plus.

Quelques mois passent, Justine est devenue une jolie petite fille aux yeux de braise. C'est une enfant docile et très calme.

Liza remonte dans l'air frais du matin la rue Ramey et tourne dans la rue Labat. Arrivée devant la porte de la nourrice, elle rabat la couverture qui protège sa fille du vent, et sonne, Justine dans ses bras. La maison est silencieuse, elle n'obtient pas de réponse. Elle attend un moment et appuie à nouveau sur la sonnette sans résultat. Elle est surprise, c'est bien la première fois que sa nourrice ne répond pas. Elle se lève d'ordinaire bien avant son arrivée et attend les enfants. Liza retourne chez elle, et demande à une voisine de lui garder Justine jusqu'au soir. Sa journée se passe dans l'incertitude. Mais jamais elle n'aurait pu imaginer le drame qui s'est passé durant le week-end et qu'elle apprend en rentrant le soir.

Tout le quartier est en émoi, Lisette la guette sur le trottoir, toute retournée un journal à la main. Et dès qu'elle l'aperçoit, va au-devant d'elle et lui tend l'article.

« Où as-tu déposé Justine ce matin ? Où est-elle ?

— Elle est chez ma voisine.

— Mais qu'est ce qu'il y a - tu as l'air bouleversée ? »

Liza remarque alors le gros titre du journal que Lisette tient à la main, c'est le « Parisien » du matin qui annonce :

« Drame familial rue Labat »

Elle lit l'article le cœur battant :

« Ce matin, vers neuf heures, a été découvert le cadavre de Madame Bonneval, demeurant au 23bis rue Labat, ainsi que ceux de ses deux enfants de dix et huit ans. Ce drame familial qui a fait trois victimes reste pour le moment inexpliqué. Nous recherchons son mari qui est selon son employeur sur la route entre Paris et Chartres. »

Liza est restée comme pétrifiée sur le bord du trottoir. Elle regarde d'un air absent sa mère à côté d'elle. Elle reprend son souffle et sans un mot se précipite chez elle. Elle arrive en courant chez sa voisine et dès que la porte s'ouvre, elle s'élanche vers Justine, la prend dans ses bras et la serre très fort sur sa poitrine.

Elle réalise alors toute l'ampleur de ce drame affreux, et songe, en frissonnant, que sa petite fille aurait pu se trouver dans l'appartement de cette femme.

Quelques jours plus tard, le mari sera retrouvé mort lui aussi dans la cuisine. Avant de se donner la mort, il explique dans une lettre à la police, qu'il a lui-même assassiné sa femme et ses enfants, par jalousie. On lui a appris que celle-ci le trompait avec un commis pâtissier, il n'a pu le supporter.

Ce drame bouleverse aussi la vie de Liza. À partir de ce jour, elle met sa fille à la crèche du quartier, pendant quelque temps, elle a toujours peur, puis peu à peu, avec l'arrivée des beaux jours tout rentre dans l'ordre. Liza passe son temps avec Justine, la vie s'organise et bientôt la petite fille rentre à l'école maternelle.

Tout au long de l'année, Liza suit les progrès de Justine. Ainsi, elle assiste tour à tour à ses premiers chagrins, à ses joies enfantines, à ses premières maladies infantiles. Elle est également attentive à l'éducation de Justine, mais elle la couve, un peu trop, lui a dit sa mère. Par contre, Lisette est plus sévère parfois, mais le plus souvent elle se promène dans le quartier avec Justine, la ballade chez tous les commerçants, elle ne peut plus faire un pas sans elle. Elle s'est attachée à sa petite fille et en profite allégrement. Lisette a pris l'habitude d'emmener Justine chez son coiffeur où elle va régulièrement tous les samedis matin. Justine est devenue la petite reine du salon, comme dit Lisette, tout le monde l'aime. Elle est vraiment la fierté de sa grand-mère.

Liza laisse faire, pourtant parfois elle est inquiète, surtout quand elle retrouve sa fille à la terrasse d'un café. Elle ne dit rien, mais n'aime pas trop ça.

Les vacances de Pâques approchent et un soir Justine qui d'ordinaire est très calme ne cesse de s'ébattre et de tourner autour de la table de la cuisine, pendant que Liza prépare le repas. Ses mimiques font rire sa maman, qui la regarde avec tendresse. Depuis son retour de l'école, elle est tout excitée, elle tape son petit pied sur le sol, marque la mesure et les bras en l'air tourne sur elle-même. Liza la prend dans ses bras et virevolte dans l'appartement avec elle. Elles dansent, heureuses de se retrouver un peu seules.

Liza découvre dans son sac à goûter, un mot de son institutrice :

« Les parents sont invités à un spectacle dans la première section de maternelle - salle B - déguisez vos enfants - apportez, gâteaux, bonbons ou friandises. »

À cette occasion, Lisa confectionne à la hâte un déguisement : une jupe découpée dans une vieille robe de velours côtelés beige, crantée d'un coup de ciseaux en guise d'ourlet et un corselet assorti sur lequel Lisa a cousu des franges en grosse laine multicolore. Un serre-tête composé d'un ruban et de quelques plumes complète cette tenue improvisée. Justine, ravie, s'est prêtée de bonne grâce au maquillage. Quelques touches de fond de teint sur les joues, un soupçon de rouge sur les pommettes et un ou deux rubans noués autour de ses poignets ont transformé la fillette en petite squaw fort jolie.

Ce premier vrai contact de l'école est pour Liza une joie. Elle est heureuse auprès de tous ses bambins d'à peine deux ans pour la plupart, qui chantent accompagnés par leur maîtresse. Il faut les voir tous ces petits, reprendre en chœur les paroles de quelques comptines. Certains d'entre eux fort dissipés font les pitres, se bousculent un peu, mais dans l'ensemble tout se passe bien. Justine reste bien sage, elle a pris par la main un petit garçon et s'en va faire le tour de la salle sans s'occuper des autres enfants. Toutes les mamans sont là, Liza se fond dans l'assemblée, discrète, écoute par-ci, par-là, les bavardages, décelant au passage l'inquiétude d'une mère, ou la fierté d'une autre. Elle se sent étrangère, mais un regard à sa Justine et le sourire s'inscrit sur ses lèvres. C'est vraiment un bon moment.

À la sortie, oh ! À ce moment-là, elle est interpellée par Lisette qui vient d'arriver et qui fait de grands gestes de l'autre côté du trottoir. Lisa prend Justine par la main et se dépêche de rejoindre sa mère, elle est un peu gênée tout à coup. C'est qu'elle ne connaît pas toutes ses femmes qui habitent sans doute son quartier, et elle n'a pas envie

d'être remarquée.

Puis la journée se finit très bien, c'est un peu comme si c'était la fête de Justine. Elles vont toutes les trois, déjeuner dans un petit restaurant du quartier.

11

Le printemps est de retour. Un soir, Liza se promène sur l'esplanade du Sacré-Cœur. Elle a laissé Justine avec sa grand-mère pour la soirée. L'air est doux, elle s'arrête un moment accoudée au rempart et contemple Paris qui s'étale à perte de vue par-dessus les toits. Quelques touristes anglais à côté d'elle regardent la capitale à travers les longues-vues, tandis que le jardin du Sacré-Cœur juste en dessous se vide. Subitement, la nuit est tombée et peu à peu de petites lumières s'allument et éclairent la ville endormie.

Liza n'a pas vu arriver le déclin du jour, elle frissonne et s'apprête à redescendre la butte par la rue du Morvins lorsqu'elle est accostée par un jeune homme de son âge. Il vient juste de se garer sur le parvis de la Basilique. Interdite Liza fait semblant de l'ignorer, mais il s'approche d'elle lui dédiant un large sourire et lui dit bonsoir.

Son air désinvolte et sa bonne mine plaisent à Lisa. Il entame très vite une agréable conversation à bâtons rompus. Il est fort sympathique et très amusant. L'air soudain s'est rafraîchi, Lisa n'a pas pris garde au temps qui passe. La nuit les enveloppe, il doit être tard. Elle finit par accepter de monter dans sa voiture et c'est ainsi qu'elle fait la connaissance d'Hervé.

Ils ont simplement bavardé fort tard ce soir-là, ils se sont découvert des goûts communs, ils aiment tous les deux le cinéma, le théâtre. De plus, il confie à Liza que sa mère vient de se remarier avec un producteur de cinéma américain. Alors, elle lui parle du dernier film qu'elle a vu, film qui a reçu un oscar en 1956 et qui est actuellement à l'affiche du Rex, ce cinéma sur les grands boulevards qu'elle affectionne particulièrement. C'est « *Gervaise* » avec Maria Schell et François Perrier. Alors s'engage un échange de point de vue et de connaissances cinématographiques entre les deux jeunes gens.

Lui qui est encore étudiant lui parle de sa fac, de ses loisirs. Il lui confie aussi son amour pour la Butte qu'il connaît depuis son enfance. Ce soir-là, Liza s'est laissé emporter par l'éloquence de son inconnu. La soirée passe vite, puis il la ramène jusqu'au métro Blanche à pied, et elle reprend le dernier métro pour rentrer chez elle. Ils se sont quittés avec la promesse de se revoir.

Heureusement que Justine dort chez sa mamie, se dit-elle dès qu'elle a poussé la porte d'entrée de son immeuble. Elle se sent à la fois un peu coupable, mais elle se surprend à fredonner, elle a passé une bonne soirée. Elle prononce avant de s'endormir juste son prénom : Hervé.

Quelques semaines plus tard, ils se retrouvent Place du Tertre, là, elle apprend qu'il habite chez sa grand-mère rue de L'Abreuvoir, tout près, dans un ancien atelier de peintre. Il travaille comme veilleur de nuit trois jours par semaine, pour payer ses études, parfois même les dimanches.

Liza aime sa compagnie, elle va de temps à autre le rejoindre sur la Butte. Elle découvre avec lui de jeunes peintres, élèves des Beaux-Arts, qui, le soir, font le tour des cafés en esquissant quelques portraits afin de récolter un peu d'argent de poche. Hervé semble à l'aise dans cet

univers montmartrois qu'il fréquente depuis toujours, pourtant il n'en a pas le style. Il est plutôt très strict, très conventionnel dans son habillement, très courtois, plutôt vieille France pense Liza.

Très vite, elle est sensible à sa personnalité et elle le rejoint désormais deux ou trois soirs par semaine dans son quartier, place Jules Joffrin avant de rentrer. Puis elle le présente à sa maman. Lisette l'accueille fort gentiment, sans commentaires particuliers.

Quelques semaines après, lors d'un week-end, Lisette lui réserve une surprise.

« Madame circulez s'il vous plaît » Lisette s'est arrêté en pleine rue, au milieu de la foule. Avec sa petite Fiat rouge, elle bloque toute la circulation. C'est le week-end de Pâques, et bien que cette station soit moins prisée que Deauville ou Trouville, Cayeux commence à être envahie par les estivants.

Loin de se démonter, Lisette affiche un grand sourire de circonstance, sort de sa voiture et explique à l'agent de police qu'elle veut amener sa fille et sa petite-fille à la plage.

« Je ne suis pas d'ici, vous comprenez ! et puis ma petite fille n'a jamais vu la mer - Vous pouvez me laisser passer. »

Lisette est pathétique, elle parle fort, fait de grands gestes et amadoue le très jeune policier. Pendant ce temps, dans la voiture Liza se fait toute petite, sa fille blottie à côté d'elle sur la banquette arrière. Au moment où les klaxons fusent, l'agent de circulation dégage la route, bloque toutes les autres voitures et Lisette passe sans peine au milieu de l'embouteillage jusqu'à la plage. C'est gagné. Liza ne dit rien, mais bien qu'elle soit un peu choquée,

ne peut qu'admirer le sang-froid et l'audace de sa mère. Elle passe la journée au bord de la mer, Justine profite du bon air et du soleil. La plage ne se prête pas aux châteaux de sable, elle est pleine de galets. On aperçoit des clayettes en bois, un promontoire le long du rivage offre un espace agréable pour se dorer au soleil. De petites cabines blanches bordées de bleu azur, le long d'un chemin de planches qui offre un espace de promenade fort agréable. Les estivants louent à la journée ou à la semaine ces cabines en bois pour se changer, se reposer et profiter de la mer. Plus loin, sur le rivage, de petits bateaux, des sauterellières vont à la pêche à la crevette grise. Cette plage de Picardie est tranquille malgré les baigneurs, pourtant elle commence à être envahie dans le monde du spectacle.

Le lendemain, après une bonne nuit dans un petit deux-pièces loué pour ce court séjour, Liza s'apprête à sortir faire quelques courses, tandis que Justine va jusqu'à la plage avec sa mamie, elle est très surprise par l'arrivée inattendue d'Hervé. C'est Lisette qui l'a invité à son insu, sans doute pour lui faire plaisir.

C'est la première fois que Liza passe deux jours presque en tête-à-tête avec lui. Ils sont amoureux, ils profitent de la plage, du soleil et de la complicité de Lisette. Hervé est gai et charmant, Liza est heureuse. Mais dès le retour à Paris, chacun reprend sa vie quotidienne, son travail. Ils poursuivent leur relation encore quelque temps, ils se retrouvent de temps à autre quelques heures, quand leur emploi du temps le permet. Ce sont alors de longues promenades au parc, des fous rires, des soirées au cinéma qui les réunissent dans une même joie de vivre. Ils sont jeunes et insoucians, ils sont exubérants comme la jeunesse, ils éclatent de joie. Un soir, plus particulier, il

l'entraîne chez lui. C'est un atelier, au cœur de la butte, il habite chez sa grand-mère, dans une petite rue de Montmartre. Ils ont gravi en riant les escaliers de la rue Caulaincourt, ils arrivent essoufflés, mais joyeux dans cet endroit un peu magique. Le désir d'être aimé, cède le pas à la raison, Liza se laisse entraîner par sa passion et découvre à nouveau l'amour. Dans sa naïveté, elle n'a pas douté, elle a cru aux belles paroles, mais ce bonheur-là s'enfuit encore une fois. Ce sera juste pour elle un beau souvenir, car les aléas de la vie vont les séparer à jamais.

Ce premier mai, Paris s'est réveillé sous un pâle soleil de printemps. L'air est doux, un marchand de muguet installé au coin de la rue Labat incite les passants à acheter un brin d'amour pour cette journée particulière. Liza, s'arrête devant ses paniers remplis de fleurs, et achète un brin de muguet pour offrir à sa maman. Ça sent bon et elle respire ce parfum mêlé à une rose odorante, qui compose son bouquet. Elle est joyeuse et insouciante, elle se dirige vers son bar habituel où elle sait retrouver sa maman.

Toute la journée, elle a espéré la venue de son amoureux, mais Hervé n'est pas venu au rendez-vous. Elle en est un peu triste, pourtant elle garde dans son cœur l'espoir de le voir arriver. Son espoir déçu, elle reporte son attention sur Justine, sa petite fille lui redonne confiance en la vie. Liza partage son temps entre Justine et son travail, Lisette n'est jamais loin.

Vers la mi-mai, Liza est assise à la terrasse du Custine, sa maman à ses côtés. Il fait beau, elle a revêtu une jolie robe fleurie, avec un beau décolleté découvrant ses épaules. Lisette l'a poussée à se découvrir un peu, elles profitent toutes les deux des premiers rayons de soleil de cette

journée de détente. Les passants eux aussi sont plus joyeux, moins taciturnes, moins pressés. Liza songe à la chanson « *J'aime Paris au mois de Mai* » de Charles Aznavour. C'est une magnifique journée de printemps, pourtant un voile de tristesse passe dans les yeux de Liza. Elle n'a plus aucune nouvelle d'Hervé. Impossible pour elle de le joindre.

Deux jours plus tard, Liza a un malaise à son travail. Elle est transportée d'urgence à l'Hôpital Bichat. Sa maman est cette fois immédiatement prévenue et le soir même elle lui rend visite. On a diagnostiqué une pleurésie purulente gauche, on envisage de lui faire une ponction dès le lendemain.

Sur le moment, Lisette réagit très mal, elle est furieuse que sa fille soit malade, d'ailleurs elle n'y croit pas. Elle enrage presque, elle pense bien sûr que Liza joue la comédie. « Tu as juste un petit malaise, tu vas sortir, c'est rien » lui dit -elle. Lisette ne sait pas ce qu'est être malade, elle n'a jamais rien eu.

Très surprise, Liza, qui n'est pas en mesure de réagir, laisse passer le flot de paroles de sa maman le coeur serré, mais elle se sent si lasse !

Lisette se calme et lui promet de prendre soin de Justine. Liza est rassurée.

Après son départ, elle laisse couler les larmes sur son visage, sans doute une trop forte émotion, puis, finit par s'assoupir.

Quelques jours plus tard, Lisette est bien obligée de se rendre à l'évidence, Liza est malade et va être envoyé dans une maison de convalescence près d'Orléans.

Mais, il n'y a pas qu'une pleurésie que les médecins ont diagnostiqué, Liza est enceinte.

Puis c'est le départ obligé pour le domaine de Beauregard dans le Loiret en ambulance. Elle quitte l'hôpital le cœur lourd, elle n'a pas pu dire au revoir à Justine. Une fois de plus, Liza se retrouve seule, elle confie sa fille à la garde de sa grand-mère. Mais il est difficile pour Lisette de s'occuper d'elle en permanence, alors la petite fille est placée en nourrice dans la banlieue parisienne. Dès qu'elle en a la possibilité, en principe le samedi, Lisette va chercher Justine et passe la journée avec elle. Pendant ce temps, Liza est cloîtrée dans un préventorium, sa grossesse va être très surveillée par les religieuses qui oeuvrent dans cet établissement.

Les mois passent, Liza tous les matins est perfusée dans sa chambre pour soigner sa pleurésie. Elle n'a pas le droit de sortir, elle ne quitte jamais son lit. Même les repas lui sont servis dans sa chambre, on la chouchoute un peu, c'est la seule future maman et elle a droit à un régime particulier. Au début, le temps passe assez vite, Liza ne se rend pas compte de son isolement, puis peu à peu elle sombre dans la déprime. Alors, sœur Marie, qui se rend compte de son état mental, vient de plus en plus souvent lui tenir compagnie. Liza retrouve la paix et l'espoir auprès de cette religieuse si attentionnée. Elle a désormais une amie auprès d'elle et parfois elle devient sa seule confidente.

Un matin, Liza se réveille en pleurs, impossible de la calmer. Elle réclame Justine, elle a fait de mauvais rêves. Une sensation étrange l'envahit, elle imagine sa petite fille, seule, isolée, elle ne connaît pas sa nourrice, elle a la sensation d'étouffer ce matin-là. Liza se sent perdue, angoissée, elle est vraiment mal, elle échafaude toutes sortes de danger qui menace Justine. La sœur supérieure, décide de lui administrer un calmant et c'est ainsi que

Liza finit par s'endormir. À son réveil, sœur Marie est toujours assise au pied de son lit.

« Liza, ça va mieux ? Vous avez bien dormi, c'est bien. Il faut penser à votre bébé – regardez, il bouge »

Liza pose sa main sur son ventre, effectivement elle sent ce petit être qu'elle porte en elle, et prend conscience que c'est un cadeau du destin. Elle retrouve son sourire. Au-dehors, l'automne prend de belles couleurs dorées. Liza regarde par la fenêtre la cour intérieure du cloître, un petit oiseau vient se poser sur le rebord de la fenêtre, Liza sourit, un bref bruissement d'ailes lui a redonné force et courage.

Tous les matins, Liza observe de son lit cette belle bâtisse, ancienne maison religieuse transformée en préventorium. Elle peut apercevoir la cour rectangulaire, où court un péristyle, abritant la promenade des résidents. Le silence règne, les religieuses sont efficaces et discrètes. Liza s'est attachée à sœur Marie qui, tous les matins, vient lui brancher sa perfusion. Au fil des jours, elle apprécie la présence toujours discrète de cette religieuse et admire sa bonne humeur. Elle a toujours un sourire à partager et un mot aimable à échanger avec elle. Le reste de la journée Liza a repris la lecture pour combler sa solitude. Un jour à son grand étonnement, la Supérieure lui apporte des revues et a glissé au milieu une revue de layette. Liza finit par ouvrir le catalogue, elle tourne les pages, elle admire les petits chaussons, les bonnets, et songe qu'elle n'a pas de trousseau pour son bébé. Au bout de quelques jours, elle réclame de la laine et des aiguilles, et avec l'aide de sœur Marie apprend à tricoter. Ce n'est pas vraiment une réussite, mais elle met tout son cœur à confectionner un bonnet, une brassière et une grenouillère qui lui servira pour emmailloter son bébé et le préserver du froid.

« Liza au parler »

C'est dimanche, elle est fort surprise, elle n'attend pas de visite. Liza s'enroule dans une chaude robe de chambre que Sœur Marie lui a prêtée, elle a du mal à marcher, son ventre est bien rebondi, elle a pris du poids, peut-être un peu trop, elle s'observe quelques minutes dans le miroir du cabinet de toilette attendant à sa chambre et a pas lent rejoint la salle d'attente.

Quelle surprise ! Justine est là, petite fille sage et intimidée, au lieu de s'élancer dans les bras de sa mère, elle contemple avec de grands yeux étonnés son ventre bien rond. À deux ans, elle ne comprend pas, pourtant quelques minutes seulement après, elle vient se blottir dans les bras de sa maman. Liza serre Justine sur son cœur et lui explique la venue du bébé. Lisette est restée à l'écart afin de créer la surprise. Au cours de la conversation avec sa mère, elle apprend que c'est la Supérieure qui lui a demandé d'amener Justine. Peu importe à Liza, elle est heureuse de retrouver sa fille. L'après-midi passe vite, mais ces quelques heures de bonheur retrouvé lui donnent la force d'attendre dans la sérénité la naissance de son enfant.

L'hiver, cette année-là, est rude. C'est par un soir glacé, à la mi-janvier 65 que Liza est transportée à la maternité d'Orléans, la plus proche du domaine de Beauregard. Sœur Marie l'accompagne dans l'ambulance et la laisse aux bons soins de la sage-femme. Il est huit heures du soir, alors commence une longue nuit d'attente sur la table d'accouchement. Ce n'est qu'au petit matin, qu'elle met au monde un beau bébé de plus de quatre kilos. Le travail s'est avéré difficile, Liza a souffert, mais elle est heureuse. C'est un garçon aux yeux bleus, un nouveau-né tout rond, tout mignon. Son seul regret, elle ne peut pas

le prendre dans ses bras. Elle est encore au préventorium, pas encore complètement guérie. Par précaution sans doute, le bébé est immédiatement mis d'abord en chambre stérile avant de rejoindre les autres nouveaux-nés. C'est une jeune puéricultrice tout habillée de blanc qui lui présente son fils à travers les vitres de la pouponnière de l'hôpital. Elle a seulement quelques jours pour le voir chaque matin, puis, elle repart finir son séjour à Beauregard, tandis que son fils prénommé Jean, en souvenir de son grand-père, est envoyé à la Maison de l'Enfance à Salbris dans le Loir et Cher.

12

Le mois de mars apporte enfin la première douceur de fin d'hiver. Paris se réveille sous la clarté printanière. Liza a quitté définitivement le préventorium malgré les conseils de son docteur. Elle a voulu reprendre son travail au plus vite, mais surtout elle désire passer l'anniversaire de Justine auprès d'elle. La petite fille fête ses trois ans ce mois-ci. Liza est très heureuse de la retrouver et d'être à nouveau à ses côtés, elle lui a beaucoup manqué pendant cette absence pourtant nécessaire.

Liza, avec une immense tristesse, a laissé derrière elle son fils, mais se rassure en pensant que c'est pour son bien. Elle espère très vite le revoir. Ce n'est guère facile, elle n'a plus de chez elle, pendant un mois, elle prend asile chez sa mère. Elle doit très vite retrouver un salaire, l'assurance de pouvoir retrouver son autonomie, de se loger décemment. Pour le moment, Justine reste en nourrice, elle va la chercher en fin de semaine et passe tout le week-end avec elle.

Un jour de cafard, à son retour du préventorium, Liza se repose dans le studio de Lisette, elle l'attend pour passer la soirée en sa compagnie. Un journal traîne sur le lit.

C'est étonnant, car Lisette ne lit pas ce genre de presse. Liza qui s'ennuie jette un coup d'œil aux articles, juste pour passer le temps. Une annonce attire son attention « *Cherche correspondant (H ou F) pour réconfort moral - écrire au journal : numéro N° 15 747.* »

Liza ne sait pourquoi elle a envie de répondre, sans doute se sent-elle seule à ce moment-là. Elle n'a jamais fait ça, mais ce jour-là elle répond à l'annonce. C'est ainsi que débute une correspondance avec un inconnu, un malade en cure dans un sanatorium de Cambo-Les-Bains au coeur du Pays Basque, là même où Edmond Rostand est venu se soigner et à fait bâtir une maison traditionnelle « Arnaga ».

Tout d'abord, c'est un simple échange de lettres entre elle et Freddy. C'est un garçon de son âge originaire du Nord, d'une famille polonaise immigrée. Comme elle, il a une affection pulmonaire, assez grave, il passe sa convalescence, comme par hasard dans son pays d'origine. Au début, elle se pose beaucoup de questions, coïncidence ou hasard, elle est très étonnée. Son correspondant écrit très bien, elle aime son style, elle prend plaisir à lui décrire ses journées, sa vie, ses enfants. De son côté, Freddy lui raconte sa cure, ses amis, sa famille. Peu à peu, Liza attend impatiemment ses lettres, elle oublie ses soucis, ses difficultés. Au fil des semaines, puis des mois, ils échangent de plus en plus de courrier. En fait très vite c'est tous les jours que Liza envoie un petit mot à son correspondant, et de longues lettres quand elle en a le temps. Entre temps, elle s'est remise au travail, elle a retrouvé son indépendance. Elle serait presque heureuse. Seulement, son fils lui manque, elle s'angoisse très facilement en pensant à son avenir.

Le samedi de Pâques 65 Lisette emmène Liza et Justine à Salbris voir le petit Jean. Il fait beau, la route est belle. Sa petite Fiat rafistolée avec des bandes d'adhésif les conduit à bon port. Lisette juste avant a eu un accident sur la route. Heureusement sans gravité, juste quelques égratignures, elle a fait un tonneau et s'en est bien sortie.

La campagne est belle, la route file devant elle, mais Liza n'y prend pas garde, elle songe à sa vraie première rencontre avec son fils. Justine aussi est impatiente, on lui a bien expliqué qu'elle allait voir son petit frère. Lisette a hâte de rencontrer son petit-fils. Elle ne cesse de parler, de lui donner des conseils. Liza n'écoute pas vraiment, elle songe au moment précis où elle prendra son fils dans ses bras. Elle a peur, elle se sent fébrile.

C'est une grande jeune fille qui les reçoit dans une petite pièce, presque froide, aux murs peints en bleu pâle où une étroite fenêtre laisse passer un rai de lumière qui vient se refléter sur le dossier d'une chaise le long du mur. C'est une grande maison silencieuse, après un bon quart d'heure d'attente, elles sont conduites le long d'un grand et vaste couloir jusqu'à la nursery. Juste le temps d'apercevoir quelques bambins tous habillés de bleu à travers la vitre et Liza est conduite d'abord seule dans une vaste pièce et découvre enfin son fils assis dans un petit lit blanc. Une jeune nurse est auprès de lui, elle est là pour répondre à ses questions éventuelles. Mais Liza est trop émue, quelques larmes coulent sur ses joues, elle hésite un instant et puis émerveillé par ce petit bout de chou qui la regarde avec de grands yeux bleus, elle craque et le prend dans ses bras. Elle n'en revient pas, il est là son petit, il est beau, il n'a pas eu peur d'elle. C'était pourtant son principal souci, comment imaginer qu'il peut la reconnaître ! et bien oui, il est là, elle le serre sur son coeur.

Lisette et Justine sont entrées et c'est alors la joie partagée, tout le monde profite de cet instant. La journée passe vite et bientôt il faut repartir. Jean est magnifique, il a le sourire facile, c'est un joyeux bébé plein de vie. Liza a du mal à le quitter et pourtant elle ne peut encore le récupérer à son grand désespoir. Elle n'en a pas les moyens et il lui faut avant faire quelques démarches. Elle sait qu'elle est seule et que ce sera difficile d'obtenir sa garde.

Quelque temps plus tard, une surprise l'attend. Elle vient de rentrer du travail, elle est seule, Justine est chez sa nourrice. On frappe à la porte, et quand elle ouvre, elle reste muette devant un inconnu. Le sourire de cet homme la laisse perplexe quelques secondes et puis elle réalise, c'est Freddy, son correspondant qui est là. Mais comment ? il n'a pas son adresse, elle vient de changer d'appartement. C'est sûrement Lisette qui l'envoie. Elle n'a jamais eu de photo de lui non plus, juste quelques descriptions dans ses lettres.

« C'est moi Freddy, heureux de te rencontrer

– Que fais-tu ici ?

– Je suis de passage, j'ai une permission

– Tu rentres chez toi ?

– Je vais passer la semaine à Lens chez mes parents. J'ai eu envie de voir ma correspondante »

C'est ainsi que Liza rencontre pour la première fois celui qui depuis des mois est devenu son confident, à travers ses échanges épistolaires et puis son ami. Pour cette soirée, elle l'emmène au cinéma. Le « *Marcadet Palace* » marque leur première rencontre. Puis elle l'accompagne jusqu'à la gare, Freddy prend son train avec la promesse de lui raconter son séjour. Ils sont ravis de cette journée, ils ont enfin pu se découvrir physiquement l'un, l'autre. Liza le

trouve juste mignon, ce n'est pas vraiment son style, et pourtant Freddy, quant à lui, n'en revient pas, il est tombé amoureux de Liza.

Leur correspondance reprend pendant quelques mois. Le ton des lettres a changé, il est plus tendre, plus entreprenant jusqu'au jour où Freddy avoue son amour et lui demande de l'épouser. Il est prêt à reconnaître les enfants lui dit-il. Liza est un peu perdue, mais elle comprend que c'est une chance de pouvoir enfin former une famille, mais elle hésite encore. Elle n'a pas encore donné sa réponse.

Un beau jour de juin, alors qu'elle s'apprête à aller chercher Justine en banlieue, Liza le voit débarquer à sa porte, tout emmitoufflé dans un blouson de motard. Il est neuf heures du matin, c'est un vendredi. Liza a pris un jour de repos pour profiter un peu de sa petite fille. Elle est fort surprise, Freddy a quitté le préventorium depuis un mois et habite à Lens chez ses parents.

« Bonjour, Liza je vais t'expliquer, je peux entrer »

En fait, Freddy n'est jamais reparti. Ce matin-là, il est venu demander la main de Liza. Il a fait le chemin Lens-Paris en mobylette pour lui prouver son amour et sa bonne foi. Il lui explique sa situation.

Il a retrouvé un travail dans les filatures du Nord, il désire se marier au plus vite. Pourtant, il a un petit désaccord avec sa famille : mes parents veulent bien accepter mon mariage avec toi, lui explique-t-il, mais ma jeune sœur Lily doit se marier normalement avant moi. Tu comprends dans nos familles, c'est toujours le frère aîné, celui qui reste à la maison, qui aide à payer les noces des plus jeunes. Tu sais c'est comme ça que ça s'est passé pour ma sœur aînée Lucie.

Ma mère ne te connaît pas, mais elle désire me voir heureux sans doute, elle dirige la maison, je suis sûre qu'elle t'aimera.

Alors, très amoureux et las d'attendre, il est venu lui demander de publier les bans. C'est ainsi que Liza se marie en toute intimité, le 12 juillet 1965, entre deux témoins, à la mairie du 18^e. Il y a juste Lisette et son ami Fernand accompagné de sa fille et deux collègues de travail qui assistent à la cérémonie. Puis les jeunes mariés se rendent à une simple bénédiction à l'église juste en face. C'est une belle journée d'été, le soleil les éblouit à la sortie. Liza est radieuse dans une robe courte et vaporreuse, qui souligne sa taille fine, en plumetis bleu pâle, cousu main par ses soins. Une grande capeline blanche ornée d'un ruban de satin complète sa tenue. Un bouquet de violettes à la main, elle sourit à son époux. Celui-ci porte un complet bleu marine, une chemise blanche et un nœud papillon. Ils sont jeunes, amoureux et heureux.

Tout ce petit monde se retrouve autour d'un buffet « *au Custine* » pour célébrer ce beau jour. Lisette s'est proposé pour garder les enfants tout le week-end. Liza et son jeune époux filent en métro en banlieue pour passer leur nuit de noces.

Après quelques mois seulement de vie parisienne, Liza est de nouveau enceinte. Le jeune couple va s'installer dans le Nord, dans l'attente de la venue de leur enfant. En premier lieu, ils sont hébergés par les parents de Freddy. Liza qui a récupéré son fils, cette fois avec plus de facilité, car elle est mariée, s'installe pour deux mois chez ses beaux-parents. C'est une grande maison dans la banlieue de Lens au milieu des corons, dans une cité ouvrière. Son beau-père Joseph travaille dans les mines de charbon, c'est

un immigré polonais, très effacé, d'une grande gentillesse, qui est entouré de sa femme Marishia et de ses cinq enfants. Leur fille aînée Lucie est mariée et a deux enfants et le premier fils Ernst est marié sans enfant. Liza découvre chez eux, la communauté polonaise et le clan familial. Tous les enfants sont conviés chaque dimanche à la table familiale. Marishia, en bonne mère de famille et surtout en souveraine dans sa maison, réunit tous ses enfants et petits-enfants. Très vite, Liza comprend que c'est un devoir, un ordre presque d'être présent ce jour-là.

Durant son séjour, la benjamine Lily se marie, il reste le petit dernier Daniel qui est encore au lycée, il a à peine seize ans.

Tout le monde est en apparence très gentil avec elle, cependant sa belle-mère ne tolère pas les cris et les gémissements des enfants. Le petit Jean pleure quelquefois, alors Liza s'efforce de le calmer le plus vite possible. C'est ainsi qu'elle prend l'habitude de le bercer dans ses bras, afin qu'il s'endorme en silence. Mauvaise habitude sans doute, mais elle a toujours peur d'indisposer sa belle-mère. La journée Joseph et Freddy vont travailler et Liza reste seule dans la maison en compagnie de Marishia. Elles se côtoient gentiment, sans trop de heurts, cependant Liza remarque qu'au moment du biberon du soir, pendant qu'elle s'occupe de son fils, la famille prend le repas, bien souvent quand elle a fini d'endormir le petit et qu'elle redescend de la chambre, elle se retrouve seule à souper.

Le samedi de Pâques 66 est un beau jour pour le couple. Dans la nuit, Liza accouche d'une petite fille qui ressemble à son papa. Petite, menue, Natacha pousse son premier cri. C'est alors la joie dans la famille tout entière.

Enfin, juste après la naissance de leur enfant, ils s'installent dans un HLM des environs. Liza s'occupe de ses trois enfants, Justine rentre à l'école, Freddy travaille à l'usine. Tout va bien.

Les grandes vacances arrivent et alors Lisette qui n'a guère fait d'incursion dans leur vie depuis son départ de Paris, revient les visiter presque tous les quinze jours. Liza est bien sûr heureuse de recevoir sa maman, mais elle ne comprend pas que Lisette ne s'intéresse qu'à Justine et à Jean. Elle trouve Natacha rigolote, lui dit-elle, mais jamais elle ne la prend dans ses bras. Elle aime toujours aller se promener avec Justine et petit Jean, mais la plupart du temps ne prend jamais Natacha. Liza reste un peu blessée, elle ne comprend pas. Elle se surprend très souvent en présence de sa mère à prendre sa petite dernière dans ses bras, comme pour la protéger.

Au mois d'août, Lisette propose de les amener au bord de la mer, chez une amie. Elle pense que ce serait bénéfique pour les enfants. Par contre, Liza qui n'a pas beaucoup de moyens financiers promet de travailler le matin, dans une boutique de souvenirs tenue par son amie, en échange du loyer. Après quelques hésitations, Freddy accepte cette proposition, Liza partira avec sa mère et les enfants en voiture et il rejoindra la famille un peu plus tard, pendant ses congés.

Le premier samedi du mois d'août, Liza et les enfants s'entassent dans la Fiat de Lisette et ravis partent pour la mer, destination les Sables d'Olonne. Le trajet est long depuis le Nord, les enfants finissent par s'endormir et, vers huit heures du soir, ils arrivent à destination. C'est une dame d'une soixantaine d'années qui les attend sur le

pas-de-porte de sa boutique. Elle a passé une grande partie de sa vie en Afrique et elle vient de rentrer en France pour prendre sa retraite. Elle a ouvert un petit magasin de souvenirs, juste en face de la gare pour améliorer ses revenus. Elle est contente d'avoir une jeunesse, comme elle dit, pour la seconder durant la saison. Liza s'installe avec ses enfants à l'étage dans une grande chambre où les enfants peuvent dormir et jouer en toute liberté.

C'est pour Liza un devoir de descendre au magasin, de recevoir les clients en remerciement de l'hébergement, mais cela devient vite pour elle un immense plaisir. L'après-midi, elle emmène ses enfants à la plage et le soir, elle écoute les récits d'Afrique que lui raconte Georges, le mari de Rita. Histoires de sorcier, de magie, et même de magie noire qui lui fait peur. Mais elle se sent bien, elle profite au mieux de cette aubaine. Cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas pris de repos. Elle attend sereinement l'arrivée de son mari.

13

« Mais qu'est-ce qu'on peut faire à présent ? Comment s'en sortir ? » se demande Liza tous les jours depuis un mois.

Liza vient de se lever, elle réveille les enfants et prépare le petit-déjeuner. Elle attend l'arrivée de son mari, il est allé chercher du travail. À la fin des vacances, elle n'est pas repartie vivre à Lens. Elle a eu une énorme surprise.

Elle tourne autour de la table, sans rien voir, dans cette maison perdue le long du rivage, à trois kilomètres des Sables d'Olonne, à St Jean d'Orbestier à proximité de la Roche au Diable, en Vendée. C'est une maison isolée, qu'avec l'aide de Rita, ils ont pu louer. Mais qu'est-ce qui lui a pris ? Liza se demande toujours pourquoi son mari a tout plaqué sans rien lui demander.

Fin août, alors qu'elle était censée revenir dans son logement du Nord, Freddy est arrivé un beau matin avec un camion de déménagement. Seul, il a liquidé l'appartement, il est arrivé avec les meubles et leurs affaires personnelles. Il avait pris la peine de tout emballer, tout était là, devant la porte.

Sans prendre la peine de l'avertir, il a quitté Lens, l'usine, il est arrivé sans travail, sans avenir. Liza est restée sans réaction, abasourdie, il était trop tard pour revenir en arrière.

Voilà que ce matin pour la énième fois, elle espère qu'il va revenir avec enfin une promesse d'embauche. Cela fait trois semaines qu'ils ont tant bien que mal emménagé dans cette maison, et bientôt il faudra payer le loyer, inscrire Justine à l'école. Jean et Natacha ont besoin de sa présence, ils sont encore trop petits, elle n'envisage pas de reprendre pour le moment son travail. L'attente lui paraît bien longue, la journée n'en finit pas lui semble-t-il tout à coup. Elle regarde toutes les cinq minutes la pendule de la cuisine, elle est distraite et angoissée.

Vers cinq heures du soir, son mari rentre la mine réjouie, il a enfin trouvé une embauche pour quelques mois. Liza reprend confiance, elle s'habitue depuis longtemps à toutes les situations.

Il y a à peine un mois que Freddy travaille dans une fabrique de bateaux. Liza est occupée au ménage, les enfants jouent dans la cour. Le bruit d'une voiture qui crisse sur le gravier, en une minute à peine, tous ses espoirs s'effondrent. Son mari vient d'être hospitalisé d'urgence à l'hôpital, les odeurs de peinture et de colle lui ont causé une crise d'asthme suivi d'un malaise cardiaque. Au bout d'une semaine, il rentre à la maison, mais avec un certificat d'incapacité de travail à la main puis très vite il est déclaré en longue maladie. Liza pleure, elle est effondrée, elle se lamente sur leur sort. Pendant deux jours, un silence pesant s'installe dans la maison. Son mari est trop las pour vraiment l'aider, il va se réfugier sur le bord de mer tout proche. Freddy ne parle pas, il se renferme dans

son monde. Le moral de Liza est au plus bas, alors elle traîne sa peine à travers cette demeure qui lui est soudain insupportable. Justine a ressenti son malaise et s'agrippe à elle, comme si déjà à son âge, elle n'a que cinq ans, elle comprenait la situation.

Deux jours plus tard, alors que ses enfants sont dans le jardin, juste devant la maison, le nez collé à la fenêtre, elle reste un long moment immobile à les regarder jouer. Ils sont si mignons tous les trois. Justine est une vraie petite mère déjà. Elle tient sa petite soeur par la main, Jean, lui, joue avec quelques galets ramenés de la plage. C'est trop dur, elle décide de réagir, sans doute ce sont eux qui ont besoin d'elle, ils lui redonnent force et courage.

Dès le lendemain, dans l'urgence, elle prend le train pour Nantes et va s'inscrire dans une maison d'intérim. Dès la semaine suivante, elle reprend son travail. Freddy est désormais le gardien de la maison, il a la charge des enfants sous la vigilance d'une assistante sociale qui passe régulièrement les voir.

Tout au long de l'automne 67, Liza travaille et parfois elle est amenée à s'absenter plusieurs jours. Il lui arrive aussi de faire des remplacements pour plusieurs semaines, alors elle ne rentre que les week-ends. C'est alors la fête pour tous. Puis elle repart pour la semaine le cœur gros.

Au retour d'un de ses déplacements, elle a la surprise de trouver sa belle-mère et sa belle sœur Lucie chez elle.

« Mais pourquoi tu laisses tes enfants ? Tu devrais rester à la maison »

Les paroles de sa belle-mère sonnent à ses oreilles. Liza sur le moment n'a su que répondre et au lieu de se fâcher, est parti faire un tour avec ses enfants sur le bord de mer.

Elle n'apprécie pas beaucoup les propos de sa belle famille, il lui semble alors qu'elle n'est pas appréciée par eux. Le seul qui a de la sympathie pour elle, c'est Joseph, son beau-père, mais il n'est pas là bien sûr, il travaille à l'usine, il est resté dans le Nord.

Évidemment, Marishia ne peut pas la comprendre, elle n'a jamais travaillé, elle a passé sa vie à élever ses cinq enfants à la maison. C'est sûr pour une Polonaise, il est impardonnable de ne pas rester chez soi pour s'occuper de ses enfants, c'est sans doute dans leur tradition, se dit Liza. Elle prend conscience peu à peu de la différence d'éducation et de vie familiale entre son mari et elle-même. Elle ressent pour la toute première fois le monde qui les sépare, sa famille est unie avec des valeurs ouvrières très respectables, mais si loin de sa vie à elle.

Elle a souvent entendu Lisette, sa mère, lui seriner constamment aux oreilles qu'ils ne sont pas assortis, qu'elle n'aurait jamais dû se marier. Aujourd'hui, elle constate en sanglotant son échec. Freddy écoute plutôt sa mère et est incapable de prendre son parti. Liza lui pardonne, mais elle se sent à nouveau très seule, elle se culpabilise, s'interroge, pleure souvent puis reprend confiance. Un mot, un sourire la fait basculer dans l'espoir, mais une parole blessante, un regard indifférent, tout peut lui faire mal.

Mais bien vite la réalité de sa situation lui dicte de continuer à travailler. Son mari est malade, et elle, n'a personne pour la seconder, son mari est faible, de santé fragile, sans énergie. Sans travail, pas d'argent. Sans argent, c'est impossible de vivre et, pour elle, gagner sa vie a toujours été sa sauvegarde. Alors malgré les reproches et les adjonctions de son entourage, elle repart gagner sa vie, laissant à son mari la charge d'assurer le quotidien à la

maison. Elle n'a pas le choix.

Le mois de Novembre apporte son quotidien de brume, de pluie et de froid. Pour Liza, tout est gris. Son sourire s'est effacé, ses yeux sont toujours tristes. C'est une jeune maman de vingt-sept ans très fatiguée, qui a perdu toutes ses illusions. Elle travaille avec acharnement, la semaine l'éloigne de ses enfants par nécessité et elle rentre en fin de semaine avec toujours l'espoir de retrouver la chaleur d'un foyer, l'amour de ses enfants et de son époux.

Le dernier vendredi du mois, la vie lui réserve encore quelques épreuves à traverser. Elle rentre de sa semaine de travail. Le taxi qui la conduit de la gare à St Jean-d'Orbestier la dépose devant sa porte. La maison est fermée, les volets clos. Il est huit heures du soir. Son coeur bat fort dans sa poitrine, elle a à peine franchi le seuil de sa maison qu'une chape de silence l'envahit et l'angoisse la saisit.

« Mon Dieu que se passe-t-il ? »

Liza est là, immobile, incrédule, elle n'a pas vraiment réalisé ce qui lui arrive, tout est allé si vite. Une assistance sociale lui a appris le départ de Freddy vers une maison de convalescence, huit jours auparavant. Les enfants ont été placés chez leur nourrice occasionnelle.

« Votre mari a rechuté, on l'a retrouvé errant le long de la plage »

C'est ce qu'a retenu Liza. Ces mots dansent dans sa tête, en permanence. Elle ne dort plus, elle ne pense plus. Un grand froid s'est abattu sur son être, elle est glacée de l'intérieur. Pas un cri, pas une larme, elle n'a pas réagi.

Lisette a été prévenue et aussitôt elle prend les choses en main. Elle a vite constaté la situation désastreuse dans

laquelle sa fille se trouve. Liza est seule, avec des dettes. Immédiatement, tout se met en place avec l'aide d'une assistante sociale envoyée par la mairie. Huissier, justice, instances familiales, placement éventuel des enfants mineurs.

C'est une belle journée automnale. L'air est doux, on entend le bruit de la mer, on hume le parfum des algues que la brise transporte. Tout le village est venu au spectacle. Le mobilier, la vaisselle, tout ce qui peut se vendre est là, étalé devant la maison. Tout est mis en vente, aux enchères par un huissier, pour payer les dettes. Le loyer en retard, mais également les notes de bistrot laissées par Freddy derrière lui. Il y a également la nourrice à payer. Liza découvre que son mari, alors qu'il été sensé garder les enfants, faisait souvent appel à une nounou.

Liza, le regard lointain, un peu en retrait, assiste à ce déballage, elle entend comme dans un brouillard le bruit du marteau que l'huissier fait résonner à chaque fois que l'enchère est acquise.

L'après-midi, tout est fini. Liza regarde une dernière fois cette maison, qui ne lui a apporté que du malheur, qu'elle n'a jamais aimé. Elle serre la main de Justine à ses côtés, et soulève Natacha dans ses bras, jean s'agrippe à sa jupe. Un dernier regard, elle traverse la rue et sans états d'âme particuliers monte dans la voiture qui l'attend et l'emporte vers sa nouvelle vie.

VINGT-CINQ ANS PLUS TARD

Liza monte dans le train, en gare de Nancy. Elle a eu juste le temps de prévenir ses enfants. La voici ramenée à bien des années en arrière. Que de chemin parcouru pendant tout ce temps !

Elle est assise près de la fenêtre, sa tête légèrement penchée. Elle est fatiguée, mais incapable de s'assoupir, elle contemple la campagne qui défile sous ses yeux. Tandis que le train l'emène à vive allure vers son dernier voyage auprès de sa maman, Liza s'interroge. Lisette après trois années de souffrance a quitté paisiblement ce monde, sans bruit.

Liza soupire et les yeux à demi fermés voit défiler toutes ces années, les dernières passées près de Lisette. La vie les a à nouveau séparées. Après la disparition de Freddy, Liza est restée cinq ans, à élever ses enfants, seule, en région parisienne, avant de se remarier et de quitter la capitale.

« Maman pourquoi n'as tu jamais voulu venir en Lorraine ?

- J'ai toujours espéré, mais tu n'es jamais venue. »

C'est ce qu'elle se demande sans cesse. Oh ! Tu disais ne pas vouloir me déranger. Tu as été si discrète depuis ton installation dans le Midi, depuis ta retraite. Bien sûr, nous n'avons jamais perdu le contact. J'aimais entendre ta voix au téléphone, tu étais toujours satisfaite, toujours de bonne humeur. Pourtant, toutes ces années sans toi, tous ces silences, je les regrette à présent. Tu oubliais les dates d'anniversaire de tes petits-enfants, tu n'as jamais passé une fête avec eux, pourtant tu me demandais souvent au téléphone de leurs nouvelles.

Une autre pensée lui traverse l'esprit : « Maman c'est un train, une gare, qui nous a réunis, ce train aujourd'hui ne va pas nous séparer, je vais juste te dire au revoir. »

Le train entre en gare, la voix du haut-parleur la ramène à la réalité. Liza descend sur le quai, on l'attend. Un taxi la transporte directement au cimetière. Immédiatement, on lui demande de signer l'autorisation d'inhumer. Il a été impossible de trouver son livret de famille, personne, sauf elle, ne peut le faire.

Liza est seule, devant la tombe de Lisette, c'est fini. Alors tout doucement, tandis que les larmes coulent sur son visage, elle prononce ces mots qu'elle n'a jamais su dire avant :
« Je t'aime maman. »

À mon mari,
à mes enfants,
à mes amis,
qui m'ont tous encouragée,

à mes premiers lecteurs

un grand merci

DÉGUSTEZ ÉGALEMENT :

JEUX DE DAMES (RÉMY DE BORES - 2004)

ROMANE ET BASTIEN (BERNARD COLIN - 2004)

DALKRON PRINCE DES DARYTHS (A.M. VALDER - 2005)

47, L'ANNÉE DES ANGES (RÉMY DE BORES - 2005)

LUXERRATUM (PATRICK GODARD - 2005)

LE PARFUM DES ANGES (PATRICK GODARD - 2006)

UN CENTAURE MÉCANIQUE (BERNARD COLIN - 2006)

LA NIÈCE DE... (SUZY LE BLANC - 2006)

ENZO, C'EST MOI (JOSEPH G. CICCOTELLI - 2006)

RENCONTRES DU 27^E TYPE (LES REBELYNIENS - 2006)

Suivez l'actualité des Éditions Rebelyne sur :

www.rebelyne.com

LES ÉDITIONS REBELYNE - 54740 HAROUÉ

www.rebelyne.com

Imprimé en France par
SPEI

34 bis, avenue Charles De Gaulle
54425 PULNOY

Dépôt légal :
1^{er} trimestre 2007

Suzy Le Blanc est née à Bergerac, non loin des Pyrénées où elle a passé son enfance avant de venir grossir les rangs des provinciaux montés à Paris.

Retraitée depuis quelques années, elle partage sa vie entre son mari, sa calme maison de la campagne lorraine et ses multiples activités bénévoles dans l'agglomération nancéienne. Elle enseigne, entre autres, la belle langue de Molière aux étrangers et à tous ceux qui n'ont pas eu la chance d'apprendre.

Son second roman, nous envoie dans le Paris chaud des années soixante, entre java et twist.



Liza, la petite fille oubliée dans le monde aseptisé de grande bourgeoisie, la nièce de... a grandi. Elle est montée à Paris, la Capitale lointaine, pour rencontrer Lizy, sa mère inconnue.

En troquant son statut de nièce contre celui de fille, elle découvre une vie qu'elle ne soupçonnait pas. Une vie de lumière, de bruits, de chansons, un monde de la nuit peuplé de créatures étranges, de travestis, d'artistes, de prostituées, un univers de petits boulots et d'hôtels meublés.

La jeune fille de province apprend ce qu'est la vraie vie, dépouillée du côté un peu factice des grands dîners du lundi dans une sous-préfecture. Mais ces néons clinquants, ces rideaux de velours et ces rires de circonstances des années soixante sont-ils la vraie vie ? Pour le savoir, il va lui falloir découvrir la nature profonde de Lizy la Dame de Montmartre, cette mère retrouvée qui l'entraîne dans les coulisses de son royaume.

ISBN10 2-916551-01-8
ISBN13 978-2-916551-01-2



9 782916 551012

PRIX TTC : 18,00 €

